

Crayonne

Anathema

Chapitre 1

Les cloches de la grande cathédrale d'Arx, ces gorges de bronze suspendues dans la nef comme des cœurs de géants endormis, se mirent à battre minuit. Leurs douze coups s'égrenèrent dans la nuit d'hiver comme des perles de plomb, lourds, solennels, irréversibles. Puis, aussitôt, le silence retomba, un silence si entier que l'on eût dit que la ville elle-même retenait son souffle. Les cloches ne chanteraient plus avant que l'aube ne vienne frapper aux vitraux de l'est. Ainsi en allait-il de la loi des hommes et du temps.

La lune, cet astre d'argent dont les poètes chantent la douceur, baignait alors Arx d'une lumière trompeusement bénie. Elle se posait sur les toits d'ardoise, glissait le long des gouttières de pierre, et venait mourir dans les flaques d'eau croupie des ruelles. Mais cette clarté était un manteau de cour, une politesse de surface. Car les rues, pour la plupart, étaient vides à cette heure tardive. Non pas de ce vide paisible qui invite au rêve, mais d'un vide gorgé d'attente, un vide habité par l'ombre et la mauvaise conscience.

Quelques rares badauds, pourtant, s’y aventuraient encore. Des âmes en peine, ivres pour la plupart, qui titubaient d’un réverbère à l’autre en cherchant leur logis. Leurs pas sonnaient creux sur le pavé. Parfois, le rire éraillé d’une fille de joie déchirait le voile de la nuit, surgi de l’embrasure d’une porte basse. Ces créatures au visage poudré et aux yeux cernés de khôl vendaient leur corps au premier venu, avec l’espoir secret que ce premier venu fût porteur d’une bourse grassouillette, aussi facile à soulager que leur propre vertu. Le quartier des Divertissements — quel nom cruellement ironique ! — n’avait plus rien de festif depuis des lustres. Il n’était plus que le ventre putride d’Arx, un boyau où s’entassaient la luxure et le besoin. Et les voleurs aux doigts d’araignée rôdaient, plus silencieux encore que les ombres, prêts à délester l’imprudent de son argent avant de s’évanouir comme des fumées.

C’est dans ce décor de fin du monde qu’une jeune femme courait.

Elle courait à en perdre le souffle, ses poumons en feu, ses jambes devenues deux colonnes de plomb. Elle ne se retournait pas.

Jamais. Elle avait appris, dans les heures sombres de sa courte vie, que se retourner, c'était offrir à la peur le loisir de vous figer sur place. Son chignon, jadis soigneusement noué, n'était plus qu'un chaos de mèches brunes qui volaient derrière elle comme des serpents défaits. Ses yeux, de grands yeux noirs où brillait l'éclat fiévreux des larmes, reflétaient une terreur si dense, si palpable, qu'elle semblait se dilater dans l'air autour d'elle.

Elle avait l'impression de s'enfoncer dans les entrailles mêmes de la cité. Chaque ruelle nouvelle était plus étroite, chaque mur plus haut, chaque fenêtre plus aveugle. L'endroit où elle s'engagea soudain — une venelle sans nom, bordée d'échoppes condamnées — l'accueillit par un lourd silence qui lui colla à la peau comme un suaire. Elle s'arrêta, haletante, le dos plaqué contre une pierre froide. La sueur perlait à sa tempe. Elle écouta.

Rien.

Pas un pas, pas un souffle, pas le grattement d'un rat. Rien que sa propre respiration, ce bruit de soufflet rouillé qui lui semblait trahir

sa présence aux oreilles de tous les démons de la création. Elle leva les yeux vers le ciel, espérant apercevoir la lune, cette complice silencieuse des fugitifs. Mais la lune avait disparu, avalée par un banc de nuages aussi épais qu'un linceul. Sa lumière s'éteignit, et la pénombre devint une chose vivante, froide, malsaine. Sur le sol gras de la ruelle, des ombres sans source se mirent à danser. Des ombres qui n'obéissaient à aucune loi physique, des ombres qui semblaient se tordre dans une attente séculaire.

Arx, la cité de lumière, la cité bénie des pèlerins, révélait alors son vrai visage. Un visage de pierre et de noirceur. Un cœur rempli de fiel.

Elle se remit à courir.

Chaque pas l'enfonçait un peu plus dans l'obscurité. Elle savait qu'on la suivait. Elle le *sentait*. Cette présence dans son dos, froide comme une lame qu'on dégaine, patiente comme la mort. Il lui semblait entendre parfois un cliquetis métallique, le heurt d'un sabot sur une dalle, le murmure étouffé d'une voix d'homme. Ils la voulaient. Ils la

voulaient, elle, sa peau, son souffle, sa vie. Si jamais elle se faisait attraper... Non. Elle ne voulait même pas y penser. L'imaginer, c'était déjà l'avoir vécu.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine étroite. Il cognait contre ses côtes comme un prisonnier contre les murs de son cachot, avec l'impression horrible qu'il allait exploser, se rompre, se vider de son sang. Elle ralentit, à bout de forces. Ses mollets tremblaient. Ses cuisses la brûlaient. *Plus possible*, pensa-t-elle. *Je n'en peux plus*. Elle s'apprêtait à s'effondrer, à accepter son sort, lorsqu'elle entendit les cris.

Des cris d'hommes. Des cris qui n'étaient pas des appels, mais des jurons. Des serments de mort crachés dans la nuit.

« Elle est passée par là ! », « Rattrapez-la, la garce ! », « Par le cul du diable, elle nous nargue ! »

Son cœur manqua un battement. Puis deux. Puis un troisième, plus long, plus douloureux. Et il se remit à battre, deux fois plus vite, comme une bête qu'on éperonne. Elle se remit

à courir. Ses poumons enflammés criaient grâce, mais elle ne les écoutait plus. Elle ne faisait plus attention à rien : ni aux flaques où ses pieds s'enfonçaient, ni aux graviers qui mordaient ses chevilles, ni aux branches basses qui fouettaient son visage. La peur avait pris les commandes, une peur aveugle, totale, une peur qui lui brouillait la vue et lui donnait des ailes.

Elle s'élança vers le bout de la ruelle. Une lumière, là-bas ? Une rue plus large ? Un refuge ? Ses espoirs s'emballèrent. Elle allongea la foulée. Encore quelques mètres.

Ce fut à cet instant précis qu'elle tomba.

Lourdement. Le genou droit heurta une pierre anguleuse, la paume des mains s'érafla sur le bitume gras. La douleur fut vive, nette, presque bienvenue tant elle était réelle. Elle retint un grognement et tenta de se relever. Ses doigts cherchèrent une prise sur le mur.

Un coup de pied s'abattit entre ses omoplates.

Le choc fut brutal, sourd. Son buste s'écrasa contre le sol, ses dents mordirent la poussière.

Des rires moqueurs, gras, complices, éclatèrent au-dessus d'elle.

— Eh bien, eh bien... On fait moins la maligne, maintenant, hein, la petite ?

Elle leva la tête avec peine. Trois silhouettes se découpaient devant elle. Non, quatre. Des hommes en armure. Pas des armures de parade, brillantes et ciselées. Non. Des armures de guerre, ternes, sales, maculées de boue séchée et de ce qui ressemblait à du sang noirci. L'acier était froid sous la lune voilée. Leurs visages, à moitié cachés par des heaumes relevés, étaient ceux de prédateurs repus.

— Par la déesse, qu'elle nous aura fait courir, cette salope ! dit le plus trapu, en essuyant son front ruisselant de sueur d'un revers de gantelet.

— Comme si elle pouvait échapper aux Chevaliers de l'Ordre aussi facilement, ricana le troisième, un grand maigre aux yeux de verre.

Une main gantée de fer, glaciale comme la tombe, l'attrapa par le col de sa robe. La toile se déchira un peu. On la força à se retourner, à les regarder. Son regard passa de l'un à l'autre, désespéré. Sa gorge était nouée, sa langue collée à son palais. Elle savait. Elle savait qu'elle était perdue. Il n'y aurait plus de fuite, plus de ruelle secourable, plus de lune complice. Ces hommes étaient la loi, la justice, la foi. Et ils étaient venus pour elle.

Les trois hommes la contemplaient comme des chasseurs contemplant un chevreuil qu'ils vont éventrer. Leurs sourires étaient carnassiers, leurs yeux brillants d'une excitation mauvaise. La jeune femme tremblait, de tout son corps, de ses dents qui claquaient à ses phalanges qui blanchissaient. Elle ne pouvait plus parler. Elle ne pouvait plus bouger. Elle était devenue une statue de chair vive, un gibier prêt à l'abattage.

— Nous pourrions peut-être lui laisser une toute dernière chance ?

La voix venait de l'autre bout de la ruelle. Elle était jeune, presque enjouée, terriblement déplacée. La femme tourna lentement la tête.

Deux autres hommes venaient d'apparaître. Eux aussi en armure, mais d'un acier plus sombre, presque noir. Des membres de l'Ordre, cela ne faisait aucun doute. Le premier, un jeune homme aux cheveux clairs tombant en vagues sur un front étroit, avait un regard perçant, presque liquide, où dansait une lueur d'amusement cruel. Il sourit en la voyant à terre, et ajouta, comme s'il proposait un jeu de salon :

— On lui laisse... disons... quinze secondes d'avance. Et après, on se remet à sa poursuite. Qu'en penses-tu, mon frère ?

Le « frère » en question, debout à son côté, secoua la tête d'un geste las. Il était plus âgé, peut-être de cinq ou six ans, avec des cheveux bruns coupés court et des cernes profonds sous les yeux. Il ne regardait même pas son interlocuteur. Sa voix, quand elle vint, était fatiguée, blanche, comme une chose qu'on traîne après soi.

— Fais ce que tu veux, Luca. Mon avis ne changera rien. Si cela t'amuse, fais-le.

Luca éclata d'un rire puissant, un rire qui roula dans la ruelle comme un tonnerre étouffé. Il donna une bourrade affectueuse à son compagnon, une de ces bourrades fraternelles qui auraient pu être tendres dans un autre contexte.

— Il va vraiment falloir que tu apprennes à te détendre, Lucian. Surtout pendant la chasse...

— Si tu arrives à te détendre... ainsi... tant mieux pour toi, répondit Lucian sans conviction.

— Oh, ça viendra. Un jour ou l'autre. Il suffirait que tu t'investisses un peu plus.

Lucian poussa un soupir, un souffle long et désabusé qui se perdit dans l'air froid. Puis son regard se posa sur la femme. Vraiment, pour la première fois. Elle était pitoyable, avec sa robe déchirée, ses cheveux en bataille, ses yeux pleins de larmes. Elle lui faisait pitié. Une pitié aiguë, coupante, qui lui serra la gorge. Mais il ne pouvait rien pour elle. Rien. À part prier la déesse. Et encore. Il ne croyait plus aux miracles. Il avait cessé d'y croire depuis si longtemps... depuis cette nuit

d'hiver, quinze ans plus tôt, où on avait brûlé sa mère sur la place du Marché.

L'un des autres chevaliers releva la femme d'une poigne rude. Il la poussa violemment vers le centre de la ruelle. Elle manqua de tomber, ses bras battirent l'air, et elle lança autour d'elle des regards éperdus, écarquillés, débordant de larmes. Son regard croisa celui de Lucian.

Ce fut comme un coup de poignard. Elle ne parlait pas, mais ses yeux criaient. *Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Ayez pitié.*

Lucian détourna la tête. Il ne put soutenir ce regard plus de deux secondes. La honte lui gonfla le cœur, une honte visqueuse, chaude, qui lui monta aux joues. Il aurait voulu être ailleurs. N'importe où. Même dans la fosse commune où l'on jetait les sorcières.

La voix de Luca retentit de nouveau, toujours aussi enjouée, avec cette pointe de sadisme qui faisait froid dans le dos.

— quinze secondes, hein ? Pas plus. Après ce laps de temps, nous nous remettrons à ta poursuite. C'est bien compris, la sorcière ?

La jeune femme eut un hoquet de surprise. Elle n'en croyait pas ses oreilles. quinze secondes ? Une chance ? Elle ne voulait pas y croire, de peur que ce ne fût un nouveau piège. Mais avait-elle le choix ? Si infime fût-elle, cette chance était une bouée. Elle hocha doucement la tête, les mâchoires serrées, les doigts crispés sur les ourlets de sa robe.

— Tu es prête ? Alors... COURS !

Le mot claqua comme un fouet.

La femme s'élança. Toute sa douleur, toute sa fatigue, tout son désespoir s'effacèrent devant l'impératif de la survie. Elle courut comme jamais elle n'avait couru, comme si ses pieds ne touchaient plus terre, comme si le vent lui-même la portait. Les rues défilèrent, les ombres s'ouvrirent devant elle. Derrière, elle entendit Luca compter. Lentement. Avec une jouissance palpable.

— Une... deux... trois...

Il encocha un carreau sur son arbalète. La mécanique d'acier émit un cliquetis sec. Son sourire s'élargit.

— Quatre... cinq...

Il leva l'arme. La cible fuyait au loin, petite silhouette noire dans la nuit grise.

— Six... sept...

Son index pressa l'arbrier.

Le trait partit.

Il traversa l'air en sifflant, un bruit de soie déchirée, et vint se ficher dans l'épaule droite de la femme. Elle hurla. Un cri aigu, déchirant, qui rebondit sur les murs comme une âme en peine. Mais elle continua de courir. Elle courait toujours, sa blessure lancinante, le sang déjà chaud qui coulait le long de son bras.

Horrifié, Lucian se tourna vers son frère. Luca rechargeait déjà l'arbalète.

— Mais tu avais dit quinze secondes ! souffla Lucian, la voix étranglée.

— Je sais, répondit Luca avec un haussement d'épaules désinvolte. Mais tu me connais, mon frère. Je ne suis pas très patient.

Derrière eux, les autres chevaliers riaient aux éclats, des rires gras, épais, complices.

Le second trait fila.

Il s'enfonça dans la cuisse de la femme, en plein dans le muscle. Elle tituba, son pas se fit boiteux, mais elle ne s'arrêta pas. Elle se mordait la lèvre inférieure pour ne pas hurler, pour ne pas leur donner cette satisfaction. Le sang coulait maintenant en deux filets noirs dans la pénombre.

Le troisième carreau la manqua de justesse alors qu'elle tournait dans une rue adjacente. Elle s'affala lourdement sur le sol, se releva avec peine, gémissant, pleurant, le visage ruisselant de larmes et de sueur.

— Ne... pas... abandonner..., souffla-t-elle entre ses dents serrées.

Elle fit quelques pas. Puis un autre carreau s'enfonça dans son autre jambe. Cette fois, elle s'écroula pour de bon. Son menton heurta la pierre. Elle entendait à peine les pas métalliques se rapprocher, trop concentrée sur l'immensité de sa douleur. Elle tenta de se relever. Un coup de pied la fit rouler sur le côté. Un autre carreau se planta dans son bras droit. Elle hurla.

L'effroi rattrapa sa conscience. Son corps n'était plus qu'un champ de douleur, chaque fibre, chaque nerf hurlait à l'unisson. Elle leva une main tremblante, en signe de reddition, et implora d'une voix brisée :

— Je n'ai rien fait... Je ne suis pas une sorcière... Je veux juste rentrer chez moi... Par pitié...

Les rires moqueurs lui répondirent. Les hommes l'entouraient à présent, un cercle d'acier et de haine. Dans l'état où elle était, toute fuite était impossible. Elle n'entendit même pas le bruit des lames qu'on dégainait. Elle ne vit que les reflets froids de l'acier.

La première lame lui transperça la poitrine, manquant le cœur de deux doigts. Elle hurla. Un coup de pied dans le visage lui brisa deux dents et lui coupa le cri. Une autre lame s'enfonça dans sa cuisse. Une autre entre ses côtes. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour crier, un gantelet de fer l'en empêchait.

À l'écart, Lucian regardait.

Il ne participait pas. Il ne voulait pas participer. Ses mains pendaient le long de son corps, inertes. Il aurait voulu s'enfuir, prendre ses jambes à son cou, courir jusqu'à ce que ses poumons éclatent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de cette nuit. Mais il ne pouvait pas. Il était l'un d'eux. Sa place était ici.

La main de Luca se posa sur son bras, le saisit avec force.

— C'est le moment de t'amuser un peu, mon frère ! Il suffit de bien viser... Montre-moi ce dont tu es capable.

L'éclat dans les yeux de Luca était celui d'un enfant devant un jouet neuf.

Lucian pâlit. Sa main trembla en saisissant la poignée de son épée. L'acier sortit du fourreau dans un chuintement funèbre. Autour de lui, ses camarades l'encouragèrent, leurs voix mêlées aux rires.

- Vise le cœur !
- Non, pas le cœur ! Si elle meurt trop vite, ce n'est plus drôle !
- Coupe-lui les jambes, Lucian ! Comme ça, elle ne pourra plus courir !
- Arrache-lui les yeux ! D'un coup sec !
- Le ventre ! Ouvrez-lui le ventre, et videz ses entrailles sur le pavé. Ça lui apprendra à trahir la déesse.

Les yeux de Lucian ne quittaient plus ceux de la femme. Elle le regardait, elle aussi. Elle ne criait plus. Elle ne pleurait plus. Elle le regardait avec une intensité qui le transperçait, et ses lèvres murmurèrent quelque chose qu'il ne put entendre, mais qu'il devina.

Pitié. S'il te plaît. Tuez-moi vite.

Son cœur se gonfla de honte et de haine.
Haine contre Luca. Haine contre l'Ordre.
Haine contre lui-même. Il leva son épée, les

deux mains sur le pommeau, la lame pointée vers le ciel. Il murmura une prière à la déesse. Une prière qu'elle n'entendrait pas.

Puis il frappa.

D'un geste rapide, précis, presque chirurgical, il trancha la gorge de la jeune femme d'un seul revers. Le trait fut net. Le sang jaillit, chaud, abondant, se répandit sur ses gantelets, sur sa cuirasse, sur le sol. La femme émit un gargouillis horrible, ses mains se portèrent à sa gorge ouverte, ses yeux s'écarrillèrent dans un dernier spasme de compréhension, et la vie la quitta. Rapidement. Presque proprement.

Les chevaliers de l'Ordre poussèrent des grognements de mécontentement.

- Trop rapide, grogna l'un d'eux.
- Il l'a tuée tout de suite, le salaud.
- On n'a même pas pu s'amuser.

Luca s'était penché sur le corps sans vie. Il lui donna quelques coups de pied dans les côtes, par précaution, par habitude. Puis il se releva,

un léger sourire aux lèvres, et se tourna vers son frère.

— Joli coup, dit-il. Précis. Sans fioritures. Au moins, on ne peut pas te reprocher de ne pas être adroit.

Les autres s'éloignaient déjà, rembobinant leurs arbalètes, essuyant leurs lames sur les jupes de la morte. La ruelle se vida peu à peu, ne laissant que les deux frères face au cadavre.

Lucian planta son regard dans celui de Luca. Ses yeux étaient vides, deux trous noirs dans un visage blême. Sa voix, quand elle vint, était blanche, fatiguée, sans âme.

— Pourquoi s'amuser à les faire souffrir ? demanda-t-il. Pourquoi ne pas les tuer rapidement, proprement ? Cela suffit. La mort est la mort.

— Parce que ce sont des démons, répondit Luca, comme s'il expliquait une évidence à un enfant lent. Des sorciers. Des monstres. Des créatures qu'exècre la grande déesse.

— Cette femme n'était pas une sorcière.

— Parce qu'elle n'a pas utilisé ses pouvoirs ?
Oh, Lucian, que tu es naïf. Un jour, tu te
laisseras ensorceler bêtement. Tu finiras dans
un bûcher, ou pire.

Il marqua une courte pause, puis reprit sur le
même ton paternaliste :

— Bien entendu qu'elle n'a pas usé de ses
pouvoirs. Elle ne voulait pas que nous
découvrions sa vraie nature. Elle voulait
garder ses chances de pouvoir nous échapper
jusqu'à la dernière seconde. C'est ce que font
toutes les sorcières, mon frère. Elles attendent.
Elles patientent. Et toi, tu leur donnes raison.

La main gantée de fer se posa sur l'épaule de
Lucian. Une caresse presque fraternelle,
presque tendre, presque monstrueuse.

— Rentrons, Lucian. Le repos te fera du bien.
Les prières t'aideront à y voir plus clair.

Lucian ne répondit pas. Il resta un long
moment immobile, les yeux fixés sur le corps
de la jeune femme. Le sang formait une mare
noire qui s'étendait lentement entre les dalles.
Ses cheveux bruns, dénoués, flottaient dans

cette mare comme des algues dans un étang funèbre. Demain, les corbeaux viendraient. Les chiens errants. Et personne, jamais, ne demanderait qui elle était. Personne ne pleurerait sur elle. Personne ne risquerait de s'enquérir du sort d'une « sorcière » morte aux mains des Chevaliers de l'Ordre. La peur était plus forte que la compassion.

Sans un mot, Lucian tourna les talons et suivit son frère.

La nuit, autour d'eux, reprit son cours. Les ombres dansèrent un instant de plus sur les murs, puis s'apaisèrent. La lune sortit de derrière les nuages, baignant d'une lumière froide le corps abandonné. Il n'y avait plus que le silence, et ce sang qui ne cessait de couler, lentement, obstinément, comme pour écrire sur la pierre l'histoire d'une injustice sans nom.

Chapitre 2

Un rai de lumière, tel un doigt d'or venu du ciel, se fraya un passage à travers les lourds rideaux de velours élimé pour venir caresser le visage de Lucian. Cette caresse tiède, presque maternelle, le tira des abîmes tourmentés où il avait passé la nuit à lutter contre des fantômes de son propre fait. Il ouvrit les paupières avec la lenteur d'un homme qui craint ce que le jour lui révélera, laissant ses yeux — ces deux lacs gris que la fatigue avait cernés de bistre — s'accoutumer à la lumière ambiante.

Son sommeil avait été un champ de bataille. Toute la nuit, la femme l'avait supplié. Ses yeux, deux puits de larmes où se noyait toute humanité, ne le quittaient pas. « *Pitié, chevalier, je n'ai rien fait. Je vous en conjure, laissez-moi vivre.* » Sa voix, brisée par la terreur, résonnait encore dans les cavités de son crâne comme un glas funèbre. Et lui, il avait obéi. Non pas à ses suppliques, mais à l'Ordre. À la loi. À cette mécanique implacable qui broie les innocents aussi sûrement que les coupables.

Allongé sur le dos, les bras croisés sur sa poitrine comme un gisant sur son tombeau, Lucian repassa l'événement sous toutes ses coutures. Était-ce évitable ? Avaient-ils mal interprété les signes ? La malheureuse n'était peut-être qu'une femme simple, une marchande de tisanes dont les clientes venaient chercher réconfort après les journées harassantes. Mais dans l'esprit de ses camarades, dans cette logique binaire qui régnait au sein de l'Ordre, préparer des remèdes à base de plantes aux vertus douteuses confinait à la sorcellerie. Et la sorcellerie, sous le regard impitoyable de la Grande Déesse, ne méritait que le bûcher.

Il aurait pu la faire évader. Il avait eu l'occasion, pendant une fraction de seconde, alors que ses compagnons tournaient le dos pour préparer le supplice. Un geste, un murmure, et elle se serait enfuie dans les bas-fonds de la cité, vivante. Mais vivante pour combien de temps ? Les chevaliers étaient des limiers. Ils l'auraient retrouvée. Et son sort n'en aurait été que plus atroce. Alors, quand elle l'avait regardé avec ces yeux où dansait déjà l'ombre de la mort, il avait dégainé. Son épée avait plongé dans sa poitrine avec un

bruit mou qu'il n'oublierait jamais. Un geste de miséricorde, se répétait-il. Un mensonge qu'il se racontait depuis la veille.

Se redressant avec la raideur d'un homme deux fois plus âgé, il jeta un regard circulaire sur sa cellule. La chambre était d'une simplicité presque monacale. Le grand lit de fer forgé, où le matelas de crin affaissé gardait la forme de son corps, occupait le centre de la pièce. Contre le mur nord, une armoire massive en chêne noirci par les années, dont les ferrures rouillées grincèrent lorsqu'il en ouvrit le battant pour en extraire ses vêtements. Près de la fenêtre, un bureau de travail — une simple planche brute posée sur deux tréteaux — supportait quelques ouvrages austères sur les saints canons de l'Ordre, qu'il n'avait pas ouverts depuis des mois. Et une chaise, une pauvre chaise dépareillée dont le rembourrage de crin crevassé laissait échapper des filaments poussiéreux.

C'étaient là toutes ses possessions. Tous ses trésors. À ceux qui, parfois, s'étonnaient d'un tel dénuement, Lucian répondait d'un ton sec que le chevalier n'a pas besoin d'attaches.

Mais il savait, au fond de lui, que c'était autre chose. Il ne méritait pas davantage. Pas après ce qu'il faisait. Pas après ce qu'il laissait faire.

Un long soupir, chargé de toute la fatigue du monde, s'échappa de ses lèvres gercées. Il se leva, frissonnant sous l'air vif qui régnait dans la pièce — ce froid humide des vieilles pierres que même le soleil ne parvenait jamais vraiment à chasser. Il s'habilla à la hâte.

D'abord la chemise de lin grossier, dont le col lui irritait la nuque. Puis le pantalon de laine brune, épais et rugueux. Il hésita un instant devant son manteau — l'uniforme de l'Ordre, noir frappé de l'emblème d'argent de la Déesse — avant de secouer la tête. Non. Pas aujourd'hui. Il prit un manteau civil, d'une étoffe grise anonyme, comme s'il pouvait se dépouiller de son identité aussi facilement qu'il enfilait un vêtement. Ses bottes, cirées avec un soin presque maniaque la veille, claquèrent sur les dalles de pierre tandis qu'il gagnait la porte. Il la verrouilla derrière lui avec un geste machinal, la clé rouillée protestant dans la serrure.

Les couloirs du quartier général de l'Ordre étaient sinistres. Des boyaux glacés où l'ombre s'attardait même en plein jour, où l'humidité suintait des murs lépreux, où chaque pas résonnait comme un avertissement. Lucian marchait d'un pas vif, la tête basse, croisant parfois l'un de ses camarades. Les salutations étaient brèves, les regards fuyants. Personne ne lui demandait comment il allait. Personne ne s'en souciait. On savait, dans ces couloirs, que Lucian était une brebis galeuse. Un chevalier qui n'aimait pas son métier. Un fils qui déshonorait son père.

Justement. Son père.

Dagan de Virto. Le Loup Blanc. Général de l'Ordre, favori de la Grande Déesse, fléau des hérétiques. Rien que le nom faisait frissonner les foules. Lucian sentit un froid intérieur lui parcourir l'échine tandis qu'il songeait à l'homme qui lui avait donné la vie. Un fanatique. Un purificateur. Un homme qui organisait des purges avec la même allégresse qu'un chef de guerre préparait une bataille, et qui regardait brûler les suppliciés avec une ferveur presque religieuse.

« Mon fils, lui disait-il souvent, la clémence est une faiblesse. Et la faiblesse est un péché. »

Lucian se souvenait des purges. Il en avait vu depuis son enfance. Les bûchers qui s'alignaient dans les quartiers pauvres, la foule en liesse qui hurlait son sadisme, les cris — ces cris qui déchiraient la nuit et qu'on entendait encore dans ses cauchemars des années plus tard. Les gens acclamaient Dagan. Ils l'appelaient leur protecteur, leur bouclier contre les ténèbres. Mais Lucian, lui, voyait autre chose. Il voyait la peur dans leurs yeux. Cette terreur animale qui faisait baisser les têtes et courber les épaules. L'Ordre ne protégeait pas la cité. Il la terrorisait.

Et puis il y avait Luca.

Son cadet. Son opposé. Son reflet dans un miroir déformant. Lucian revoyait son jeune frère, à douze ans déjà, s'enthousiasmant devant un autodafé. Les yeux brillants, le sourire aux lèvres, applaudissant chaque crépitement du brasier. Aujourd'hui, Luca était chevalier lui aussi. Et il grimpait. Rapidement. Trop rapidement. Lucian le savait : un jour, Luca aurait le rang de leur

père. Peut-être même plus. Et cette perspective le terrifiait.

Il accéléra le pas, comme s'il pouvait fuir ses pensées.

La grande cour était un grouillement d'activité. Une dizaine de chevaliers s'entraînaient sous l'œil vigilant d'un instructeur, le cliquetis des épées et le choc des boucliers formant une symphonie martiale. Lucian s'arrêta un instant, les regardant sans les voir. Il observa leurs mouvements, leurs attaques, leurs parades. Tout était mécanique. Implacable. Il n'y avait aucune grâce dans cette violence apprise. Juste l'efficacité brute de la mort programmée.

Il aurait pu rester. S'entraîner lui aussi. Mais son corps était lourd, son esprit ailleurs. Il se dirigea vers la grande porte, où deux gardes montaient la faction. Leurs armures noires luisirent faiblement sous le soleil pâle.

— Chevalier Lucian, fit le premier, inclinant la tête.

— Garde, répondit-il sobrement, rendant le salut d'un geste machinal.

Il franchit le portail et s'engagea dans la rue adjacente, laissant derrière lui la forteresse de l'Ordre. L'air lui parut soudain plus respirable.

Aujourd'hui, il serait un simple civil.
Aujourd'hui, il se changerait les idées.

C'est avec cette résolution fragile qu'il prit la direction du cœur de la ville, là où battait la vie véritable — celle qui ne portait pas d'uniforme noir, celle qui ne jurait pas allégeance à une déesse cruelle. Le quartier commerçant. Le grand marché.

Il n'y mettait presque jamais les pieds, en temps normal. Ses patrouilles le conduisaient dans les bas-fonds, les ruelles sordides où l'Ordre traquait ses proies. Mais aujourd'hui, il voulait autre chose. Il voulait des couleurs. Des odeurs. Des sourires, même feints. Il voulait se rappeler ce que c'était que d'être un homme, et non un instrument de mort.

La foule l'engloutit dès qu'il pénétra dans le marché. Une marée humaine, bigarrée et bruyante, où chaque pas était une négociation. Des cris s'élevaient de toutes parts, marchands hurlant pour attirer l'attention, acheteurs marchandant avec véhémence, enfants courant entre les jambes des adultes dans un jeu sans fin. Les étals, dans une anarchie joyeuse, formaient un labyrinthe coloré où se mêlaient les senteurs. Ici, le poisson frais et son odeur d'iode et de sel. Là, les épices et leurs parfums envoûtants de cannelle, de safran, de cumin. Plus loin, les tissus, soies chatoyantes et laines rugueuses, que des mains expertes caressaient avant d'acheter.

Lucian se laissa porter. Il n'était plus un chevalier, ici. Il n'était plus Lucian de l'Ordre. Il était un homme parmi les hommes, anonyme et libre. Ses yeux dérivaient d'un étal à l'autre, s'attardant sur une poterie délicatement peinte, sur un collage de perles de verre, sur un rouleau de parchemin à la couverture ouvragée. Il respirait. Pour la première fois depuis la veille, il respirait vraiment.

C'est alors qu'il vit les fleurs.

L'étal était modeste, presque discret, perdu entre un marchand de chandelles et un fabricant de sandales. Mais les couleurs qui s'y déployaient — rouges, bleues, jaunes, mauves — formaient une palette si éclatante qu'elle semblait voler la lumière du soleil. Et les odeurs... Un parfum délicat flottait dans l'air, sucré et frais, si différent des relents de graillon et de cuir qui imprégnaient le reste du marché.

Lucian s'arrêta, figé.

Derrière l'étal, une jeune femme travaillait. Elle taillait des roses — des rouges sang, des blanches neige, des roses pâle comme l'aurore — avec une rapidité et une précision qui tenaient de l'art. Ses doigts, longs et fins, dansaient parmi les tiges épineuses sans jamais se blesser. Elle rassemblait les fleurs par trois, par cinq, par sept, les liait d'un ruban de soie qu'elle nouait en un geste fluide, presque dansé.

Le chevalier en civil la regardait faire, fasciné. Il n'avait jamais vu quelqu'un travailler avec

autant de grâce. Ses propres mains, il le savait, ne savaient que tenir une épée. Les siennes savaient faire naître la beauté.

La jeune femme ne le remarquait pas. Elle poursuivait sa tâche, concentrée, le visage penché sur ses fleurs. Une mèche de ses cheveux — longs, d'un noir d'encre que traversaient parfois des reflets rouges, comme des coulées de lave dans l'obsidienne — tombait devant ses yeux sans la gêner. Elle la repoussa d'un geste machinal, dévoilant un instant son visage.

Lucian retint son souffle.

Elle était... singulière. Ce n'était pas la beauté classique que les poètes célèbrent, cette harmonie parfaite des traits que l'on dit héritée des dieux. C'était autre chose. Un visage fin, presque trop mince, au teint pâle comme si elle n'avait jamais connu le soleil. Des pommettes hautes, dessinées avec une netteté presque douloureuse. Des lèvres fines, bien dessinées, d'un rose si pâle qu'il confinait au grège. Et ses yeux...

Son œil droit était d'un gris profond où se reflétait le soleil, lui donnant cette illusion étrange qu'il était doré. Un œil perçant, vif, qui semblait voir au-delà des apparences. Son œil gauche... était vide. Un globe blanc, aveugle, barré d'une fine cicatrice qu'on ne remarquait pas tout de suite. Un œil mort dans un visage vivant.

Qui est-elle ? pensa Lucian. Qu'a-t-elle vu pour perdre ainsi un œil ?

— Excusez-moi...

Sa propre voix le surprit, plus rauque qu'il ne l'aurait voulu.

La jeune femme releva la tête. Son œil valide le scruta un instant, avec une intensité qui le mit mal à l'aise. Puis elle sourit — un sourire discret, presque timide — et dit d'une voix claire :

— Laissez-moi juste terminer, et je suis à vous.

Elle se remit au travail, achevant son bouquet avec la même dextérité. Lucian attendit, immobile, retenant son souffle. Il se sentait

soudain gauche, emprunté, comme un adolescent devant la fille qu'il admire en secret. Il toussota, se racla la gorge, cherchant une contenance.

La jeune femme se tourna enfin vers lui, le bouquet à la main.

— Vous voulez des fleurs ? demanda-t-elle en inclinant la tête. C'est pour une occasion particulière ? Votre fiancée, peut-être ?

— Non, non, répondit-il trop vite, secouant la tête avec une vigueur excessive. C'est pour moi. Je voudrais... des fleurs dont le parfum embaumerait une pièce toute entière.

Elle le regarda avec de grands yeux étonnés, comme si elle n'avait jamais entendu une telle requête. Puis elle éclata de rire — un rire clair, cristallin, qui résonna parmi les cris des marchands et le brouhaha de la foule.

— Je vais vous trouver cela, dit-elle en secouant la tête, encore amusée. Ne bougez pas. J'en ai pour un instant.

Elle se pencha, fouillant parmi les gerbes qu'elle avait préparées, en humant certaines pour en vérifier le parfum, en reposant d'autres d'un air dubitatif. Lucian la regardait faire, fasciné par la grâce de ses mouvements, la délicatesse de ses gestes. Il remarqua ses mains — des mains fines, mais marquées par le travail, avec des coupures cicatrisées sur les doigts. Des mains qui avaient souffert.

Elle revint vers lui, souriante, tenant deux bouquets.

— Je peux vous proposer du chèvrefeuille, commença-t-elle. Leur parfum rappelle un peu le miel. Très doux, très suave. Les jasmins, eux, ont une odeur très forte — capiteuse, presque entêtante. Si c'est ce que vous cherchez, bien sûr. Et les cosmos... elle brandit un bouquet de fleurs blanches et roses aux pétales délicats, ...libèrent un léger parfum vanillé, plus discret. Cela dépend de ce que vous préférez.

Elle parlait avec passion, avec connaissance, et Lucian buvait ses paroles sans vraiment les écouter. Il regardait sa bouche articuler les noms des fleurs, ses lèvres fines s'ouvrir et se

fermer, son œil unique briller d'un éclat qu'il n'aurait su nommer. Quand elle se tut, il se rendit compte qu'il n'avait rien retenu.

— Celles-ci... fit-il en montrant le deuxième bouquet d'un geste vague. Celles-ci devraient faire l'affaire. Je pense...

— Les jasmins ? Un très bon choix, monsieur.

Elle lui tendit le bouquet. Leurs doigts se frôlèrent à peine, mais Lucian sentit un frisson lui parcourir le bras. Il fouilla dans sa bourse, en sortit une poignée de pièces qu'il lui tendit sans compter — trop, beaucoup trop, mais il s'en moquait. Il était trop gêné, trop troublé pour faire attention.

— Merci, murmura-t-il.

— Merci à vous, répondit-elle.

Mais elle ne le regardait déjà plus, les yeux fixés sur les pièces qu'elle comptait dans sa paume. Lucian s'éloigna, le bouquet serré contre sa poitrine, et disparut dans la foule.

Derrière son étal, Sara comptait.

C'était toujours une épreuve. Depuis qu'elle avait perdu l'usage de son œil gauche, sa vision était troublée, la perspective faussée. Les chiffres dansaient devant elle, refusant de s'aligner correctement. Elle recompta une fois, deux fois, trois fois.

Trop. Il y avait trop d'argent.

Elle leva la tête, cherchant du regard le jeune homme qui venait de partir. Mais il s'était évanoui dans la cohue, avalé par le flot des chalands. Sara poussa un soupir, mi-fâchée, mi-amusée.

Il m'a trop payée. Je n'aurais pas dû accepter.

Elle rangea les pièces dans sa bourse, se promettant de faire attention la prochaine fois. Puis elle se remit au travail. Les fleurs n'attendaient pas.

— Bonjour, madame. Que puis-je faire pour vous ?

Une vieille femme se tenait devant l'étal, vêtue d'une robe de laine grise trop chaude pour la saison. Son visage était ridé comme une pomme oubliée au fond d'un panier, mais ses yeux — petits, perçants, d'un bleu délavé — étaient d'une vivacité déconcertante.

— Je voudrais des fleurs de lys, dit-elle d'une voix basse, presque murmurée.

Le sourire de Sara s'éteignit. Ses doigts se figèrent sur les tiges qu'elle était en train de tailler. Elle jeta un coup d'œil rapide autour d'elle — les étals voisins étaient occupés par leurs propres clients, personne ne prêtait attention à leur échange.

— Les lys sont difficiles à récolter, répondit-elle, mesurant ses mots. La saison a été mauvaise.

— Je m'en doute bien, mademoiselle, insista la vieille femme. Mais c'est urgent.

Le cœur de Sara se mit à battre plus vite. Urgent. Ce mot, elle le connaissait bien. Il annonçait toujours quelque chose de grave.

Une arrestation imminente, un procès truqué, un bûcher qui se préparait dans l'ombre.

Elle prit une profonde inspiration, forçant sa voix à rester calme.

— Alors, si vous désirez vraiment ces fleurs, il faudra les récupérer à la chapelle Saint-Hilarion. Le père en a tout un parterre. Il en prend soin avec amour. Il saura vous conseiller.

— Je ne manquerai pas d'y passer, dit la vieille femme avec un hochement de tête imperceptible. Que la Grande Déesse vous garde, ma fille.

Elle tourna les talons et s'évanouit dans la foule avec une agilité surprenante pour son âge.

Sara resta immobile un long moment, le souffle court. Ses mains tremblaient légèrement. Elle les posa à plat sur l'étal, forçant les muscles à se détendre, à retrouver leur calme.

La chapelle Saint-Hilarion. Le père Achille.

C'était le code. Le signal. Quelqu'un était en danger. Quelqu'un que l'Ordre avait repéré, qu'il allait arrêter, juger, brûler. Et elle devait agir. Vite. Avant qu'il ne soit trop tard.

Elle repensa à la veille. À cette femme qu'elle n'avait pas pu sauver. Elle était arrivée trop tard au rendez-vous, retardée par un client insistant. Quand elle avait atteint la cachette, l'endroit était vide. Et quelques heures plus tard, on lui avait appris qu'une sorcière avait été exécutée sur la place publique, sous les acclamations de la foule.

Si j'étais arrivée plus tôt... Si j'avais couru plus vite...

Mais les regrets ne servaient à rien. Les morts ne ressuscitent pas. Les seuls qu'on pouvait encore sauver, c'étaient les vivants.

Elle se remit au travail, les gestes mécaniques, l'esprit ailleurs. Ses doigts liaient des bouquets, taillaient des tiges, nouaient des rubans, mais son regard restait fixé sur un point invisible au-delà de la foule. Elle priait la Grande Déesse — la même que vénéraient ses bourreaux, ironie du sort — pour que les

prochains jours se déroulent sans encombre.
Pour qu'elle ait le temps d'agir. Pour qu'elle ne
laisse personne mourir.

Pas cette fois.

De l'autre côté du marché, Lucian marchait
sans but, le bouquet de jasmins pressé contre
sa poitrine. Le parfum des fleurs — entêtant,
presque trop fort — lui montait à la tête,
chassant peu à peu les relents de cendre et de
sang qui l'habitaient depuis la veille.

J'ai trop payé, se dit-il soudain. Beaucoup trop.

Il s'arrêta, hésitant à faire demi-tour pour
réparer sa maladresse. Mais non. Revenir
maintenant, ce serait... étrange. Et puis, il ne
savait même pas comment elle s'appelait. Il ne
la connaissait pas. Il n'avait vu qu'un visage
singulier, un œil doré et un œil mort, des
mains qui savaient faire naître la beauté.

Elle s'appelle comment ?

Il se promet de revenir. Pas tout de suite. Dans
quelques jours. Il achèterait d'autres fleurs. Il

paierait le juste prix. Et peut-être... peut-être qu'il apprendrait son nom.

Il leva les yeux vers le ciel — un ciel d'un bleu éclatant, traversé de rares nuages blancs, d'une beauté presque indécente après tout ce sang. Le soleil était chaud sur sa peau, doux comme une promesse.

Un rayon de soleil. Des fleurs au doux parfum. Un peu de tranquillité.

C'était ce que Lucian aimait. Ce qu'il recherchait. Ce qu'il n'osait pas s'avouer.

Derrière lui, la foule bruissait de mille voix. Devant lui, la rue s'ouvrait, pleine d'inconnu.

Il inspira profondément, le parfum des jasmins emplissant ses poumons, et se remit à marcher.

Le jour n'était pas fini. Et les ténèbres, il le savait, n'attendaient que la nuit pour revenir.

Chapitre 3

Le jasmin embaumait encore ses doigts lorsque Lucian s'éloigna des jardins suspendus, cette fragrance douce-amère qui s'attardait sur sa peau comme un baiser volé. Il avait marché sans but durant ces heures déclinantes, flânant parmi les allées de marbre où les ombres s'allongeaient telles des doigts de spectres, humant à chaque inspiration cette essence délicate qui lui rappelait une vie qu'il n'avait jamais connue — une existence où l'air ne sentait pas le métal et la sueur, où les cœurs ne battaient pas au rythme des inquisitions.

L'idée lui était venue, douce et tentante comme une promesse interdite, de passer la soirée à l'auberge du Rouge-Gorge à Futés. Il y avait dans cet établissement modeste une chaleur que les casernes ignoraient — des rires francs, des verres qui s'entrechoquaient sans arrière-pensée, des femmes aux regards lourds de sous-entendus qu'il n'aurait su déchiffrer. Même seul, comme il l'était toujours, il aimait s'y installer près de la cheminée, à observer les volutes de fumée danser vers le plafond bas, tandis qu'une

chope de bière brune reposait entre ses mains calleuses.

Il décida donc de rejoindre les dortoirs pour y déposer ses fleurs — ces fragiles témoins d'un moment de faiblesse qu'il n'aurait su nommer — avant de retourner à cette douceur anonyme des tavernes. Le chemin vers la caserne lui parut soudain plus long que de coutume, chaque pas l'approchant davantage de ce qu'il cherchait à fuir.

Les gardes postés devant la porte principale le virent venir avant qu'il n'ait pu esquiver leur regard. Dans la lumière rasante du crépuscule, les jasmins contre sa poitrine formaient une tache blanche trop voyante, trop tendre pour un homme dont les mains étaient faites pour l'épée. L'un d'eux — ce salaud de Morvan, toujours le premier à rire aux dépens des autres — étouffa un gloussement en le voyant approcher, tandis que son compagnon, un certain Aldric aux yeux trop perçants, l'interrogea sur ce ton faussement désinvolte qui n'annonçait jamais rien de bon :

— Eh bien, Lucian... Tu avais un rendez-vous galant mais ta donzelle n'est pas venue ?

Il sentit le sang lui monter aux joues, cette chaleur humiliante qui dénonce toujours ce que l'on voudrait cacher. Sa réponse, quand elle vint, était plus sèche qu'il ne l'aurait souhaité :

— Non, c'est autre chose.

Mais Aldric n'en avait pas fini. Il y avait dans ses yeux cette lueur cruelle qui faisait de lui un si bon chevalier de l'Ordre — cette faculté de trouver la faille, de s'y engouffrer, de labourer la plaie jusqu'à ce qu'elle suppure.

— Un petit ami peut-être ? Je ne te pensais pas de ce genre-là. Mais tu sais que ces mœurs sont interdites par la volonté de la grande Déesse, quand même ?

La colère monta en Lucian, brutale et viscérale. Il secoua la tête, sentant ses mâchoires se serrer jusqu'à ce que ses dents grincent.

— Comme si je n'étais pas au courant... Et comme si c'était mon genre... Je n'ai pas ce type de comportement indécent par rapport à d'autres...

Il en savait trop, lui, sur ce qui se dissimulait derrière les murs sacrés de l'Ordre. Il avait surpris des regards, des murmures, des mains furtives dans les couloirs nocturnes.

L'hypocrisie régnait en maître dans cette sainte maison — les lois étaient pour les faibles, pour ceux que l'on voulait briser. Les forts, eux, pouvaient se permettre toutes les déviances, pourvu qu'elles restent secrètes.

Aldric poussa un soupir ennuyé, cette feinte contrition qui masquait si mal son mépris.

— Désolé, je ne voulais pas te froisser.

Morvan étouffa un nouveau rire en détournant la tête. Sans rien ajouter, Lucian s'enfonça dans la cour, franchit la porte qui menait aux chambres, et tenta d'oublier l'humiliation qui lui collait à la peau comme une seconde tunique.

L'intérieur de la caserne était un chaos.

Il s'y attendait si peu que, sur le seuil, il resta figé un instant, ses jasmins toujours pressés contre son cœur. Les chevaliers couraient dans

toutes les directions, leurs armures cliquetant comme des squelettes dans une danse macabre. La plupart étaient armés, l'épée dégainée, le regard mauvais. Tous se dirigeaient vers la cantine, d'où montaient des cris — non, des hurlements — qui déchiraient l'air habituellement calme des soirées.

Lucian prit ses jambes à son cou.

Il déposa le bouquet sur son lit dans un geste presque brutal — le jasmin se répandit sur la couverture rugueuse, quelques pétales se détachèrent comme des larmes blanches — et son regard tomba sur son épée, qui reposait dans son fourreau au pied du lit, patiente et fidèle. Devait-il la prendre ? La situation était-elle si grave qu'il dût s'armer contre ses propres frères ?

Il hésita, l'espace d'un souffle. Puis sa main se referma sur la poignée, et il libéra la lame de sa prison de cuir.

Il courut comme les autres, ses pas martelant les dalles de pierre, et lorsqu'il parvint enfin à la cantine, ce qu'il vit lui noua l'estomac.

Les hommes étaient agglutinés en un cercle serré, hurlant des insultes, des crachats, des noms d'oiseaux qu'il n'avait entendus d'ordinaire que dans les bouges les plus sordides. Leurs visages étaient déformés par une fureur qu'il ne leur connaissait pas — ou qu'il avait toujours refusé de voir. Il se fraya un chemin à coups d'épaules, essuyant quelques bourrades et jurons, jusqu'à ce qu'il parvienne au premier rang.

Et là, il comprit.

Sur le sol gisait Nicolas Konrad. Son visage, méconnaissable, n'était plus qu'une masse tuméfiée d'où le sang coulait en filets épais. L'un de ses yeux avait disparu sous l'œdème ; l'autre, vitreux, fixait le plafond avec une terreur animale. Debout au-dessus de lui, l'épée posée contre sa gorge, Luca souriait.

Ce sourire, Lucian le connaissait bien. C'était celui de son frère aîné lorsqu'il tenait sa proie — un rictus carnassier qui découvrait des dents trop blanches, trop aiguës, et qui ne promettait aucune clémence.

La voix de Luca tonna dans la salle, couvrant à moitié les brouhahas :

— Nicolas Konrad, par le pouvoir que me confère ma fonction de Chevalier de l'Ordre, je vous destitue de ce titre. Votre trahison envers vos propres frères d'armes est l'une des pires choses qu'il m'ait été donnée de voir. Tout ce que vous pourrez dire ou faire pourra être retenu contre vous. Maintenant, debout !

L'ordre claqua comme un fouet. Nicolas tenta de se mettre à genoux, mais ses bras le trahirent et il s'effondra lourdement, un gémissement rauque s'échappant de ses lèvres fendues.

Luca l'attrapa par le col, le souleva comme un pantin désarticulé, et lui hurla dans l'oreille :

— DEBOUT ! Et plus vite que ça !

Le blessé se releva en titubant, maintenu par la poigne de fer de son bourreau. Il avait le souffle court, haché, et son regard unique — celui qui n'avait pas encore gonflé — parcourut l'assemblée avec une supplication

muette. Il cherchait un allié. Un ami.
Quelqu'un.

Son regard croisa celui de Lucian.

Et Lucian se figea.

Il ne pouvait rien faire. Il le savait. Comme la veille, comme toujours, il était cet homme qui regarde sans agir, qui subit sans protester, qui porte en lui une indignation qu'il n'ose jamais transformer en acte. La honte lui brûla la poitrine, plus âcre que le jasmin n'avait été doux.

Luca interpella un camarade d'une voix brusque :

— Dites au général de me rejoindre rapidement dans la salle de torture. Je pense que notre traître a besoin de subir la question extraordinaire puisqu'il ne veut pas délier sa langue.

Il se fraya un chemin à travers la foule, traînant Nicolas qui recevait au passage crachats et insultes. Certains allaient jusqu'à lui allonger des coups de pied dans les

jambes, faisant choir le malheureux que Luca relevait avec une patience cruelle.

C'est alors que son frère l'aperçut.

Luca s'arrêta net, son regard s'attardant sur le visage blême de Lucian. Il hocha la tête, un seul mouvement sec, comme une invitation à le suivre.

Lucian ne voulait pas.

Par la Déesse, par tous les dieux morts et vivants, par le jasmin qui fanait dans sa chambre, il ne voulait pas assister à ce qui allait suivre. Mais refuser, c'était se désigner soi-même. C'était se placer du côté de la victime. C'était, peut-être, partager son sort.

Il serra si fort le pommeau de son épée que ses jointures blanchirent. Puis, tel un condamné qui monte à l'échafaud, il suivit son frère.

Les couloirs se firent plus sombres à mesure qu'ils s'éloignaient de la cantine.

Les cris s'estompèrent, remplacés par un silence épais et lourd, où chaque pas résonnait comme un glas. Nicolas haletait, traînant les pieds, et Lucian pouvait entendre le bruit mou de ses semelles sur la pierre humide.

Il brisa le silence, la question lui brûlant les lèvres :

— Quel est son crime ?

Luca ne se retourna pas. Sa voix, quand il répondit, tremblait d'une colère à peine contenue :

— Notre cher condisciple ici présent ne trouvait rien de mieux à faire que d'aider ceux que l'on soupçonne d'être des sorciers ou des démons. Il a aidé cette maudite engeance à quitter la cité et à continuer ses actions méprisables au-delà des murs.

Il poussa soudain Nicolas contre le mur avec une violence telle que Lucian entendit un craquement — un os qui céda, une épaule qui se déboîta — suivi d'une plainte que Luca réduisit au silence d'un seul regard.

Ils reprirent leur marche. Les torches s'espaciaient, projetant des ombres dansantes sur les murs ruisselants d'humidité. Au détour d'un couloir, une silhouette les attendait.

Dagan de Virto se tenait devant le grand escalier menant aux sous-sols, les bras croisés sur son armure de cuir recouverte de la tunique blanche de l'Ordre. Ses yeux verts — d'un vert si pâle qu'ils semblaient presque albinos — scrutaient les nouveaux venus avec une intensité qui glaçait le sang. Son visage, labouré de rides et de cicatrices comme un champ de bataille après l'orage, ne laissait paraître aucune émotion. Sa longue chevelure, autrefois noire comme l'aile d'un corbeau et aujourd'hui striée de blanc, était ramenée en une queue-de-cheval sévère.

— Mon général, fit Luca en s'inclinant légèrement.

— Mon fils, répondit Dagan d'une voix grave qui semblait monter des profondeurs de la terre.

Il lui rendit son salut, puis ouvrit la marche sans un mot de plus. Les escaliers de pierre descendaient dans les entrailles de la forteresse, chaque marche usée par des siècles de pas — des pas de condamnés, pour la plupart. L'air devenait plus froid, plus humide, chargé d'une odeur de moisi et de fer rouillé.

En bas, Dagan poussa une lourde porte de chêne qui grinça lugubrement, comme si elle protestait contre l'intrusion. Ils s'engouffrèrent dans un couloir encore plus sinistre que ceux de l'étage — plus étroit, plus bas de plafond, et bordé de grilles de fer derrière lesquelles des ombres s'agitaient.

Lucian avala sa salive, sentant l'angoisse lui nouer les tripes. Il gardait les yeux obstinément fixés sur la nuque de son père, refusant de regarder à droite ou à gauche. Mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre.

— Je suis innocent ! criait une voix brisée. Je vous jure par la Déesse, je n'ai rien fait !

— Pitié... sanglotait une autre. J'ai des enfants... Laissez-moi voir mes enfants...

— Silence, vermine ! cracha un garde posté devant les cellules.

Quelques prisonniers ne disaient rien. Ils dormaient à même le sol humide, ou restaient prostrés dans un coin, les yeux vides, attendant que la mort vienne les délivrer de cette attente interminable. D'autres, plus fous ou plus courageux, hurlaient des insultes que les chevaliers ignoraient avec un mépris souverain.

Au bout du couloir se trouvait la porte qu'aucun homme sensé ne voulait franchir.

Julius Luis chantonnait en nettoyant ses ustensiles.

Il aimait l'ordre, Julius. Il aimait que chaque chose soit à sa place, que ses pinces soient alignées par taille, que ses lames reposent dans un écrin de velours noir, que ses marteaux pendent à des clous espacés de façon régulière. Ces derniers temps, il les avait beaucoup utilisés — trop, peut-être, au goût de certains, mais Julius n'en avait cure. Il aimait son travail, et il le faisait bien.

Un bruit à la porte le fit sursauter de joie. Il se précipita, essuyant ses mains sur son tablier tâché, et ouvrit en grand, son plus beau sourire aux lèvres :

— Bienvenue dans mon antre ! Entrez, entrez !
La maison est en ordre et le maître est prêt à vous servir !

Lucian sentit une boule d'angoisse lui remonter le long de la gorge, acide et brûlante. Julius avait l'air d'un brave homme, avec ses joues joufflues et son nez en trompette. Il se précipita vers Luca pour l'étreindre d'une accolade amicale, comme s'ils se retrouvaient après des années de séparation.

Mais ce n'était qu'une façade.

Lucian le savait. Tout Arx le savait. Julius Luis était le bourreau le plus cruel que la cité eût jamais connu — un artiste de la douleur, un poète du supplice, un homme qui prenait un plaisir malsain à extraire des cris de ses victimes ce que d'autres extrayaient des larmes d'un violon.

Pendant que Luca expliquait la situation à Julius — voix basses, regards entendus, hochements de tête complices — Lucian observa la pièce avec un haut-le-cœur.

Elle était vaste, cette salle, plus vaste qu'il ne l'imaginait. Le plafond était haut, traversé de poutres noircies par les torches, et des chaînes pendaient un peu partout, certaines terminées par des menottes rouillées, d'autres par des crochets effilés. Les murs étaient couverts d'instruments — cordes, lames, torches, pinces, cisailles, et d'autres objets dont il ignorait la fonction mais dont l'apparence seule suffisait à lui glacer le sang. Il y avait là une chaise aux accoudoirs hérissés de pointes, un chevalet dont la poulie grinçait au moindre courant d'air, et dans un coin, un four dont la bouche ouverte semblait attendre sa prochaine offrande.

Le sol, lui, avait perdu depuis longtemps la couleur de la pierre. Il était brun — d'un brun sale, épais, qui collait aux semelles — et Lucian comprit avec horreur que c'était du sang séché, accumulé couche après couche, année après année, jusqu'à former cette croûte répugnante.

Il se demanda combien de temps il tiendrait avant de vomir.

Un bruit sourd le tira de ses pensées. Nicolas venait d'être jeté sur la table au centre de la pièce — une table de bois massif, éraflée, marquée par des milliers d'entailles — et solidement attaché par Julius, dont les doigts agiles nouaient les cordes avec une dextérité née de l'habitude. Pieds et poings liés, le corps arqué par la douleur, Nicolas ne pouvait plus espérer s'échapper.

La voix de Dagan résonna, sépulcrale :

— Nicolas Konrad. Âgé de vingt-quatre ans. Chevalier de l'Ordre. Apostat.

Il marqua une pause, fixant le prisonnier de ses yeux verts comme s'il cherchait à lire dans son âme. Puis il reprit, sur le même ton :

— Vous êtes accusé d'avoir aidé des personnes soupçonnées d'être de "mauvaises graines".

Il insista sur ces derniers mots, sa voix vibrant au fond de sa gorge comme un grondement de fauve.

— Vous êtes accusé de les avoir aidées à sortir discrètement de la cité. À cause de vous, des sorcières et autres créatures démoniaques se sont enfuies au-delà des murs de notre grande cité. C'est un crime terrible dont vous vous êtes illustré. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Nicolas ne répondit rien. Ses lèvres gonflées remuèrent, mais aucun son n'en sortit — ou alors si faible que personne ne l'entendit. Peut-être priait-il. Peut-être maudissait-il. Peut-être appelait-il sa mère, comme tous les hommes qui vont mourir.

Dagan laissa les secondes s'écouler, lourdes comme des siècles. Puis il se tourna vers Julius et ordonna, d'une voix si calme qu'elle en était plus terrifiante que tous les cris :

— Faites votre office.

Julius eut du mal à cacher sa joie. Il se rapprocha de la table, ses petits yeux brillants,

et sortit de sa poche un chiffon dégouttant d'une substance nauséabonde. Nicolas tenta de détourner la tête, mais Julius lui attrapa la mâchoire d'une main ferme et lui fourra le torchon au fond de la gorge, étouffant à moitié ses protestations.

Ensuite, il sortit de son tablier des clous — longs, noirs, plus longs que la moyenne — et attrapa le marteau qui pendait à sa ceinture.

Il se mit au travail.

Lucian entendit le premier coup résonner dans la pièce, suivi d'un cri étouffé. Le clou s'enfonça dans la cuisse de Nicolas avec un bruit mou, et le sang jaillit, coulant en filets rapides sur le bois de la table. Julius, imperturbable, planta un second clou, puis un troisième, puis un quatrième. Chaque coup de marteau soulevait un nuage de poussière et de particules de sang qui dansaient dans la lumière vacillante des torches.

Lucian compta jusqu'à sept clous avant que Julius ne s'arrête.

Il retira le chiffon, et les premiers sons qui s'échappèrent des lèvres de Nicolas furent des sanglots — des sanglots rauques, déchirants, d'une détresse si animale qu'elle en devenait presque humaine.

Dagan s'approcha, impassible.

— Qui t'a aidé dans ton entreprise ?

— Personne... hoqueta Nicolas. Personne ne m'a aidé.

— Parle !

— Je veux mourir... gémit-il. Je vous en supplie... tuez-moi...

— Tu mourras quand je t'en donnerai l'ordre. Parle ! Qui t'a aidé ?

— Personne ! Puisque je vous dis que personne...

— Tes accusateurs t'ont vu avec quelqu'un d'autre hier soir. Quelqu'un qui a eu le temps de prendre la fuite. Qui était-ce ?

Nicolas ferma son œil valide. Une larme, mêlée de sang, coula le long de sa joue tuméfiée.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez...

— Et je pense que tu sais très bien de qui je veux parler.

— Tuez-moi... Pitié... Je ne peux plus...

— Pas avant d'avoir obtenu des réponses.
Parle !

— Je veux mourir...

Le visage de Dagan resta de marbre. Il lança un regard à Julius, hocha la tête — un signe à peine perceptible — et le bourreau s'empara d'une corne trouée qu'il allait utiliser comme entonnoir. Il traîna un seau d'eau croupie jusqu'à la table, puis demanda assistance pour la suite des opérations.

Ce fut Luca qui s'avança.

Lucian vit son frère s'approcher de la table, saisir la corne, l'enfoncer entre les lèvres de

Nicolas. Il lui pinça le nez, doucement, presque tendrement. Julius souleva le seau.

L'eau commença à couler.

Lucian ne pouvait détacher son regard. Il regarda l'eau sale emplir la corne, s'engouffrer dans la gorge de Nicolas, faire tressauter sa pomme d'Adam dans un mouvement convulsif. Il regarda les jambes du supplicié se tendre, ses poings se serrer, son œil unique s'agrandir démesurément. Il regarda Luca maintenir la corne en place avec une patience d'ange, tandis que Julius vidait le seau goutte à goutte.

Il regarda, et son cœur se mit à battre si fort qu'il crut qu'il allait éclater.

Sa tête se mit à tourner. Les murs se rapprochèrent, les torches vacillèrent, les ombres dansèrent une sarabande macabre. L'odeur du sang séché lui monta aux narines, écrasante, et soudain le jasmin lui revint en mémoire — cette fragrance délicate qui avait embaumé ses doigts quelques heures plus tôt, cette promesse de douceur dans un monde de violence.

L'écart était trop grand.

Lucian sentit ses genoux fléchir, sa vision se brouiller, et tandis que les cris étouffés de Nicolas résonnaient dans sa tête comme un glas sans fin, il sombra dans l'inconscience, emporté par une marée de ténèbres plus accueillantes que la lumière crue de cette salle maudite.

La dernière image qu'il vit avant de perdre connaissance fut celle de son frère, souriant toujours, la main posée sur la corne, les yeux brillants d'une joie que Lucian ne lui connaissait pas.

Ou peut-être, se dit-il dans un ultime éclair de lucidité, qu'il l'avait toujours connue.

Et qu'il avait toujours refusé de la voir.

Chapitre 4

La chapelle Saint-Hilarion se dressait dans la brume du soir telle une vieille âme pétrifiée, ses pierres grises suintant l'humidité des siècles et des prières oubliées. Sara s'arrêta sur le seuil, les bras chargés des fleurs invendues – des glaïeuls pourpres, des roses déjà fanées aux pétales fripés comme des lèvres de vieillards, et quelques rares orchidées blanches, dernières survivantes d'un matin pourtant prometteur. Elle leva les yeux vers les arcs-boutants qui s'élançaient vers le ciel bas et plombé, vers ces statues de gargouilles aux regards vides, et elle sentit ce frisson familier lui parcourir l'échine. Ce n'était ni la peur, ni le respect. C'était cette étrange tendresse que l'on éprouve pour un lieu qui vous a vu souffrir sans jamais offrir de réponse.

Elle n'aimait pas entrer ici. Pas vraiment.

La cathédrale Sainte-Sophia, avec sa nef démesurée et ses vitraux criards, lui semblait une insulte à la modestie divine. Mais Saint-Hilarion... Saint-Hilarion respirait l'humilité.

Ses dalles usées par les genoux des fidèles,
l'odeur de cire et d'encens bon marché, le
souffle froid qui montait de la crypte comme
un râle de damné : tout ici lui parlait d'une
humanité qui souffre et qui espère. Et c'était
précisément cela qu'elle ne supportait pas.

Car Sara ne croyait pas à la Grande Déesse.

Non qu'elle méprisât ceux qui y croyaient.
Elle les comprenait, ces âmes assoiffées
d'absolu, ces mains tendues vers une lumière
qui ne viendrait jamais. Elle-même avait tenté,
jadis, de s'agenouiller devant l'autel de
marbre noir, d'entrelacer ses doigts, de fermer
les yeux, de murmurer les cantiques que sa
mère lui avait appris. Mais les mots étaient
restés coincés dans sa gorge comme des
arêtes. Et la question, toujours la même, avait
fait son chemin dans sa chair :

*Si elle existe, cette déesse aux mille noms, pourquoi
laisse-t-elle les enfants crever de faim dans les
ruelles ? Pourquoi permet-elle aux chevaliers de
l'Ordre de brûler les condamnés vivants ?
Pourquoi mon père est-il mort en hurlant ?*

Personne ne lui avait jamais répondu. Et le silence des voûtes, ce soir-là, ne lui répondit pas davantage.

Elle entra.

Ses pas résonnèrent sur les dalles glacées, accompagnés par le chuintement des pétales qui se détachaient de ses brassées mortuaires. Derrière elle, un mince sillage pourpre et blanc, comme une traînée de sang et de lait. La chapelle était déserte. Les chandeliers de fer forgé avaient été éteints depuis l'office de l'après-midi, et seule la lumière blafarde des vitraux – où la Déesse trônait, impassible, entourée d'anges aux ailes brisées – éclairait la nef d'une lueur crépusculaire. Sara s'avança vers le fond, vers la statue monumentale de la Mère Éternelle, ses mains ouvertes en signe d'accueil, son visage lisse et cruel dans sa perfection.

Elle déposa ses fleurs au pied du socle. Une offrande muette. Pas de prière. Pas de genuflexion. Juste ce geste mécanique, presque ironique, comme pour dire : *Tiens, prends-les. Toi qui ne prends jamais rien d'autre que nos illusions.*

Puis elle se détourna et poussa la porte de bois clouté qui menait à l'annexe.

L'arrière-cour sentait la terre humide et le lis fraîchement coupé. Là, sous un ciel couleur d'encre diluée, se tenaient deux silhouettes familières. Le père Neven, ses doigts noueux enfouis dans la terre grasse, relevait délicatement les tiges d'un parterre de lys blancs. À côté de lui, Sybille – petite, silencieuse, toujours vêtue de gris – arrosait les jeunes pousses avec une lenteur d'officiante. Le prêtre leva les yeux vers Sara. Et dans ce regard d'un bleu délavé par les années, il y avait une bienveillance si ancienne, si usée, qu'elle en devenait presque douloureuse.

— Mon enfant, dit-il avec cette voix grave qui semblait venir du fond des catacombes. Tu as l'air troublée.

— Père Neven, répondit Sara en s'approchant, puis elle baissa la voix : je dois vous parler. En privé.

Il hocha la tête sans poser de question, essuya ses mains sur son tablier de cuir et la guida

vers la sacristie. La pièce était petite, encombrée de reliquaires d'argent terni, de manuscrits moisissés par l'humidité, et d'un crucifix renversé – non par blasphème, mais par négligence. Neven referma la lourde porte de chêne derrière eux. Le silence devint soudain absolu, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle.

– Parle, Sara. Je t'écoute.

Elle inspira. L'air sentait le vieux parchemin et la cendre.

– Une femme est venue. Une vieille. Elle m'a demandé des lys.

Neven ferma les yeux un instant. Quand il les rouvrit, la bienveillance avait cédé la place à une gravité presque funèbre.

– Des lys, répéta-t-il lentement, comme s'il pesait chaque syllabe. Des lys pour un condamné. Elle veut que nous l'aidions à fuir.

– Je ne sais pas de qui il s'agit. Elle avait peur. Pas la peur d'un mauvais rêve, père. La peur d'une femme qui a vu la mort en face.

Il s'adossa au mur, croisa ses bras osseux. La lumière d'un unique cierge faisait danser des ombres sur son visage creusé.

— Cette peur, je la connais. Je l'ai vue dans les yeux de centaines d'âmes que nous avons aidées à passer la frontière. Et dans ceux de celles que nous n'avons pas pu sauver.

Sara sentit ses doigts se crispier sur sa propre jupe.

— Nicolas a été capturé, père.

Le prêtre ne broncha pas. Mais ses yeux se voilèrent d'une tristesse indicible.

— Je le sais. Morgane me l'a appris cette nuit même. Nicolas... il était courageux. Peut-être trop. Il croyait encore que l'on pouvait raisonner les chevaliers de l'Ordre. Quelle douce illusion.

— Il va mourir, père.

— Tous nous mourrons, Sara. Mais certains, avant de mourir, subissent des choses que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi.

Elle se rapprocha, presque suppliante.

— Morgane est revenue. Elle est en sécurité pour l'instant. Mais l'Ordre la cherche. Luca la cherche.

À ce nom, Neven eut un léger sursaut. Comme un coup de fouet intérieur.

— Luca, murmura-t-il. Ce garçon que j'ai vu grandir... Il est devenu pire que ses maîtres. Il a soif de sang, mais pas par sadisme. Non, ce qui le rend terrifiant, c'est qu'il croit sincèrement servir la justice. Les fanatiques sont les plus dangereux des bourreaux.

Sara mordit sa lèvre inférieure.

— Il faut protéger Morgane. Et il faut continuer à aider ceux qui fuient.

Neven s'approcha d'elle, posa une main sur son épaule. La chaleur de ce contact, dans la froideur de la sacristie, était presque surnaturelle.

— Tu as raison. Mais écoute-moi bien, Sara. Les temps ne sont plus seulement sombres. Ils

sont devenus carnassiers. Chaque geste d'aide est une épée que nous brandissons contre l'Ordre. Et Luca le sait. Il nous guette. Il attend que nous fassions un faux pas.

— Alors nous ne ferons pas de faux pas.

Le prêtre sourit. Un sourire amer, usé par les veilles et les deuils.

— Tu as le courage des innocents. Que la Déesse te garde, même si tu ne crois pas en elle.

Elle sortit de la sacristie le cœur serré, mais l'esprit en feu.

Cette nuit-là, Sara ne put trouver le sommeil.

Elle erra longtemps dans la chapelle vide, ses pas traçant des cercles sous les voûtes où les ombres semblaient danser une sarabande silencieuse. Elle s'assit finalement sur les marches du chœur, les bras autour des genoux, et laissa ses pensées divaguer. Elle pensa à sa mère – cette femme aux cheveux de feu comme les siens, qui chantait des

berceuses païennes en tressant des couronnes de laurier. Elle pensa à sa mort. À la manière dont les chevaliers l'avaient traînée hors de leur maison, un soir de gel, sous prétexte qu'elle "savait trop de choses". Elle n'avait jamais su ce qu'ils lui avaient fait. Mais elle se souvenait des cris. Des longs cris déchirants qui s'étaient tus au matin.

Tu n'as pas crié longtemps, maman. C'est qu'ils ont été efficaces.

Elle ferma les yeux, chassa l'image.

La porte de la chapelle grinça.

Sara releva la tête. Une silhouette se découpa dans l'embrasure, vêtue d'un manteau trempé par la rosée nocturne. Des cheveux noirs défaits, des yeux bleu pâle cernés de fatigue, des mains qui tremblaient. Morgane.

— Sara, murmura-t-elle d'une voix rauque, comme brisée par des jours de silence.

Sara se leva d'un bond, traversa la nef en trois enjambées, et la prit dans ses bras. Elle sentit le corps frêle de sa sœur se blottir contre le

sien, les épaules de Morgane secouées par un sanglot qu'elle refusait de laisser échapper.

— Tu es en sécurité, chuchota Sara. Ici, personne ne viendra te chercher.

— Ils ont pris Nicolas, dit Morgane d'une voix étrangement plate. Je l'ai vu. Je l'ai vu tomber. Les chevaliers l'ont frappé à la nuque, puis ils l'ont traîné comme un sac. Il avait les yeux ouverts, Sara. Il me regardait. Il n'a pas crié. Pas une seule plainte.

— Morgane...

— C'est ma faute. Je l'ai entraîné là-dedans. Je lui ai parlé de l'auberge du Rouge-Gorge, je lui ai confié nos plans. Et il a accepté de nous aider. Mais si je ne l'avais jamais rencontré, il serait encore en vie.

Sara la secoua doucement.

— Tais-toi. Nicolas savait ce qu'il faisait. Il n'était pas un enfant. Il avait choisi.

Morgane releva la tête, ses yeux noyés de larmes brillant à la lueur des cierges.

— Tu hais les chevaliers, Sara. Je le sais. Mais Nicolas... il en était un. Et il a donné sa vie pour nous. Peut-être que tous ne sont pas des monstres.

— Je sais, dit Sara en serrant les dents. Je sais qu'ils ne sont pas tous mauvais. Mais comment veux-tu que je fasse la différence ? Comment veux-tu que je regarde une armure sans voir le sang qu'elle a pu verser ?

— Tu regardes l'homme, pas l'armure.

— L'homme est l'armure, Morgane. L'homme est ce qu'il fait.

Un long silence s'installa. Morgane s'assit sur un banc, défit les lacets de son manteau, et sortit une pomme rouge de sa poche. Elle la tendit à Sara. Celle-ci la prit, la regarda un instant, puis croqua dedans avec une violence presque bestiale. Le jus coula sur son menton.

— J'ai entendu des rumeurs, dit-elle la bouche pleine. À propos du bourreau de l'Ordre. On dit qu'il fait des choses... des choses pires que ce que l'on peut imaginer. On dit qu'il ne se contente pas de tuer. Il transforme.

Morgane blêmit.

— Ce ne sont que des rumeurs, Sara. Ne les répète pas. Surtout pas ici.

— Les murs ont des oreilles, je sais. Tu me l'as assez répété.

— Alors pourquoi cries-tu presque ?

Sara s'interrompt. Elle regarda le trognon de pomme qu'elle tenait entre ses doigts. Elle le posa sur la table de pierre, à côté d'un missel ouvert.

— Parce que j'ai peur, dit-elle enfin. Et que la peur, chez moi, se transforme toujours en colère.

Morgane prit sa main.

— Alors apprivoise cette colère. Ne la laisse pas te dévorer.

— Trop tard, murmura Sara. Elle m'a déjà dévorée.

Elle se leva, alla vers la fenêtre, scruta l'obscurité au-dehors. La lune était cachée derrière les nuages, et la cour semblait une mer d'encre.

— Le marché s'est bien passé ? demanda Morgane pour changer de sujet.

— Oui. Les amoureux ont acheté mes roses. Ils ne savent pas qu'elles ont poussé sur une tombe.

— Sara...

— Et la vieille est venue. Pour les lys. Père Neven va organiser l'exfiltration.

Morgane pâlit à nouveau.

— C'est dangereux. Après l'arrestation de Nicolas, l'Ordre va redoubler de vigilance.

— Je sais.

— Tu pourrais mourir.

— Je sais.

Sara se retourna. Son visage était calme, presque serein. Une étrange paix habitait ses traits, celle des gens qui ont déjà vu la mort de si près qu'ils n'en ont plus peur.

— Cette fois, dit-elle d'une voix douce, on ne se fera pas voir. Je le jure.

Mais au fond d'elle-même, une petite voix ricanait : *Tu as déjà juré cela. La nuit où ta mère est morte.*

Elle écrasa cette voix.

Elle n'avait pas le temps d'écouter ses fantômes.

L'Ordre, lui, ne dormait jamais.

Chapitre 5

L'aube se leva sur la cité d'Arx comme une blessure mal refermée. Une lumière grisâtre, couleur de cendre et de fer, s'infiltra par les fentes des volets de la chambre de Lucian, et avec elle revint le poids des souvenirs de la veille. Il avait dormi d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars où la voix de Nicolas, brisée par la torture, résonnait contre des murs de pierre humide. Il revoyait son visage défait, les ecchymoses violacées sur ses tempes, et cette lueur d'innocence qui persistait au fond de ses yeux, même au seuil de la mort.

Assis au bord de son lit, Lucian resta un long moment immobile, les mains posées à plat sur le drap rugueux. Il écouta les battements de son propre cœur, lents, profonds, comme un glas intérieur. Une question venimeuse s'était glissée en lui durant la nuit, et elle refusait de le quitter. *Les méthodes de l'Ordre sont-elles vraiment justes ?* Non pas un doute timide, mais une fissure dans le marbre de ses croyances. Il se leva, et chaque geste pour enfiler sa cotte de mailles lui parut plus lourd qu'à l'accoutumée. L'acier lui sembla froid

contre sa peau, comme s'il endossait le linceul d'un autre.

Dans les rues étroites d'Arx, les premières cloches sonnaient matines, et les ombres des corbeaux tournoyaient au-dessus des toits de chaume. La caserne, bâtisse trapue et sévère, trônait au cœur de la ville basse, ses murs suintant l'autorité et la peur. À l'intérieur, les chevaliers s'affairaient déjà, certains aiguisant leurs épées, d'autres échangeant des nouvelles à voix basse. Lucian traversa la salle commune, évitant les regards, et se dirigea vers l'aile des officiers.

Le capitaine Hector l'attendait dans son bureau, une pièce dépouillée où ne trônait qu'un crucifix de bois noir et une carte d'Arx usée aux bords. Hector était un colosse au visage buriné, avec des yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient presque albinos. Il portait une cicatrice qui lui barrait la joue droite, souvenir d'une ancienne rébellion. Lorsque Lucian entra, il ne se leva pas, se contentant de poser sur lui un regard perçant, comme s'il cherchait à lire dans son âme.

« Lucian. » Sa voix était grave, sans prélude. « J'ai une mission pour toi. »

Lucian se tint au garde-à-vous, le menton haut, mais ses doigts s'enroulèrent discrètement sur sa propre paume, une vieille habitude pour dissimuler son trouble.

« Je vous écoute, capitaine. »

Hector se pencha en avant, croisant ses mains noueuses sur le bois rugueux. « Avant de mourir, Nicolas a prononcé un nom. *Morgane*. Tu connais ce nom ? »

Lucian soutint son regard, masquant l'onde de choc qui venait de le traverser. « Non, capitaine. Jamais entendu. »

« Peu importe. » Hector écarta d'un revers de main l'ignorance supposée de son subalterne. « Nous devons la trouver. Savoir ce qu'elle sait. Combien d'autres sont impliqués. Une femme, donc. Sans doute une sorcière, ou une faiseuse d'anges. » Il prononça ces mots avec un mépris froid, comme s'il parlait d'une vermine. « Les rumeurs la disent planquée près de l'église Saint-Hilarion. Un sanctuaire

de rebelles, si tu veux mon avis. Tu iras discrètement. Aucun uniforme. Aucune arme visible. Tu observes, tu écoutes, et tu rapportes. »

« Et si je la trouve ? » demanda Lucian, la gorge serrée.

Hector le regarda longuement, puis esquissa un sourire sans chaleur, un simple plissement de ses lèvres minces. « Tu la suis. Tu attends qu'elle mène à d'autres. Et ensuite... nous agirons. L'Ordre ne fait pas de prisonniers par hasard, Lucian. Chaque capture est une prière exaucée. »

Il lui tendit un parchemin froissé, scellé d'un sceau de cire noire. Lucian le prit avec une révérence mécanique, mais ses doigts tremblaient à peine. En sortant du bureau, il sentit le regard d'Hector peser sur sa nuque, lourd comme une épée. Le couloir était désert, et le bruit de ses bottes sur les dalles lui parut soudain scandaleusement sonore.

Qu'est-ce que je fais ici ? se demanda-t-il. Suis-je encore un chevalier, ou déjà un limier ?

L'église Saint-Hilarion se dressait à l'autre bout de la ville, lovée dans un repli de la colline, à l'abri des regards indiscrets. On y accédait par un escalier de pierre mangé par le lierre, bordé de vieux ifs tordus comme des suppliciés. Lucian y monta lentement, retirant son manteau militaire pour n'arborer qu'une simple tunique sombre. Le vent était frais, chargé d'une odeur d'encens et de terre mouillée.

Dès qu'il poussa la porte de chêne, il fut saisi par la paix des lieux. La lumière du matin filtrait à travers les vitraux, jetant des flaques rouges et bleues sur les dalles usées. Des cierges brûlaient devant une statue de la Vierge, et l'air était si silencieux qu'il entendait son propre souffle. Quelques rares paroissiens étaient agenouillés, têtes baissées. Et là, près de l'autel, se tenait le père Neven.

Il était un homme d'âge mûr, au visage émacié, avec des yeux d'un gris doux qui semblaient tout comprendre sans jamais juger. Sa robe était modeste, rapiécée au coude, mais il la portait avec une dignité naturelle, comme un roi en exil. Il parlait à voix basse à une vieille femme voilée, lui tenant la main.

Quand elle partit, il leva les yeux vers Lucian et inclina légèrement la tête.

« Chevalier. Vous avez l'air soucieux. Les églises ne sont pas vos demeures habituelles, si je ne m'abuse. »

Lucian s'approcha, feignant une aisance qu'il ne ressentait pas. « Père Neven, je ne vous dérangerai pas longtemps. Une simple question. »

Neven joignit les mains, patient. « Je vous écoute. Les questions sont des prières silencieuses, parfois. »

« Connaissez-vous une femme prénommée Morgane ? »

Le silence qui suivut fut plus éloquent que n'importe quelle dénégation. Le prêtre ne broncha pas, mais ses yeux... ses yeux s'assombrirent, juste une seconde, comme un ciel d'orage avant l'éclair. Puis il répondit, très calme :

« Morgane ? Non, mon fils. Je ne connais personne de ce nom. La ville est grande, et j'oublie souvent les prénoms. »

« Je vois. » Lucian soutint son regard, puis s'inclina. « Merci, Père. Que Dieu vous garde. »

Il ressortit dans la lumière blafarde, le cœur battant. La réponse était un mensonge. Un pieux mensonge, peut-être, mais un mensonge tout de même. Et ce qui le troublait le plus, c'est qu'il ne pouvait blâmer Neven. Si l'Ordre cherchait cette femme, c'était pour la briser.

Il fallait d'autres réponses.

Le marché d'Arx, à cette heure, était une fourmilière. Les étals croulaient sous les denrées : poissons encore argentés, miches de pain noir, herbes suspendues par bouquets odorants. Les cris des marchands se mêlaient aux rires des enfants et aux jurons des charretiers. Lucian se faufilait entre les badauds, le regard fixé droit devant, lorsqu'une odeur de fleurs fraîches l'arrêta.

L'étal de Sara.

Elle était là, dans sa robe bleue délavée, ses cheveux cuivre relevés en un chignon fragile. Son œil valide luisait comme une ambre, tandis que l'autre, voilé par une taie laiteuse, semblait regarder un ailleurs lointain. Elle arrangeait des giroflées avec une délicatesse presque douloureuse, comme si chaque pétale comptait.

Lucian s'approcha doucement. « Sara. »

Elle leva la tête, et son visage s'illumina d'un sourire sincère, un sourire qui réchauffa les endroits glacés de son âme. « Lucian. Vous revenez. Je n'osais l'espérer. »

« J'ai besoin de vous parler. » Il baissa la voix, se penchant vers elle. « C'est important. »

Elle posa ses mains terreuses sur le bois de l'égal. « Parlez. Les fleurs n'ont pas d'oreilles, et moi, je sais garder un secret. »

« Morgane. » Il prononça le nom comme une incantation. « Vous connaissez ce nom. J'ai vu dans vos yeux, hier, quand je l'ai mentionné. Ne me mentez pas, Sara. Je vous en supplie. »

Le silence dura une éternité. Sara regarda autour d'elle, puis attrapa Lucian par le poignet et l'entraîna derrière la bâche de son étal, là où nul regard ne pouvait les voir. Son souffle était court, et sa main, chaude, tremblait.

« Pourquoi l'Ordre la cherche ? » chuchota-t-elle.

« Parce qu'elle a aidé des condamnés. Parce qu'elle est... liée à Nicolas. » Lucian sentit sa propre voix vaciller. « On m'a ordonné de la trouver. Mais je... je ne veux pas lui faire de mal. Je ne sais plus ce que je suis devenu. »

Sara le regarda longtemps, avec cet œil unique qui semblait peser chaque mot. Puis elle relâcha son poignet et soupira, un soupir chargé de lassitude et de confiance.

« Morgane est mon amie. Mon âme sœur, presque. Elle a risqué sa vie pour sauver trois enfants que l'Ordre accusait de sorcellerie. Des orphelins, Lucian. Des gosses de huit ans. » Ses yeux s'embruèrent. « Elle vit cachée, parce que si Hector met la main sur elle, elle finira comme Nicolas. Brûlée, ou pire. »

Lucian sentit le sol se dérober sous ses pieds. « Où est-elle ? Je veux l'aider. Je vous le jure. »

Sara hésita. Un combat intérieur se lisait sur son visage, les rides de son front, le pli amer de sa bouche. Enfin, elle parla, si bas qu'il dut coller son oreille à ses lèvres.

« Cette nuit. À Saint-Hilarion. Après complies. Viens seul. Sans arme, sans serment. Et peut-être... peut-être qu'elle acceptera de te parler. Mais si tu la trahis, Lucian, je te maudirai de ma tombe. »

Il recula, le souffle coupé. « Je ne trahirai personne. Je vous le jure sur ma vie. »

« Ta vie ne m'intéresse pas, » répondit Sara avec une douceur terrible. « C'est ton âme que je veux sauver. »

Le reste de la journée s'écoula comme un songe fiévreux. Lucian erra dans les rues, mangea un morceau de pain qu'il ne goûta pas, pria devant une chapelle vide. Lorsque la nuit tomba, enveloppant Arx d'un manteau d'encre et d'étoiles, il se rendit à Saint-Hilarion, le cœur battant à se rompre.

L'église, plongée dans une obscurité parfumée à l'encens, n'était éclairée que par une unique veilleuse devant l'autel. Les ombres dansaient sur les murs, et Lucian crut voir des anges de pierre bouger du coin de l'œil. Il s'avança à pas feutrés, et bientôt, il les distingua : Sara, assise sur un banc, le visage grave ; le père Neven, debout, les bras croisés ; et une troisième silhouette.

Une femme.

Elle se leva lentement, sortant de l'ombre comme une apparition. Elle était petite, mais sa présence emplissait l'espace. Ses cheveux noirs tombaient en vagues sur ses épaules, et ses yeux... ses yeux étaient d'un vert si profond qu'ils semblaient contenir des forêts entières. Elle portait une simple robe de laine, et à sa ceinture pendait un petit silex taillé en forme de croissant.

« Tu es Lucian, » dit-elle. Sa voix était grave, un peu rauque, comme celle d'une femme qui a trop pleuré ou trop chanté sous la pluie. « Sara m'a parlé de toi. Elle dit que tu doutes. »

« Je ne veux que la vérité, » répondit-il, la gorge serrée.

« La vérité te brûlera, chevalier. » Morgane s'approcha d'un pas, et il vit des cernes violets sous ses yeux, des stigmates de nuits blanches. « L'Ordre que tu sers torture des innocents. Il brûle des femmes pour le plaisir. Il vole des enfants au nom de Dieu. Et toi, tu portes leur armure. »

Il baissa la tête, incapable de soutenir son regard. « Je sais. »

« Alors que vas-tu faire ? »

Lucian releva les yeux. Il les regarda tour à tour : Sara, l'amie loyale ; Neven, le prêtre silencieux ; Morgane, la proie devenue prophétesse. Et il sut.

« Je vais vous aider. »

Neven s'avança alors, posant une main sur son épaule. « Ce chemin n'a pas de retour, mon fils. Il mène à l'exil, à la mort, ou à la damnation. »

« Je m'en moque. » La voix de Lucian était ferme, enfin. « Je préfère être damné avec les innocents que sauvé avec les bourreaux. »

Morgane esquissa un sourire triste, et dans ses yeux verts brilla une lueur d'espoir, fragile comme une flamme au vent.

« Alors, chevalier, » murmura-t-elle, « bienvenue dans l'ombre. Nous avons tant à faire. »

Cette nuit-là, dans la pénombre de l'église, Lucian comprit que sa vie venait de basculer pour toujours. Plus de devoir aveugle, plus de serments faciles. Il allait traquer ses propres frères d'armes, défier l'Ordre, peut-être même affronter son sang. Mais il le ferait. Pour Nicolas. Pour Morgane. Pour Sara.

Et pour la vérité, cette putain lumineuse qui le brûlerait de l'intérieur jusqu'à son dernier souffle.

Chapitre 6

La lumière du jour déclinant enveloppait la cité d'Arx comme un linceul de pourpre et d'or, cette heure ambiguë que les Anciens nommaient « l'heure du loup », où les ombres s'allongent et où les masques tombent. Les bâtiments de pierre noire, habituellement si sévères sous le soleil blanc de midi, se paraient à présent de reflets ambrés qui dansaient sur leurs façades ciselées comme les souvenirs sur la surface troublée d'une âme. Les rues pavées, encore humides de la brève averse de l'après-midi, miroitaient tels des rubans de jais, capturant dans leurs flaques éphémères les derniers rayons d'un astre qui se mourait à l'horizon.

Lucian marchait d'un pas lent et mesuré, mais son cœur — cette chose obstinée qui refusait encore de battre au rythme des certitudes — s'emballait sous sa poitrine comme un oiseau pris au piège. Chaque pas l'éloignait davantage de ce qu'il avait cru être la vérité, chaque souffle lui rappelait l'air vicié des cachots où Nicolas avait crié, où la torture était devenue prière et la douleur, sacrement. L'Ordre. Ce mot qui avait bercé son enfance,

qui avait donné un sens à ses nuits blanches et à ses mains calleuses par l'entraînement, résonnait désormais en lui comme un glas funèbre. *Protéger la cité*, disaient-ils. Mais de qui, de quoi, et à quel prix ? La question le rongeaient comme un acide lent, dévorant les fondations mêmes de son être.

Il arriva devant l'étal de fleurs — ce havre de couleurs au milieu des grisailles martiales d'Arx — et s'arrêta un instant pour observer Sara. Elle rangeait ses bouquets avec cette grâce minutieuse qu'il avait apprise à reconnaître, cette manière qu'elle avait de toucher chaque pétale comme s'il s'agissait d'une âme à préserver. Ses mains, pourtant marquées par les travaux rudes, manipulaient les tiges délicates avec une tendresse presque sacramentelle. La cicatrice sur sa joue — cette marque infâme que sa propre mère avait cru bon d'y inscrire — captait la lumière oblique du couchant, et Lucian se surprit à y voir non plus une blessure, mais un emblème : celui d'une survie farouche, d'une humanité que les flammes n'avaient pu consumer.

Elle leva les yeux vers lui, et son sourire naquit lentement, comme une fleur qui

s'ouvre à contrecœur, méfiante des gelées matinales.

« Bonsoir, Lucian. » Sa voix avait cette qualité étrange des choses que l'on retrouve après les avoir cru perdues. Elle referma le couvercle de son panier d'osier, et le déclic du loquet sembla sceller un accord silencieux entre eux.
« Vous êtes revenu. »

Il y avait dans ces trois mots une question, une espérance, et une peur à peine contenue. Lucian sentit sa gorge se serrer.

« Bonsoir, Sara. » Il chercha ses yeux — ces yeux couleur de miel sauvage où dansaient des reflets mordorés — et s'y noya volontairement, comme un homme qui, las de lutter contre les marées, choisit enfin de se laisser porter. « J'avais besoin de parler. »

Elle hocha la tête, lentement, et ce simple mouvement semblait peser des siècles de prudence et de méfiance vaincue. « Venez, allons marcher un peu. L'air du marché devient lourd quand le soir tombe. Les secrets s'y accrochent aux étals comme des sangsues,

et je n'aime pas que l'on surprenne les miens.

»

Ils quittèrent l'agitation déclinante du marché — ces marchands qui pliaient boutique, ces enfants qui jouaient encore malgré l'heure tardive, ces chiens errants qui fouillaient les détritiques avec une philosophie désabusée — pour s'enfoncer dans les ruelles plus étroites qui menaient au petit parc. Là, les arbres centenaires déployaient leurs branches comme des voûtes de cathédrale, et l'obscurité naissante s'y faisait plus dense, plus intime. Les oiseaux, ces insouciantes, chantaient encore leur plainte vespérale, ignorant tous des drames qui se jouaient dans l'ombre des allées.

Ils marchèrent un long moment en silence. Non pas ce silence gêné des inconnus que l'on force à cohabiter, mais ce silence complice des âmes qui reconnaissent en l'autre une blessure sœur. Lucian écoutait le crissement régulier de leurs pas sur le gravier, le bruissement des robes de Sara contre ses chevilles, et quelque chose en lui se calmait, s'apaisait, comme si ces sons anodins étaient devenus sa seule liturgie véritable.

« Sara... » Le nom franchit ses lèvres comme une confession, comme le premier mot d'un condamné avant l'absolution. « Je ne sais plus quoi penser. »

Il s'arrêta, et elle fit de même, se tournant vers lui. Dans la pénombre naissante, son visage était une mosaïque d'ombres et de lumières, ses traits à la fois durs et doux, comme ciselés dans l'ivoire par un artiste ayant connu la douleur.

« Tout ce que j'ai vu, » poursuivit-il, la voix brisée par l'effort de mettre des mots sur l'indicible, « tout ce que j'ai vécu avec l'Ordre... ça me semble de plus en plus... faux. Ce n'est pas le mot qu'il me faudrait. Faux est trop faible. Perversi, peut-être. Corrompu. » Il passa une main tremblante dans ses cheveux, geste qu'il croyait avoir dompté des années auparavant, lors de son entraînement. « Non, ce n'est même pas cela. C'est comme si... comme si l'on m'avait appris à vénérer le soleil, et que soudain, je découvrais que ce soleil n'a jamais existé. Qu'il n'y avait que des torches allumées par des hommes dans une caverne. »

Sara s'approcha de lui, et sa main vint se poser sur son bras. La chaleur de ce contact traversa l'étoffe de sa tunique comme un fer rouge, comme une vérité trop longtemps niée.

« Parlez-moi de vos doutes, Lucian. » Sa voix était basse, grave, cette voix que l'on prend quand on parle aux mourants ou aux amants. « Qu'est-ce qui vous tourmente ? Nommez-le. Donnez-lui un visage. C'est le seul moyen de l'affronter. »

Ils s'assirent sur un banc de pierre usé par les siècles, moussu aux endroits où l'ombre était la plus tenace. Lucian laissa ses mains pendre entre ses genoux, dans cette posture de l'homme qui vient de déposer un fardeau trop lourd.

« Depuis que j'ai vu Nicolas torturé... » Il s'interrompit, la nausée lui soulevant l'estomac au seul souvenir. « Vous ne l'avez pas vu, Sara. Ses cris. La manière dont ils ont utilisé le feu. Et ils parlaient de purification, comme s'il s'agissait d'un rite sacré. » Il releva la tête, et ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse. « Et depuis que j'ai rencontré Morgane... »

Il marqua une pause, pesant ses mots comme on pèse des pierres précieuses — ou des poisons.

« Elle m'a ouvert les yeux, cette femme. Elle m'a montré que ceux que l'Ordre traque ne sont pas toujours ce qu'ils prétendent. Certains... certains sont simplement différents. Et la différence, pour l'Ordre, est un crime en soi. »

Sara écoutait, immobile, ses doigts jouant machinalement avec une fleur fanée oubliée dans son tablier.

« L'Ordre prétend protéger la cité, » continua Lucian, sa voix montant d'un ton, emportée par la marée de son indignation. « Mais à quel prix, Sara ? À quel prix ? La terreur, la violence, les bûchers... Ce ne sont pas des moyens justes. Rien de juste ne peut naître de telles semences. Je l'ai appris sur les genoux de mon père : la fin ne sanctifie jamais les moyens. Jamais. »

Sara laissa échapper un rire doux, sans amertume, presque maternel.

« Vous avez un bon cœur, Lucian. Un cœur rare, dans cette cité où les cœurs se sont depuis longtemps transformés en pierre. » Elle tourna vers lui son profil cicatrisé, et dans ses yeux, il vit briller cette chose que les poètes nomment l'âme — cette étincelle indomptable qui survit aux pires incendies. « Vous voyez ce que beaucoup refusent de voir. Peut-être parce que vous avez été élevé dans la lumière, et que vous n'avez jamais eu à douter de son origine. Mais moi, je suis née dans l'ombre. Je sais reconnaître les faux soleils. »

Elle prit une profonde inspiration, comme on aspire l'air avant de plonger dans des eaux inconnues.

« Je veux vous faire confiance, Lucian. » Ses mots tombèrent, lourds de sens, dans le silence du parc. « Mais cela ne peut pas se faire du jour au lendemain. La confiance, voyez-vous, est comme ces fleurs que je vends : elle a besoin de temps pour germer, d'eau pour croître, de lumière pour s'épanouir. Et la vôtre, Lucian, est encore une jeune pousse fragile. Elle pourrait se briser au premier vent. »

Lucian hocha la tête, et dans ce mouvement, il y avait toute la gravité d'un serment.

« Je ferai tout ce qu'il faut pour gagner votre confiance, Sara. Tout. » Sa voix s'était faite rauque, presque suppliante. « Je ne vous demande pas de croire en moi sur parole. Je vous demande de me donner une chance de prouver ma valeur. Je veux vraiment aider. Non pas par idéalisme naïf, ni par cette arrogance des sauveurs qui croient pouvoir guérir le monde d'un revers de main. Mais parce que... » Il chercha ses mots, les trouva, les laissa échapper comme une confession ultime. « Parce que je ne peux plus regarder mon reflet dans un miroir si je ne le fais pas. »

Le regard de Sara se fit plus intense, plus scrutateur, comme si elle cherchait, derrière ses yeux, derrière ses mots, derrière sa chair même, à lire l'authenticité de son être.

« Vous avez déjà commencé, Lucian. » Sa main retrouva la sienne, et leurs doigts s'entrelacèrent, geste d'une intimité qu'aucun d'eux n'avait cherchée mais que tous deux accueillirent comme une évidence. « En étant ici, ce soir, à cette heure où les lâches se

terrent chez eux. En remettant en question ce que vous avez toujours cru, ce pour quoi vous avez été prêt à donner votre vie. C'est un premier pas. Mais il reste des lieues à parcourir, et les ténèbres qui nous entourent sont voraces. »

Ils restèrent ainsi un long moment, les mains liées, écoutant le chant des oiseaux qui s'éteignait peu à peu, remplacé par le cri plus âpre des chauves-souris et le hululement lointain des hiboux. La nuit montait, inexorable, comme une marée noire.

Puis, comme si un sceau avait été brisé, les mots se mirent à couler. Lucian parla de son enfance — ces jours heureux où le monde était simple, où le bien et le mal se distinguaient comme le jour et la nuit. Il parla de Luca, son frère de cœur, celui avec qui il avait partagé les jeux, les punitions, les premiers émois et les premières déceptions. Il parla de ses aspirations — cette soif de justice qu'il avait crue étanche, ce désir de protéger les faibles qu'il avait confondu avec l'obéissance à l'Ordre. Et il parla de ses craintes — cette peur viscérale de se tromper, de devenir ce qu'il

haïssait, de trahir ceux qu'il aimait sans même s'en rendre compte.

Sara, à son tour, déposa son fardeau. Sa voix, en parlant de sa mère, se fit plus basse, plus fragile, comme si chaque mot était une pierre qu'elle retirait d'une tombe.

« J'avais cinq ans, peut-être six. L'âge où l'on croit encore que les mamans sont des anges. » Sa main serra la sienne plus fort, par réflexe, par besoin d'ancrage. « Elle m'a attrapée par les cheveux, une nuit. Il y avait eu une tempête, et la foudre était tombée près de notre cabane. Moi, j'avais eu peur, j'avais crié. Et pour elle, ce cri... ce cri était la preuve. La preuve que j'étais possédée, que j'étais une sorcière, que j'avais attiré la foudre. » Elle toucha sa cicatrice, machinalement, comme on caresse une vieille douleur familière. « Elle a pris le couteau à pain, celui qu'elle utilisait pour trancher le lard. Elle m'a dit : "Il faut que je te purifie, ma fille. Il faut que je fasse sortir le démon." »

Lucian sentit ses yeux brûler, une colère froide lui nouer les entrailles.

« Elle m'a tailladée la joue. Je me souviens du bruit — un bruit humide, visqueux, comme quand on écrase un fruit trop mûr. Et du sang, chaud, qui coulait dans mon cou, sur ma poitrine. » Sara releva la tête, et dans ses yeux, il n'y avait plus de peur, seulement une tristesse immense, cosmique, comme celle des dieux déchus. « C'est Neven qui m'a sauvée. Il avait entendu mes cris — pas ceux de la tempête, les miens. Il a enfoncé la porte, il a repoussé ma mère. Il m'a prise dans ses bras et il m'a emmenée. Je n'ai jamais revu ma mère. Elle a été brûlée, plus tard, pour sorcellerie justement. L'ironie, n'est-ce pas ? »

— « Je suis désolé, Sara. » Les mots de Lucian étaient insuffisants, ridicules, impuissants face à l'abîme qu'elle venait de dévoiler. « Aucun enfant ne devrait vivre cela. Aucun être humain ne devrait infliger cela à un autre. »

— « Merci, Lucian. » Son sourire était triste, mais il y brillait une lumière que nulle flamme de bûcher n'aurait pu éteindre. « Mais cette expérience m'a rendue plus forte. Non pas plus dure — il y a une différence, et c'est une différence essentielle. Plus forte, car j'ai appris que la douleur ne tue pas. Qu'on peut

survivre à l'innommable. Et elle m'a appris à voir la beauté dans la douleur, la lumière dans les ténèbres, la vie dans la mort. Ce sont des leçons que l'on n'apprend que dans l'épreuve.

»

La nuit était maintenant complète, opaque, piquée d'étoiles qui scintillaient comme autant de promesses lointaines. Le parc s'était vidé de ses derniers promeneurs, et ils étaient seuls, lui et elle, dans ce coin de monde suspendu entre les ombres.

« Sara... » Il se tourna vers elle, et dans ses yeux, elle lut quelque chose de nouveau, quelque chose d'indomptable. « Je veux faire plus que simplement remettre en question l'Ordre. Questionner, c'est bien, mais les morts ne se nourrissent pas de bonnes intentions. Je veux agir. Je veux aider ceux qui souffrent à cause de ses injustices. Je veux protéger ceux que l'Ordre désigne comme proies. » Sa voix tremblait, mais d'une tremblante qui n'était plus celle du doute, mais celle de la certitude — cette terrible certitude de celui qui sait qu'il va se mettre en danger et qui y va quand même. « Mais je ne peux pas le faire seul. Je ne suis pas un héros, Sara. Je ne suis qu'un

homme qui a ouvert les yeux, et qui découvre avec horreur tout ce qu'il n'avait pas vu. »

Sara se leva, l'attirant doucement à ses côtés. Elle prit son visage entre ses mains — ses mains rugueuses de fleuriste, ses mains qui savaient toucher les pétales sans les briser — et elle plongea son regard dans le sien.

« Vous n'êtes pas seul, Lucian. » Chaque syllabe était une pierre qu'elle ajoutait à l'édifice fragile de leur alliance. « Nous sommes nombreux à vouloir un changement. Des gens que vous ne soupçonnez pas, des gens que vous avez peut-être croisés sans les voir, des gens qui vivent dans l'ombre et qui n'attendent qu'un signe, qu'un prétexte, qu'un chef. » Elle relâcha son emprise, mais ses mains glissèrent le long de ses bras, jusqu'à ses poings fermés, qu'elle dénoua un à un. « Ensemble, nous pouvons y arriver. Non pas parce que nous sommes plus forts, ou plus rusés, ou plus courageux. Mais parce que nous avons raison. Et la raison, Lucian, a cette force étrange de survivre à tout. Aux bûchers, aux cachots, aux tortures. On peut tuer ceux qui la portent, jamais elle-même. »

Lucian sentit une nouvelle détermination naître en lui, non pas cette fougue aveugle de sa jeunesse, mais une résolution calme, profonde, enracinée. Il savait, avec une certitude absolue, que le chemin serait long, qu'il serait semé d'embûches, de trahisons, de souffrances et peut-être de mort. Mais il n'était plus seul. Sara était à ses côtés — cette femme marquée par le fer et par l'amour, cette fleur née sur un tas de cendres — et en elle, il avait trouvé bien plus qu'une alliée. Il avait trouvé une raison de continuer à lutter, une raison de croire que l'aube finirait par dissiper même les ténèbres les plus épaisses.

Ils se levèrent du banc, et leurs mains se cherchèrent, s'unirent, comme deux racines qui s'entrelacent sous terre, invisibles mais indissociables. La cité d'Arx, avec toutes ses ombres et ses secrets, ses cathédrales de pierre noire et ses cachots humides, ses marchés bruyants et ses parcs silencieux, semblait un peu moins sombre cette nuit-là. Un peu moins définitive. Un peu moins désespérée.

Ils marchèrent vers la sortie du parc, vers les ruelles, vers la ville, vers l'inconnu. Derrière eux, les arbres bruissaient doucement, comme

s'ils leur murmuraient un secret, comme s'ils leur accordaient une bénédiction.

« À partir de maintenant, » dit Sara, sa voix claire et ferme dans la nuit, « rien ne sera plus comme avant. »

— « Je sais. » Lucian serra sa main plus fort, sentant battre son poulx — ce poulx obstiné de ceux qui refusent de mourir, de ceux qui refusent de se taire, de ceux qui refusent de plier. « Et c'est exactement comme cela que je veux que ce soit. »

Ensemble, ils s'enfoncèrent dans les ténèbres, prêts à y allumer des feux. Non pas les feux dévorants des bûchers de l'Ordre, mais des feux plus doux, plus tenaces — des feux de contrebande, des feux de résistance, des feux d'âmes. Leur lutte ne faisait que commencer. Mais pour la première fois depuis qu'il avait vu Nikolas torturé, pour la première fois depuis qu'il avait douté, Lucian ne regardait plus derrière lui.

Il regardait devant.

Chapitre 7

La nuit tombait sur Arx comme une lente hémorragie de lumière. Dans ce déclin, la cité retenait son souffle, comme si elle savait que les ténèbres n'apportaient plus seulement le sommeil, mais une forme plus ancienne, plus affamée, de silence. Les réverbères, rares et tremblants, jetaient sur les pavés des flaques d'ambre vacillant, aussitôt dévorées par l'ombre rampante. Les ruelles, que Morgane connaissait mieux que les veines de ses propres mains, semblaient s'être fondues en un labyrinthe de soupirs et de menaces. Ce soir-là, l'air lui-même était lourd, non pas de pluie, mais d'attente. Une attente carnassière.

Elle se déplaçait comme une ombre parmi les ombres, enveloppée dans sa cape de laine grossière, le visage dissimulé sous une capuche trop large. Chaque enjambée était un calcul, chaque halte une prière muette aux dieux que l'Ordre avait prétendu enterrer vivants. Morgane connaissait le danger. Il n'était pas un visiteur, mais un locataire permanent de son âme. Pourtant, ce soir-là, un frisson inhabituel lui parcourut l'échine. La

chance, cette complice infidèle, avait tourné casaque.

Elle trouva refuge dans la vieille maison abandonnée de la rue des Soupirs, un repaire que seuls trois autres rebelles connaissaient. Le seuil en était brisé, les fenêtres borgnes, et l'intérieur exhalait le moisi des souvenirs oubliés. Elle s'adossa au mur, écoutant les pulsations de la ville. La poussière dansait dans un rai de lune hésitant. Elle ferma les yeux un instant, juste un instant, pour rassembler les bribes de son courage émietté.

Ce fut alors qu'elle les entendit.

Des pas. Lourds, disciplinés, impitoyables. Le bruit mat des bottes à semelles de fer frappant le pavé en cadence. Un son qui ne trompait pas, qui faisait jadis chanter les poètes de la peur. Les chevaliers de l'Ordre. Leur armure noire ne reflétait aucune lumière ; elle l'absorbait, comme un trou dans la réalité. Son cœur s'emballa, un animal pris au piège dans la cage de ses côtes. Trop tard. Ils étaient déjà là. Le piège s'était refermé sans même qu'elle l'entende grincer.

La porte explosa.

Ce ne fut pas un cri de bois, mais un rugissement. Les gonds cédèrent dans un gémissement métallique, et la porte s'écrasa sur le sol de terre battue, soulevant un nuage funèbre. Des silhouettes noires se ruèrent à l'intérieur, casques cachant des visages d'acier, lances et épées luisant d'un éclat malsain. Quatre, cinq, six. Leurs respirations étaient des râles mécaniques sous les heaumes.

Mais c'est le septième qui fit se glacer le sang de Morgane.

Il s'avança, sa capuche baissée, dévoilant un visage d'une beauté coupante, presque maladive. Luca. Le frère de Lucian. Ses yeux, d'un gris d'acier, brillaient d'une cruauté contenue, une jouissance froide qui le rendait plus terrifiant que n'importe quel démon des légendes. Ses lèvres minces esquissaient un sourire de propriétaire venant réclamer son bien.

« Morgane, » souffla-t-il, et sa voix était comme une lame qu'on dégaine lentement. « Enfin. L'ombre se lasse de ses cachettes. »

Elle ne tenta pas de fuir. À quoi bon ? Ses doigts se crispèrent sur un couteau qu'elle portait à la ceinture, mais deux chevaliers l'avaient déjà saisie par les bras, la pliant en arrière jusqu'à ce qu'un cri lui échappe, malgré elle. La douleur fut un éclair blanc.

« Tu as cru que tu nous échapperais, n'est-ce pas ? » murmura Luca en s'approchant. Il leva une main gantée et lui pinça le menton avec une lenteur délibérée, tournant son visage vers la lune comme pour mieux contempler sa prise. « Tu te racontais des histoires, la nuit, dans tes caches moisies. Des histoires de liberté, de rébellion, d'aube nouvelle. »

Elle cracha. Pas sur lui, mais par terre, à ses pieds. Un acte de défi aussi petit qu'une graine, mais qui contenait toute la forêt de sa haine.

« Vous ne tuerez jamais l'esprit de rébellion, Luca. » Sa voix tremblait, mais pas de peur. De rage. « Tant qu'il y aura des gens comme

moi, des gens qui respirent encore sans votre permission, l'Ordre s'effondrera. Il pourrira sur lui-même comme un fruit gâté. »

Luca rit. Un rire bas, poli, presque mélodieux. Il se pencha, si près qu'elle sentit son haleine froide, un mélange de vin acide et d'encens.

« L'esprit de rébellion ? » répéta-t-il. « Ma chère, l'esprit ne résiste pas à la faim. Il ne résiste pas au fer chauffé à blanc, ni aux ténèbres sans fin. Demain, quand les tortureurs de l'Ordre te rendront visite, ton esprit s'envolera comme un moineau dans une cage. Il ne restera que la chair. Et la chair, elle, parle toujours. »

Il se redressa, fit un geste sec. « Emmenez-la. »

Les chevaliers la traînèrent dehors. Les rues d'Arx, habituellement animées d'un commerce nocturne furtif, se vidèrent comme par enchantement. Les marchands fermèrent leurs volets, les mendiants se plaquèrent contre les murs, les enfants furent tirés par la main. Personne ne voulait croiser le regard d'une prisonnière de l'Ordre. C'était mauvais

signe, disait-on. Cela attirait l'œil de l'Inquisiteur.

À la caserne — une bâtisse massive aux murs suintants d'humidité, ornée de gargouilles aux gueules béantes — Morgane fut jetée dans une cellule souterraine. L'air y était épais, chargé du sel des larmes anciennes et du cuivre du sang séché. Un seul rat, gras et aveugle, détala dans l'ombre lorsqu'elle atterrit sur la paille souillée. Une lucarne, trop haute pour être atteinte, laissait filtrer un fragment de ciel étoilé. Une promesse moqueuse.

Luca se tenait sur le seuil, bras croisés, l'éclat d'une torche creusant des ombres sous ses yeux.

« Demain, » dit-il, la voix presque douce, « tu seras interrogée. Et tu parleras, Morgane. Pas par bravoure. Par nécessité. Parce que ton corps te trahira avant que ta bouche ne s'ouvre. C'est une certitude aussi sûre que le lever du soleil. »

Elle ne répondit pas. Elle ne le regarda même pas. Elle fixa le rat, qui avait cessé de fuir, et

qui maintenant la regardait avec un œil rond et indifférent. Elle pensa à Sara, la jeune fille aux doigts tachés d'encre. À Neven, le colosse silencieux qui ne savait pas lire mais connaissait le goût de chaque herbe médicinale. Et à Lucian... Elle espéra que Lucian comprendrait. Qu'il ne ferait pas l'erreur de venir la sauver. Que leur lutte continuerait, comme un ruisseau souterrain, même si elle devenait poussière.

Luca referma la lourde porte de chêne. Le verrou gronda. L'obscurité l'engloutit.

Pendant ce temps, Lucian marchait avec Sara dans le parc des Égards. Les arbres déployaient leurs branches comme des doigts de suppliants. Lui, le chevalier à l'armure pourtant si noire, semblait ailleurs. Il avait retiré son heaume pour la première fois en sa présence, dévoilant des cheveux d'un châtain si sombre qu'ils paraissaient noirs, et un visage que la cruauté n'avait pas encore marqué, mais que le doute commençait à creuser. Sara marchait près de lui, ses longs cheveux roux dansant au vent nocturne. Une

confiance étrange s'était tissée entre eux, faite de non-dits et de silences partagés.

« Tu es silencieux, ce soir, » dit-elle. Sa voix avait la douceur d'un violoncelle. « On dirait que tu portes le poids de toute la ville sur tes épaules. »

Lucian ne répondit pas tout de suite. Il leva les yeux vers la lune, qui ressemblait à un crâne écorché.

« Je me demande parfois, Sara, si l'Ordre n'est pas devenu ce qu'il juré de détruire. Un tyran. Une ombre qui se prend pour le soleil. »

Elle posa une main sur son bras. Le contact était chaud, vivant.

« Tu n'es pas comme eux, Lucian. »

— « Peut-être. Mais peut-être aussi que la seule différence entre moi et Luca, c'est une nuit de mauvais sommeil et une décision mal prise. »

C'est à cet instant qu'un garçon déboula. Un gamin des rues, essoufflé, les joues rouges

comme des pommes givrées. Il s'arrêta devant eux, plié en deux, puis releva des yeux où dansait l'horreur.

« Chevalier Lucian, » haleta-t-il. « Votre frère... il a capturé Morgane. Elle est à la caserne. Dans les cellules noires. »

Le sang de Lucian se glaça. Pas progressivement. D'un coup. Comme si on lui avait vidé les veines et injecté du givre. Il échangea un regard avec Sara. Elle avait pâli, ses taches de rousseur ressortant comme des éclats de braise sur la neige.

« Il faut faire quelque chose, » murmura-t-elle. Sa voix avait perdu sa douceur. Elle était tendue, prête à rompre.

Lucian hocha la tête. Lentement. « Oui. Et vite. Avant que Luca ne la brise. »

Il courut jusqu'à la caserne, Sara sur ses talons. Il traversa les cours intérieures sans saluer personne, sans même voir les flammes des torches. Il dévala l'escalier de pierre qui menait aux cachots, et là, il trouva Luca.

Son frère était adossé au mur, bras croisés, exactement comme s'il l'attendait. Une torche éclairait son visage par en dessous, lui donnant l'air d'un démon de cathédrale.

« Lucian, » dit Luca avec un sourire presque amical. « Tu arrives à point. Demain, nous interrogerons la traîtresse. Tu pourras assister, si le cœur t'en dit. C'est toujours instructif. »

Lucian sentit une colère monter, non pas brûlante, mais glacée, une colère de sorcier, précise et tranchante.

« Elle a droit à un procès équitable, Luca. »

Luca éclata de rire. Un rire franc, presque joyeux, qui résonna dans les couloirs humides.

« Un procès ? Pour une sorcière ? Une meneuse de rébellion ? Ah, Lucian. Mon doux, mon naïf frère. L'Ordre n'a pas de place pour la clémence. La clémence est une faille dans l'armure. Et les failles, on les scelle avec le fer et le feu. »

Lucian s'avança d'un pas. Il se planta face à Luca, si près qu'ils auraient pu compter leurs cils.

« Et si c'était toi qui avais tort ? » souffla-t-il. « Si nos méthodes n'étaient que la barbarie déguisée en justice ? »

Le sourire de Luca s'effaça. Il le regarda, et dans ses yeux, Lucian vit non pas la haine, mais quelque chose de pire : une pitié infinie, celle qu'on accorde à un enfant qui nie l'évidence.

« Si tu n'es pas avec l'Ordre, Lucian, tu es contre lui. Souviens-toi de cela. Les gentillesse que tu accordes aujourd'hui aux rebelles seront les épées qui te traverseront demain. »

Il posa une main sur l'épaule de Lucian, avec une tendresse presque paternelle.

« Va te coucher, mon frère. Demain, tu verras. La vérité a toujours un goût de sang. »

Lucian ne répondit pas. Il resta immobile un long moment, fixant la porte de la cellule de

Morgane, cette porte qu'il ne pouvait pas enfoncer, pas ce soir, pas seul.

Sara, derrière lui, posa sa main dans la sienne.

« On trouvera un moyen, » murmura-t-elle.

Cette nuit-là, Lucian se coucha sur une couche d'angoisse et de rage froide. La bataille ne faisait que commencer. Et il savait, avec une certitude aussi noire que l'armure qu'il portait, qu'il serait bientôt temps de choisir : l'Ordre, ou son âme.

Il ferma les yeux. La lune passa derrière un nuage. Quelque part, dans les profondeurs de la caserne, Morgane ne dormait pas. Elle écoutait les rats gratter le mur.

Et elle souriait.

Chapitre 8

Le jour ne se leva pas sur Arx. Il se traîna, tel un moribond honteux de survivre encore, déchirant le ciel d'un gris livide qui semblait suinter de l'intérieur des murailles. L'aube, ici, n'avait jamais la pureté des campagnes ; elle avait le goût de la cendre et du fer, un goût que Lucian connaissait trop bien, logé au fond de sa gorge comme un serment qu'il n'avait jamais prononcé. Ce matin-là, la caserne baignait dans une lumière malade, et l'air lui-même semblait retenir son souffle. Les hommes parlaient peu, ou chuchotaient, et leurs pas sur les dalles usées résonnaient avec un écho creux, celui des sépultures qu'on visite avant l'heure.

Lucian s'était préparé sans un mot, passant ses bras dans le gorgerin de sa brigandine comme s'il enfilait le poids de tous ses péchés. Chaque boucle, chaque lanière de cuir lui rappelait ce qu'il allait voir. La capture de Morgane n'était pas un exploit : c'était une souillure. Et depuis trois nuits, son sommeil était peuplé de ses yeux verts – non pas ceux d'une sorcière ou d'une hérétique, mais ceux d'un être traqué, luisants d'une intelligence

désespérée. Il craignait ce qu'il allait découvrir derrière la porte de la salle d'interrogatoire. Il craignait surtout de n'y trouver qu'un cadavre animé par la seule douleur.

Lorsqu'il franchit le seuil, la puanteur le frappa en premier : un mélange de sueur aigre, de métal chauffé et de quelque chose d'autre, de plus profond, de plus charnel – l'odeur de la peur qui se putréfie. La pièce était ronde, voûtée comme un crâne, et les torches accrochées aux piliers de pierre brute projetaient des ombres dansantes, grotesques, qui semblaient imiter les convulsions d'un mourant. Au centre, dans un cercle de lumière tremblotante, Morgane était attachée à une chaise de bois noirci. Ses poignets, meurtris et luisants de sueur, étaient retenus par des chaînes de fer qui n'avaient pas la froideur inanimée des objets, mais la chaleur malsaine d'une chose vivante – des anneaux trop serrés, des mailles qui avaient déjà goûté le sang.

Luca se tenait près d'elle, non pas debout, mais penché, comme un amant patient. Il portait ce jour-là une tunique de velours noir, décolletée, dévoilant un torse pâle et musculeux, et ses doigts effleuraient

négligemment le dossier de la chaise. Il souriait. Ce n'était pas un sourire de cruauté gratuite, mais celui d'un esthète, d'un collectionneur contemplant son acquisition préférée. À ses côtés, Luis, le tortionnaire officiel de l'Ordre, disposait ses outils sur une table de chêne avec la dévotion d'un prêtre préparant l'autel. Il y avait là des pinces à griffes, des fers à marquer, des lames courbes dont la fonction même donnait des nausées, et un réchaud de braises dont la lueur rougeoyante semblait battre comme un cœur. Luis les alignait par taille, par fonction, et ses yeux gris, sans aucun éclat de folie, détaillaient chaque pièce avec une attention presque amoureuse.

« Nous allons commencer, » dit Luca. Sa voix était basse, musicale, celle d'un homme qui n'a jamais eu à élever le ton pour se faire obéir. Il se retourna vers Morgane et lui saisit le menton, la forçant à lever la tête. « Morgane, mon ange déchu, tu vas parler. Tu vas me confier le nom de tes complices, les cachettes, les plans. Et ensuite, seulement ensuite, je te promets une mort douce. »

Morgane ouvrit les yeux. Des cernes violacés les cerclaient, et ses lèvres étaient gercées, mais dans son regard brûlait une flamme que les heures de captivité n'avaient pu éteindre. Elle cracha. Pas sur Luca – elle était trop lucide pour un tel geste inutile – mais sur le sol, comme pour signifier le mépris absolu.

« Tu peux torturer cette chair, Luca, » dit-elle, et sa voix, bien qu'éraillée, gardait une résonance d'orgue, profonde et presque liturgique. « Tu peux la brûler, la déchirer, l'ouvrir. Elle n'est qu'une enveloppe. Mes amis, ma cause, mon âme – tout cela est hors de ta portée. Tu es un roi des vers, régnant sur un tas de fumier. »

Luca ne cilla pas. Son sourire s'élargit, plus éclatant, plus sincère. « C'est ce que nous verrons, ma chère. Luis, si tu veux bien... »

Luis s'approcha. Dans ses mains, une paire de tenailles. Elles n'étaient pas grossières, ces tenailles ; elles étaient ciselées, presque élégantes, avec des mors en forme de bec d'oiseau. Il les plongea dans le réchaud, et le métal vira au rouge cerise, puis à l'orange incandescent. Une chaleur sèche, radioactive,

émanait de l'objet, déformant l'air autour.
Lucian sentit son estomac se révolter. Il
voulut reculer, mais ses jambes refusèrent de
bouger. Il se força à regarder. *Il devait regarder.*
C'était son expiation.

La tenaille toucha la clavicule de Morgane.
Pas la peau délicate du cou, non – l'os lui-
même, à travers une fine couche d'épiderme.
Le sifflement de la chair saisie remplit la pièce,
suivi d'un cri. Mais ce cri n'était pas celui
d'une victime ; c'était celui d'une bête
sauvage, étranglée à moitié, défiante.
Morgane mordit ses lèvres jusqu'au sang et se
tut. Ses doigts s'agrippèrent aux accoudoirs de
la chaise, ses ongles labourant le bois.

Luca s'accroupit devant elle, les bras croisés
sur ses genoux. « Le nom du meneur. Juste un
nom. Et je te donne de l'eau. De l'eau fraîche,
Morgane. Tu imagines ? »

« Je... imagine... » souffla-t-elle, et ses dents
claquaient, « ... ton cadavre... pendu aux
remparts. »

Luis, imperturbable, choisit un nouvel outil :
une spatule à feu, longue et plate, qu'il

chauffa avec la même méthode lente, méthodique. Cette fois, il l'appliqua sur le flanc, sous la cage thoracique. Le cri fut plus aigu, plus brisé. Morgane bascula la tête en arrière, et ses cheveux roux collèrent à ses tempes, trempés de sueur et de larmes qu'elle refusait de laisser couler.

« Elle est solide, » commenta Luca à Luis sur le ton de la conversation mondaine. « Tu ne trouves pas ? Presque aussi solide que les nôtres. Dommage que ce soit une rebelle. Elle aurait fait une excellente interrogatrice. »

Luis haussa les épaules. « Les plus solides craquent quand on trouve l'os juste. »

Le temps s'étira, devint une gelée visqueuse et brûlante. Les instruments se succédèrent : le fouet à pointes émoussées, le séparateur de côtes, le fer à chevilles. À chaque fois, Morgane criait, puis se taisait, puis criait encore. Mais elle ne parla pas. Pas une adresse, pas un prénom, pas une indication. Rien. Ses yeux, quand elle les rouvrait, semblaient regarder au-delà des murs, au-delà de Luca, au-delà de la douleur elle-même,

vers un horizon que Lucian ne pouvait pas voir.

Lucian sentit son cœur se changer en pierre, puis en braise, puis en cendre. Le dégoût lui monta à la gorge, non pas comme une vague, mais comme une marée noire, épaisse, irréversible. Il regarda ses propres mains – des mains qui avaient prêté serment à l'Ordre, qui avaient tenu l'épée pour la « justice ». Ces mains étaient-elles moins sales que celles de Luis ? Ces doigts avaient-ils jamais serré une tenaille ? Non. Mais ils avaient signé des ordres d'arrestation. Ils avaient tourné le dos aux cris, auparavant.

Comment ? se demanda-t-il, tandis que les torches vacillaient et que Morgane hoquetait un sanglot qu'elle étouffa aussitôt. *Comment ai-je pu croire que cette chose était sainte ?*

Il se leva. La chaise grinça sous lui. Luca tourna la tête, un sourcil levé.

« Tu t'en vas, Lucian ? » demanda Luca, l'air presque peiné. « Nous n'avons pas fini. Le meilleur reste à venir. »

Lucian ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Ses cordes vocales semblaient rouillées, gangrenées. Il sortit sans se presser – il refusait de courir, cela aurait été une lâcheté de plus – mais chaque pas vers la porte était un pas hors de l’humanité qu’il avait connue. Derrière lui, il entendit Luca murmurer : « Il a l’estomac délicat, notre Lucian. C’est bien dommage. »

Dehors, l’air glacé du matin le gifla. Il s’adossa au mur de pierre humide, et sa nuque heurta les mousses qui poussaient entre les joints. Il respira, profondément, à grandes goulées, comme un homme qui se noie. Mais l’odeur de chair brûlée était restée dans ses narines. Les larmes de rage vinrent, chaudes et salées. Il ne les essuya pas. Il les laissa couler, honteuses, libres.

« Morgane, » murmura-t-il au vent. « Par tous les dieux, je jure... »

Il ne savait pas quoi jurer. La vengeance ? Trop vaine. La liberté ? Trop lointaine. Il jura simplement de ne plus jamais être complice.

Il retourna à la caserne, non pas par devoir, mais par nécessité. Il croisa des chevaliers qui riaient dans la cour, vidant des pichets de bière. Leur rire avait la texture du verre brisé. Il évita la salle d'interrogatoire – il connaissait le chemin jusqu'à sa chambre les yeux fermés. Là, il s'assit sur le bord de son lit, les mains pendantes entre ses genoux, et écouta le silence. Ce silence n'était pas un vide. Il était habité par les cris qu'il n'oublierait jamais.

Ce soir-là, la lune n'apparut pas. Les nuages, bas et lourds, éteignaient les étoiles. Lucian quitta la caserne par une poterne dérobée, enfilant une cape sombre dont le capuchon lui mangeait le visage. Il traversa les ruelles boueuses d'Arx, évitant les patrouilles, jusqu'à la chapelle Sainte-Sophia. L'édifice était délabré, ses vitraux brisés, mais l'autel de marbre noir brillait sous les cierges.

Sara l'attendait, assise sur les marches du chœur. Elle portait une robe de laine grise, sans faste, et ses cheveux bruns étaient défaits sur ses épaules. Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, Lucian vit qu'elle avait pleuré, elle aussi.

« Lucian, » dit-elle, et sa voix était le seul réconfort qu'il ait entendu depuis des jours. « Dis-moi. »

Il s'approcha. Il ne pouvait pas rester debout. Il s'assit à côté d'elle, les coudes sur les genoux, le regard fixé sur le pavement où des noms de morts étaient gravés en latin.

« Ils l'ont brûlée, Sara. » Il parlait doucement, presque inaudible. « Pas pour la faire parler. Pour le plaisir. Luca prenait son temps comme un gourmet devant un festin. Et j'étais là. J'étais assis. Je n'ai rien fait. »

Sara posa sa main sur la sienne. Sa peau était fraîche. « Tu es là, maintenant. C'est ce qui compte. »

Il tourna la tête vers elle, et il vit dans ses yeux non pas du jugement, mais cette terrible lucidité des femmes qui ont vu brûler des sorcières avant même que le mot n'existe. « Il faut la sortir de là. Cette nuit. Demain au plus tard. Luca la tuera lentement, et il appellera ça une exécution légale. »

« Nous le savons. » Sara retira sa main et déplia un parchemin sur les dalles. « Neven a repéré les gardes. La relève a lieu toutes les trois heures. Il y a un passage dans les latrines – oui, c’est sordide, mais c’est l’oubli même qui le rend sûr. »

Lucian étudia le plan. Son doigt suivit le tracé des couloirs, des escaliers de service, des oubliettes. « Et après ? Une fois Morgane libérée, où allons-nous ? L’Ordre nous traquera jusqu’au bout du monde. »

« Alors nous irons au bout du monde, » répondit Sara simplement. « Ou nous nous arrêterons là où l’Ordre n’a pas de pouvoir. Sous les montagnes, par-delà les marais, dans les cités libres où l’on se souvient encore que le bûcher n’est pas une justice mais un crime. »

Ils parlèrent jusqu’à ce que les cierges se consomment jusqu’à la dernière larme de cire. Ils parlèrent de détails : qui tiendrait le poignard, qui distrairait la sentinelle, quel signe pour le silence. Mais entre les mots, il se passait autre chose. Un pacte silencieux, plus

fort que le serment de l'Ordre, plus ancien que toutes les chapelles.

En quittant Sainte-Sophia, alors que l'horizon s'éclaircissait à peine d'un mauve malade, Lucian sentit sa résolution se forger comme un métal trempé dans la souffrance. Il n'était plus le chevalier loyal, le fils docile de l'Ordre. Il était autre chose. Un traître, peut-être. Mais un traître capable de regarder ses propres mains dans un miroir.

« Sara, » dit-il sur le seuil.

Elle se retourna.

« Si je meurs cette nuit... »

« Tu ne mourras pas, Lucian. » Elle sourit, un sourire triste et doux. « Les morts ne sont pas ceux qui combattent. Les morts sont ceux qui regardent sans agir. Toi, tu as déjà ouvert les yeux. »

Il hocha la tête, sans être tout à fait convaincu. Puis il rentra dans l'aube naissante, les poings serrés, l'âme en lambeaux, mais plus libre qu'il ne l'avait jamais été. Derrière lui, les

cloches d'Arx se mirent à sonner, non pas l'angélus, mais le glas. Et dans chaque battement de bronze, il entendit le nom de Morgane. Et le sien. Et celui de tous ceux qui n'attendraient pas.

Chapitre 9

Le jour se leva de nouveau sur Arx, mais cette aube portait en elle le deuil silencieux d'une cité qui, sans le savoir, pleurait déjà. La lumière filtrant à travers les hautes fenêtres gothiques des basiliques semblait s'être voilée de cendre, comme si le soleil lui-même refusait d'éclairer complètement ce qui s'était tramé dans les entrailles de pierre de la forteresse. Il y avait, dans cette clarté blafarde, quelque chose d'une hostie profanée, d'un sanctuaire souillé dont les murs auraient exhalé le souvenir du sang versé.

La nouvelle de la mort de Morgane se répandit parmi les habitants comme une marée noire — d'abord chuchotée dans les couloirs humides des étages inférieurs, puis reprise par les voix tremblantes des servantes agenouillées devant leurs éviers de pierre, pour finalement atteindre, par quelque art mystérieux de la rumeur, les ruelles pavées où les enfants avaient cessé de jouer. On disait qu'elle n'avait pas crié. On disait qu'elle avait regardé ses bourreaux droit dans les yeux jusqu'au dernier souffle. On disait surtout, dans un murmure que l'on croisait comme un

signe de croix, que l'Ordre avait fait d'elle un exemple — et que cet exemple, justement, avait échoué à terrifier ceux qu'il prétendait discipliner.

Lucian se tenait devant la cellule de Morgane.

La gorge serrée, les doigts enfoncés dans la paume de ses mains jusqu'à sentir l'humidité tiède du sang perler entre ses jointures, il contemplait ce qui restait de celle qui avait été son amie d'armes, sa complice dans la rébellion silencieuse, sa sœur dans cette foi secrète qui les liait l'un à l'autre bien avant que les mots ne soient prononcés. Son corps inanimé gisait sur les dalles humides, les bras jetés dans une posture qui n'avait plus rien de la dignité farouche qu'elle arborait de son vivant. Ses blessures — Lucian les compta machinalement, comme on égrène un chapelet de douleur — racontaient l'histoire d'une cruauté méthodique, appliquée, presque liturgique dans sa précision. Chaque entaille semblait avoir été pensée, chaque meurtrissure portée avec la patience d'un scribe calligraphiant une sentence.

Ses yeux étaient fermés. C'était la seule grâce qu'on lui avait accordée.

Son visage, pourtant, conservait les stigmates de ce qu'elle avait été — la ligne déterminée de sa mâchoire, la courbe obstinée de ses lèvres, ces pommettes hautes qui lui donnaient, même dans la mort, l'allure d'une guerrière endormie après une bataille perdue d'avance. La douleur avait figé ses traits dans une expression qui n'était pas tout à fait de la souffrance, mais plutôt quelque chose de plus rare et de plus déchirant : la certitude silencieuse d'avoir choisi le bon chemin, même si ce chemin conduisait à cette cellule sans fenêtres, à ce sol taché, à cette fin que personne ne viendrait pleurer à voix haute.

— Elle n'a rien dit, fit une voix dans son dos.

Lucian reconnut cette voix comme on reconnaît le bruit d'une lame qu'on dégage. Luca se tenait dans l'embrasure de la porte, les bras croisés sur sa poitrine, observant la scène avec cette satisfaction glaciale que les tortionnaires affichent lorsqu'ils ont extrait de leur victime tout ce qu'elle avait à donner — et qu'ils n'ont rien reçu. Il portait sa tenue de

cérémonie, l'étoile d'argent de l'Ordre épinglée sur sa poitrine comme une décoration militaire, et ses yeux brillaient de cette lueur particulière que Lucian avait appris à détester : la lueur de l'homme convaincu de sa propre justice.

— Une rebelle jusqu'au bout, poursuivit Luca en s'avançant dans la cellule, ses bottes résonnant sur les dalles avec un bruit de condamnation. Je dois avouer que j'admire presque sa constance. Elle aurait pu nous livrer tous ses complices, sauver sa peau misérable, recevoir l'absolution... Mais non. Elle a préféré mourir en silence. Comme une sainte, si vous voulez mon avis. Une sainte de l'enfer, peut-être, mais une sainte tout de même.

Il se pencha légèrement au-dessus du corps, comme un collectionneur examinant une pièce rare, et secoua la tête avec une feinte compassion qui fit monter à la gorge de Lucian un flot de bile brûlante.

— Tu es allé trop loin, Luca, articula Lucian, chaque syllabe prononcée avec la précision d'une sentence. Chaque mot arraché à ses

cordes vocales comme on arrache une dent malade.

Luca se redressa, haussa les épaules avec une indifférence si parfaite qu'elle en devenait une forme d'art. Il y avait dans ce geste quelque chose de la grâce serpentine des courtisans, de la souplesse des prédateurs qui ne daignent même pas feindre l'émotion.

— Trop loin ? répéta-t-il en penchant la tête sur le côté. Allons, Lucian. Vous devenez sentimental. Morgane était une traîtresse à l'Ordre, une brebis galeuse, une infection qu'il fallait cautériser. Nous avons fait ce qui était nécessaire. Ce que l'Ordre attendait de nous. Ce que la ville attendait de nous, même si elle ne le sait pas encore.

Il s'approcha de Lucian, assez près pour que son haleine — tiède, régulière, monstrueusement calme — vienne caresser la joue de son interlocuteur.

— Vous devriez me remercier, Lucian. Grâce à moi, vous savez maintenant qui sont vos ennemis. Grâce à moi, vous avez vu de vos propres yeux ce que deviennent ceux qui

défient l'autorité sacrée. Grâce à moi... vous êtes averti.

Lucian sentit ses poings se serrer davantage, ses ongles s'enfonçant si profondément dans sa chair que le sang commença à couler entre ses doigts, traçant sur le sol de petites arabesques écarlates qui se mêlaient à celles, déjà séchées, de Morgane. Il voulut parler, voulut hurler, voulut attraper Luca par le col et le jeter contre le mur jusqu'à ce que la cervelle de l'inquisiteur éclabousse les pierres comme un fruit trop mûr. Mais quelque chose — la raison, peut-être, ou l'instinct de survie, ou cette petite voix froide qui chuchotait au fond de son esprit que Luca n'était qu'un pion, un rouage, un instrument — le retint.

Il tourna les talons.

Il quitta la cellule sans un mot de plus, laissant Luca derrière lui avec son sourire de crocodile et son corps martyrisé, laissant Morgane seule avec ses silences éternels, laissant derrière lui une partie de son âme qu'il savait ne jamais récupérer.

Ses pas le portèrent instinctivement vers la chapelle Sainte-Sophia, comme si ses pieds connaissaient un chemin que sa raison ignorait encore. Il traversa les couloirs voûtés, passa devant les statues de saints aux regards aveugles, monta les escaliers en colimaçon qui menaient à cette petite nef latérale où il avait toujours trouvé, sinon la paix, du moins une trêve. L'encens flottait encore dans l'air, mêlé à l'odeur froide de la pierre humide et à celle, plus subtile, de la cire des cierges consumés.

Elle était déjà là.

Sara se tenait agenouillée devant l'autel de marbre noir, ses mains jointes si serrées que les jointures en blanchissaient, ses lèvres remuant dans une prière silencieuse dont les mots semblaient trop précieux pour être prononcés à voix haute. La lumière des cierges dansait sur son visage, découpant ses traits dans une alternance d'ombres et de lueurs qui lui donnaient l'apparence de ces madones byzantines dont les mosaïques ornaient l'abside — lointaines, douloureuses, infiniment compatissantes.

Elle l'entendit venir. Peut-être au bruit de ses pas, peut-être à cette intuition particulière que développent ceux qui ont appris à guetter l'approche du danger, peut-être simplement parce qu'elle l'attendait. Elle se retourna, et ses yeux — ces yeux couleur d'orage, ces yeux qui avaient vu trop de choses et qui refusaient pourtant de se fermer — rencontrèrent les siens.

— Lucian, murmura-t-elle en se levant avec une lenteur qui trahissait l'épuisement de son corps et de son âme. J'ai entendu.

Ce n'était pas une question. C'était une constatation, un constat que la rumeur avait précédé l'homme, que la mort avait ses propres messagers plus rapides que tout coursier.

Lucian hocha la tête. Les mots lui manquaient, se dérobaient, se cachaient dans quelque recoin de son esprit qu'il ne parvenait plus à atteindre. Il ouvrit la bouche, la referma, l'ouvrit encore. Rien ne sortit. Rien que ce silence lourd, chargé de tout ce qu'il aurait voulu dire et ne pouvait pas.

— Elle est morte, Sara, finit-il par articuler, et sa propre voix lui parut étrangère, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre, à un autre Lucian qui aurait vécu dans un monde où ce genre de choses n'arrivait pas. Ils l'ont tuée. Pas rapidement. Pas proprement. Ils ont pris leur temps. Ils ont... ils ont...

Sa voix se brisa comme un verre trop fragile, et il dut s'appuyer contre un pilier pour ne pas s'effondrer.

Sara s'approcha de lui, et il y avait dans sa démarche quelque chose de cette grâce féline qu'il avait toujours admirée chez elle — cette façon qu'elle avait de traverser l'espace comme si le monde n'était qu'un décor disposé pour elle, comme si les pierres elles-mêmes s'écartaient pour lui faciliter le passage. Elle posa une main sur son bras, et ce contact — simple, humain, terriblement réel — le ramena à la surface.

— Je suis désolée, Lucian, dit-elle doucement. Morgane était... elle était ce que nous avons de meilleur. Elle ne méritait pas cette fin. Aucune de nous ne la mérite. Mais elle ne serait pas morte autrement, tu le sais. Elle n'aurait pas

voulu mourir autrement. Pas en silence. Pas dans l'ombre. Pas sans que quelqu'un se souvienne.

Lucian sentit ses défenses s'effondrer. Ce n'était pas une défaite — c'était une reddition consentie, un abandon aux larmes qu'il avait retenues toute la journée, toute la nuit, toute cette éternité qui avait commencé au moment où il avait vu le corps de Morgane pour la première fois. Les larmes coulèrent silencieusement sur ses joues, sans sanglots, sans gestes théâtraux — juste cette eau salée qui venait de quelque part en lui qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais exploré, et qui soudain débordait comme une rivière en crue.

— Je ne sais plus quoi faire, Sara, confessa-t-il dans un souffle. Tout cela... la voir ainsi, savoir ce qu'ils lui ont fait, savoir qu'ils pourraient nous faire la même chose, savoir que l'Ordre continuera sans elle, sans nous, sans personne... c'est trop. C'est trop pour un seul homme.

Sara l'attira dans ses bras. Il y avait dans cette étreinte quelque chose de maternel, de

fraternel, d'amoureux aussi — un mélange si complexe d'affections qu'aucun mot ne pouvait le décrire. Elle le serra contre elle, sa joue posée contre sa poitrine, ses doigts parcourant son dos dans des cercles apaisants, et Lucian se laissa aller, se laissa porter, se laissa exister dans ce moment où le monde extérieur n'existait plus.

— Nous devons rester forts, Lucian, murmura-t-elle contre ses cheveux. Non pas parce que la force est agréable. Non pas parce que nous avons choisi d'être forts. Mais parce qu'il n'y a pas d'autre choix. Parce que si nous nous effondrons, si nous abandonnons, si nous laissons la peur nous consumer... alors Morgane sera morte pour rien. Alors tout ce qu'elle a enduré n'aura servi à rien. Alors la tyrannie de l'Ordre aura gagné, non pas par la force, mais par notre faiblesse.

Elle recula légèrement pour plonger ses yeux dans les siens, et Lucian vit dans ces prunelles sombres une flamme qui ne s'éteindrait jamais — pas tant qu'elle vivrait, pas tant qu'elle se souviendrait, pas tant qu'il resterait un seul souffle de rébellion dans cette cité maudite.

— Pour Morgane, ajouta-t-elle. Et pour tous ceux qui souffrent. Pour tous ceux qui viendront après nous, qui ne sauront peut-être jamais nos noms, mais qui marcheront sur le chemin que nous aurons ouvert. Nous ne pouvons pas les laisser gagner. Pas aujourd'hui. Pas demain. Pas jamais.

Ils restèrent ainsi un long moment, enlacés devant cet autel silencieux, tandis que les cierges consumaient leur cire goutte à goutte et que la nuit commençait à filtrer par les vitraux, transformant les couleurs éclatantes des saints en ombres mouvantes sur les dalles de pierre. Lucian se laissa imprégner par la chaleur du corps de Sara, par le rythme régulier de sa respiration, par cette certitude soudaine qu'il n'était pas seul — que même dans cette forteresse ennemie, même entouré de murs qui avaient vu tant de souffrances, il y avait encore des âmes fidèles, des cœurs qui battaient à l'unisson du sien.

Le soir tombait lorsque Sara et Lucian quittèrent enfin la chapelle. Leurs pas les portèrent dehors, dans les rues d'Arx, où les dernières lueurs du couchant peignaient les façades de pierre dans des teintes de pourpre

et d'or brûlé. Ils marchaient côte à côte, si proches que leurs bras se frôlaient à chaque mouvement, et il y avait dans cette proximité quelque chose d'intentionnel, comme s'ils cherchaient l'un dans l'autre un rempart contre l'obscurité qui montait.

La ville semblait plus calme, presque paisible — mais c'était une paix trompeuse, celle qui précède les tempêtes, celle qui cache sous son manteau de velours les griffes acérées des prédateurs. Les passants qu'ils croisaient baissaient les yeux, pressaient le pas, se fondaient dans l'ombre comme si la lumière elle-même était devenue dangereuse. On entendait au loin les cloches de la cathédrale sonner les vêpres, leur mélodie grave et lancinante enveloppant la cité dans une étreinte de plomb.

Ils s'arrêtèrent près d'une fontaine, au cœur d'une petite place que les arbres centenaires protégeaient des regards indiscrets. L'eau y coulait en un filet continu, sa mélodie apaisante formant un contraste saisissant avec le poids des événements de la journée. Lucian se tourna vers Sara, cherchant ses yeux dans la pénombre grandissante.

— Sara, commença-t-il, et sa voix était plus grave que d'habitude, chargée de cette solennité que l'on réserve aux serments qu'on ne prononce qu'une fois dans sa vie. Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. Je ne sais pas si nous verrons la fin de cette guerre. Je ne sais pas si nous survivrons au prochain jour, à la prochaine heure, à la prochaine minute. Mais je sais une chose. Je veux me battre à tes côtés. Pas derrière toi, pas devant toi — à tes côtés. Ensemble. Jambes liées, âmes mêlées, destins confondus. Parce que si je dois mourir, je préfère mourir en te sachant près de moi. Et si je dois vivre, je ne veux pas vivre sans toi.

Sara lui sourit. Ce n'était pas un sourire joyeux — il y avait trop de morts, trop de peur, trop d'incertitude pour cela. Mais c'était un sourire vrai, un sourire qui venait du plus profond d'elle-même, un sourire qui disait : *Je te vois, je te reconnais, je te choisis*. Ses yeux brillèrent d'une lueur humide, et elle posa sa main sur la sienne.

— Nous le ferons, Lucian, répondit-elle. Nous continuerons à nous battre. Pour Morgane. Pour nous. Pour tous ceux qui n'osent pas encore lever la tête. Nous serons leur voix,

puisque la leur a été confisquée. Nous serons leurs bras, puisque les leurs sont enchaînés. Nous serons leur mémoire, puisque l'Ordre voudrait les faire oublier.

Leurs mains se joignirent, doigts entrelacés, paumes contre paumes, et dans ce contact simple se scella une promesse silencieuse — celle de deux âmes qui refusaient de s'avouer vaincues, même devant l'évidence, même devant l'obscurité, même devant cette mort qui rôdait dans chaque ombre.

Cette nuit-là, Lucian et Sara sentirent leur lien se renforcer. Ce n'était pas l'amour naïf des conteurs, ni la passion fiévreuse des poètes. C'était quelque chose de plus rare et de plus durable : la certitude silencieuse d'avoir trouvé, dans ce monde de ténèbres et de trahisons, une âme sœur avec qui partager le fardeau. Leurs cœurs battaient à l'unisson, comme deux instruments accordés sur la même note, et dans cette harmonie ils trouvaient la force d'affronter l'horreur.

La perte de Morgane était une douleur profonde, une blessure qui ne guérirait jamais complètement. Mais cette douleur, au lieu de

les briser, avait allumé en eux une flamme nouvelle — non pas celle, aveugle, de la vengeance, mais celle, plus froide et plus précise, de la détermination. Ils ne se battraient pas par haine, mais par amour. Non pas pour détruire, mais pour protéger. Non pas pour dominer, mais pour libérer.

Et quoi qu'il advînt — prison, torture, bûcher — ils savaient désormais qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre. Et cette certitude, dans l'obscurité d'Arx, valait bien toutes les épées du monde.

La ville dormait, mais ses rêves étaient agités. Et dans l'ombre des ruelles, dans le secret des chapelles, dans le silence des cellules, une rébellion silencieuse prenait racine — goutte d'eau après goutte d'eau, âme après âme, serment après serment. L'Ordre croyait avoir terrassé la révolte en tuant Morgane. Il ne savait pas encore qu'il venait de créer deux martyrs : celle qui était morte... et ceux qui allaient vivre pour venger sa mémoire.

Chapitre 10

L'aube se leva sur Arx comme une blessure mal refermée, ses premières lueurs teintant les toits de la cité d'une lumière jaune et malade qui semblait saigner entre les cheminées de pierre. Lucian émergea du sommeil non pas comme un homme réveillé, mais comme un noyé remontant des profondeurs — lentement, douloureusement, chaque muscle de son corps protestant contre l'odieuse nécessité de vivre un jour de plus. La mort de Morgane pesait sur sa poitrine telle une dalle funéraire, et pendant un long moment, il demeura immobile sur sa couche rugueuse, les yeux ouverts sur le plafond de bois dont les poutres dansaient dans la pénombre, comme si la demeure elle-même était hantée par les souvenirs de ce qu'il avait perdu.

Mais quelque chose en lui avait changé. Une résolution étrangère, née peut-être du désespoir le plus profond, se frayait un chemin à travers les décombres de son cœur. Il se leva avec la lenteur solennelle d'un homme qui se rend à son propre enterrement, passa ses doigts dans ses cheveux en bataille, et revêtit ses habits noirs — cette couleur qu'il

portait désormais comme un deuil permanent, comme l'uniforme de ceux qui ont vu l'horreur et ne peuvent plus feindre l'innocence.

Le marché, lorsqu'il y pénétra, bourdonnait de cette vie fébrile et superficielle que Lucian commençait à haïr. Les marchands criaient leurs prix, les ménagères marchandaient avec une avidité méticuleuse, les enfants couraient entre les jambes des adultes — tout ce petit théâtre de l'existence quotidienne se déroulait comme si, au coin de la rue, une femme ne venait pas d'être brûlée vive pour le crime absurde d'avoir guéri les fièvres d'un enfant. Lucian serra les poings, sentit ses ongles mordre sa paume, et continua d'avancer.

Il la trouva à son étal de fleurs.

Sara était là, parmi les dahlias pourpres et les roses fanées, ses doigts effleurant les pétales avec une tendresse presque religieuse. Ses yeux — ces yeux qui avaient vu tant d'horreurs, qui avaient pleuré tant de nuits — se levèrent vers lui, et dans leur profondeur ambrée, Lucian vit quelque chose qui le frappa avec la violence d'une lame : non pas la

pitié, non pas la compassion facile des âmes faibles, mais une reconnaissance. Une connaissance mutuelle de ce que la douleur pouvait sculpter dans une âme.

« Lucian, » dit-elle, et sa voix était comme un vin âgé — riche, grave, porteuse de nuances que les mots seuls ne pouvaient capturer. « Tu as le visage d'un homme qui n'a pas dormi. Mais ce n'est pas l'insomnie que je lis sur tes traits. C'est l'éveil. »

Il s'approcha, laissant ses doigts frôler les pétales d'un lys blanc qui avait perdu deux de ses pétales. « Sara, je ne sais plus qui je suis. Je me suis réveillé ce matin, et j'ai cherché Morgane — par habitude, par cette stupide et cruelle habitude du cœur. Et quand j'ai compris qu'elle ne serait plus jamais là, que je ne sentirais plus jamais sa présence silencieuse à mes côtés... » Sa voix se brisa, mais il ne pleura pas. Les larmes étaient devenues un luxe qu'il ne pouvait plus s'offrir.

Sara posa ses fleurs, enleva ses gants couverts de terre, et vint se placer devant lui. Son parfum — un mélange de pivoine et de quelque chose de plus âcre, de plus terrestre,

comme la terre après la pluie — l'enveloppa. « Viens, » dit-elle. « Ne restons pas ici. Ces gens parlent de leurs riens, et leurs riens nous tueraient si nous les écoutions trop longtemps. »

Ils quittèrent le marché par une ruelle étroite que Lucian n'avait jamais empruntée, un boyau de pierre où l'ombre semblait plus dense qu'ailleurs, plus ancienne, comme si elle avait été tissée par les siècles eux-mêmes. Sara marchait devant lui avec une assurance qui n'était pas de l'arrogance, mais cette certitude particulière à ceux qui ont appris à survivre dans les interstices du monde. Elle le guida vers un parc que Lucian ne connaissait pas — un petit jardin enclavé entre trois immeubles vétustes, invisible depuis les grandes artères, protégé des regards indiscrets par des murs couverts de lierre. Un banc de pierre moussue les attendait, et un saule pleureur déversait ses branches comme des larmes végétales sur un bassin d'eau trouble où des nénuphars pourrissaient en silence.

« C'est ici que je viens quand le monde devient trop lourd, » confia Sara en s'asseyant, sa robe grise s'étalant autour d'elle comme

une flaque d'ombre. « Neven m'a montré cet endroit. Il disait que même dans les cités les plus corrompues, il existe des sanctuaires. Des lieux où la vérité peut encore respirer. »

Lucian s'assit à côté d'elle, sentant la fraîcheur humide de la pierre traverser ses vêtements. Il resta silencieux un long moment, écoutant le chant d'un merle perché sur une branche basse, et le murmure de l'eau qui s'écoulait lentement entre les pierres du bassin. Ces sons — si simples, si étrangers à l'univers de violence qu'il habitait — lui semblaient presque obscènes dans leur beauté tranquille.

« Sara, » commença-t-il enfin, sa voix plus basse qu'un chuchotement. « Cette cicatrice... »

Il vit son corps se raidir. Pas de manière évidente, pas par un mouvement brusque, mais par cette subtile tension qui parcourt les muscles quand on touche à une douleur que l'on croyait avoir enterrée. Sa main droite remonta lentement vers son visage, et ses doigts — ces doigts qui maniaient les fleurs avec tant de délicatesse — suivirent le tracé de

la cicatrice comme un aveugle lisant une lettre en braille.

« Oui, » souffla-t-elle. « Cette cicatrice. »

Lucian hésita. Il savait qu'il marchait sur une frontière invisible, celle qui sépare la simple curiosité d'une profanation. « Tu m'as dit que ta mère... qu'elle avait essayé de te tuer. Parce qu'elle pensait que tu étais une sorcière. Mais Sara... pourquoi ? Quelle mère pourrait faire cela ? Quelle mère pourrait regarder son enfant et n'y voir qu'un monstre ? »

Sara ferma les yeux. Dans la lumière pâle qui filtrait à travers le feuillage, ses cils faisaient deux ombres minuscules sur ses joues, et Lucian eut soudain la vision de ce qu'elle avait dû être enfant — une petite fille aux cheveux couleur d'ambre, courant dans les blés, riant de ce rire insouciant que seuls les enfants qui n'ont pas encore rencontré la cruauté du monde peuvent posséder.

« Ma mère s'appelait Elara, » dit-elle enfin, sa voix prenant cette qualité lointaine que l'on utilise pour raconter des légendes, même lorsqu'il s'agit de sa propre vie. « C'était une

belle femme. Pas belle comme les peintres aiment à représenter leurs madones, avec des traits réguliers et des auréoles dorées. Non. Elle avait une beauté plus dangereuse — celle des orages d'été, des incendies de forêt, de tout ce qui attire et dévore à la fois. »

Elle ouvrit les yeux et regarda l'eau du bassin, comme si elle y voyait défiler les images de son passé. « Mon père était un homme doux. Trop doux pour elle. Il lisait des poèmes, cultivait des herbes médicinales, croyait que la bonté était une force assez puissante pour changer le monde. Ma mère... ma mère avait été élevée dans la peur. Sa propre mère lui avait enseigné que le monde grouillait de démons, que chaque malheur était l'œuvre d'une sorcellerie invisible, que la seule protection résidait dans une foi absolue — pas en Dieu, non, mais en la peur elle-même. »

Lucian écoutait, immobile. Il entendait dans ses paroles l'écho de tant de discours qu'il avait prononcés lui-même — des sermons sur le danger des sorcières, sur la nécessité de purifier la cité, sur le devoir sacré de l'Ordre. Chaque mot de Sara était une épingle qu'il enfonceait dans le cercueil de ses certitudes.

« Quand je suis née, » continua Sara, « ma mère a vu un signe. Mes cheveux — cette couleur d'ambre que vous trouvez peut-être belle, Lucian, mais que vous avez sans doute appris à reconnaître comme la marque de Caïn dans nos contrées — elle les a vus comme une malédiction. Elle m'a regardée, nouveau-née, et elle a eu peur de moi. Sa propre fille. » Elle rit, un rire sec et brisé, sans aucune joie. « Quelle ironie, n'est-ce pas ? Elle avait passé sa vie à craindre les sorcières, et elle a accouché de ce qu'elle croyait en être une. »

« Mais ce n'était pas vrai, » intervint Lucian, sentant le besoin de dire quelque chose, n'importe quoi, pour briser l'horreur qui montait en lui. « Tu n'étais pas une sorcière. Tu n'es pas une sorcière. »

Sara tourna la tête vers lui, et dans ses yeux, il vit quelque chose qui ressemblait presque à de la pitié. « Non, Lucian. Je ne suis pas une sorcière. Pas au sens où l'Ordre l'entend, pas au sens où ma mère le craignait. Mais la vérité... la vérité est bien plus simple et bien plus terrible. Ma mère n'avait pas besoin que je sois une sorcière. Elle avait besoin de croire

que ses malheurs venaient de l'extérieur, qu'ils n'étaient pas le fruit de ses propres choix, de ses propres peurs. J'étais une explication commode. Un bouc émissaire avec des cheveux d'ambre et des yeux trop grands. »

Elle toucha de nouveau sa cicatrice, plus lentement cette fois, comme si elle caressait une vieille amie. « Un soir, mon père était parti chercher des médicaments dans un village voisin. Ma mère avait bu — elle buvait souvent, pour faire taire les voix dans sa tête, disait-elle. Elle m'a attrapée par les cheveux, m'a traînée jusqu'à la rivière qui coulait derrière notre maison. L'eau était glacée — c'était en pleine nuit, en automne, et la lune ressemblait à une faux posée sur l'horizon. »

La voix de Sara devint plus lointaine, comme si elle se regardait elle-même depuis une très grande distance. « Elle me tenait la tête sous l'eau. Je me souviens du froid — un froid qui n'était pas seulement physique, mais qui semblait traverser mon âme, geler chaque souvenir heureux que j'avais jamais eu. Je me souviens de l'éclat de la lune à travers l'eau, déformé, tremblant, comme une porte vers un autre monde. Et je me souviens que pendant

que je me débattais, que mes poumons brûlaient et que ma conscience commençait à s'évanouir dans une douceur trompeuse, j'ai entendu sa voix. »

Elle fit une pause. Dans le silence du jardin, le merle s'était tu, comme s'il écoutait lui aussi.

« Elle disait : "Meurs, sorcière. Meurs et libère-nous de ta malédiction." »

Lucian sentit ses yeux s'emplir de larmes. Pas de ces larmes honteuses qu'il aurait pu refouler, mais de ces larmes inévitables qui viennent quand l'horreur dépasse toutes les défenses du corps. « Sara... comment as-tu survécu ? »

« Neven, » répondit-elle simplement. « Il passait par là — il revenait d'une de ses longues marches, celles qu'il faisait pour chercher des plantes rares. Il a entendu mes étouffements, a vu ma mère penchée sur l'eau. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, ce qu'il a fait. Je n'ai jamais voulu le savoir. Je me souviens seulement de ses mains — de grandes mains calleuses, mais incroyablement douces — qui m'ont sortie de l'eau, qui m'ont enveloppée

dans sa cape, qui m'ont tenue contre sa poitrine pendant que je toussais l'eau de la rivière et que je pleurais toutes les larmes que mon corps pouvait contenir. »

Lucian se tourna vers elle, la prit par les épaules, la força à le regarder. « Sara, écoute-moi. Ce que l'Ordre enseigne — cette chasse aux sorcières, cette paranoïa, cette terreur — c'est la même folie qui a animé ta mère. La même peur malade qui transforme les enfants en monstres aux yeux de ceux qui devraient les aimer. Comment n'ai-je pas vu cela avant ? »

« Parce que tu as été élevé dans cette peur, Lucian, » répondit-elle doucement. « Parce que l'Ordre ne recrute pas des monstres. Il recrute des hommes et des femmes sincères, qui croient vraiment faire le bien. C'est ainsi que le mal prospère — non pas par la méchanceté évidente, mais par la certitude vertueuse. »

Il lâcha ses épaules, se leva, fit quelques pas vers le bassin. L'eau était si calme qu'il pouvait voir son reflet — un visage qu'il reconnaissait à peine, creusé par le doute,

éclairé par une vérité naissante. « Toute ma vie, j'ai cru que l'Ordre protégeait les innocents. Que brûler des sorcières, c'était sauver des âmes. Mais toi, Morgane, toutes ces femmes que nous avons jugées sans les comprendre... »

« Tu ne peux pas changer le passé, Lucian, » dit Sara en se levant à son tour, venant se placer derrière lui. Son reflet apparut à côté du sien dans l'eau sombre — deux visages, deux cicatrices, deux vies marquées par la même violence absurde. « Mais tu peux choisir, à partir d'aujourd'hui, de ne plus être un instrument de cette peur. Tu peux choisir de voir les êtres non pas comme des sorcières ou des innocents, mais comme des personnes — complexes, imparfaites, parfois dangereuses, mais rarement mauvaises. »

Lucian se retourna vers elle. Dans la lumière déclinante de l'après-midi qui commençait à teinter l'air de tons ambrés, Sara lui apparut soudain comme une prophétesse — non pas une de ces prophétesses dramatiques des légendes, mais une prophétesse ordinaire, faite de chair et de souffrance, dont la seule magie était d'avoir survécu à l'inhumain et

d'en être sortie non pas amère, mais plus profonde.

« Je ne sais pas si j'en suis capable, » avoua-t-il. « La peur est en moi aussi. Elle m'a nourri, modelé. Elle est mon langage. »

« Alors apprends-en un nouveau, » dit Sara simplement. « C'est long, c'est douloureux, et personne ne t'applaudira. Mais c'est possible. Je suis la preuve vivante que c'est possible. »

Ils restèrent là, debout l'un devant l'autre, tandis que l'ombre du saule pleureur s'allongeait autour d'eux comme un manteau de velours noir. Lucian sentait une étrange paix l'envahir — non pas l'absence de douleur, mais la présence d'un sens. Morgane n'était pas morte pour rien. Sa mort, comme la cicatrice sur le visage de Sara, était devenue un symbole. Un rappel permanent que la vérité a un prix, que la justice exige des sacrifices, et que l'amour — même brisé, même perdu — peut encore éclairer le chemin.

« Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, » dit-il enfin, sa voix grave comme un serment

prononcé dans une cathédrale vide. « Pour Morgane. Pour toi. Pour toutes celles qui ont brûlé sur les bûchers de l'ignorance. »

Sara lui prit la main. Sa peau était fraîche, parfumée à la terre et aux pétales. « Alors commençons, Lucian. Car le chemin est long, et la nuit tombe toujours trop vite sur Arx. »

Ils quittèrent le jardin main dans la main, tandis que derrière eux, l'eau du bassin continuait son murmure éternel, et que le merle, enfin, se remettait à chanter.

Chapitre 11

La lune, tel un ostensor d'argent suspendu par une main sacrilège, versait sa lumière blême sur les toits d'Arx. Elle n'éclairait pas la cité, non ; elle la *dévoilait*, lui prêtant l'aspect d'un ossuaire à ciel ouvert, où chaque pierre semblait suinter le souvenir d'un sang versé. En bas, dans les ruelles, l'ombre était une substance dense, une eau stagnante dans laquelle les rares passants disparaissaient comme des noyés volontaires. C'est dans cette ville de granit et de soupçons que Lucian et Sara avaient élu domicile de leurs cœurs, deux âmes en perdition se cherchant désespérément dans le noir.

Leurs retrouvailles n'étaient plus de simples rendez-vous. C'étaient des rites. Une liturgie secrète célébrée à la lisière du monde, là où l'Ordre, cette pieuvre aux mille yeux aveugles, ne pouvait les voir. Chaque baiser volé était une communion ; chaque parole chuchotée, une prière contre l'abomination de leur solitude. Ils savaient que leur amour, s'il était découvert, ne serait pas simplement interdit. Il serait qualifié d'*hérésie*. Et l'Ordre ne brûlait pas seulement les corps ; il dissolvait les

souvenirs, effaçait jusqu'au nom de ceux qui avaient osé aimer en dehors de sa froide géométrie.

Cette nuit-là, le vent d'ouest avait chassé les derniers relents de suie des forges. Lucian avait quitté la caserne sous un prétexte absurde – une insomnie, un cauchemar, peu importait – et avait glissé le long des remparts comme une couleuvre, évitant les patrouilles dont les torches trouaient les ténèbres de leurs halos humides. Il portait encore sous ses ongles la terre de l'entraînement et, dans sa poitrine, le poids d'une fatigue qui n'était pas seulement celle du corps.

La clairière se trouvait au creux d'un ancien cratère, oublié des cartographes, où les murs de la cité n'étaient plus qu'une rumeur lointaine. Ici, la nature reprenait ses droits avec une violence douce. Des saules pleureurs, aux branches si longues qu'elles semblaient les cheveux défaits de fantômes, formaient une voûte au-dessus d'un tapis de lierre et de pervenches. L'herbe y était haute, grasse, et d'une verdure si sombre qu'elle paraissait noire sous l'astre lunaire.

Sara était déjà là.

Il la vit avant même d'entrer dans la clairière. Elle se tenait immobile au centre, les bras croisés sur sa poitrine, comme une statue de cire habillée de lin. La lune caressait son visage avec une cruauté tendre, révélant chaque courbe de ses pommettes, l'arête parfaite de son nez, et cette moue légère, à la fois farouche et résignée, qui lui serrait le cœur. Ses cheveux, d'un roux qui flamboyait même sans soleil, retombaient en cascades sur ses épaules, pareils à des coulées de lave figée dans l'instant de leur éclat. Elle portait une simple robe grise, retenue à la taille par une corde de chanvre, et pourtant, dans cette clairière déchue, elle avait la splendeur tragique d'une reine de théâtre.

En l'apercevant, son cœur – ce muscle stupide et magnifique – fit un bond dans sa cage thoracique. Il effleura une pierre, et le bruit la fit se retourner.

« Lucian, » souffla-t-elle.

Sa voix était un murmure, mais il l'entendit comme un coup de gong. Elle s'avança, non

pas en courant, mais en flottant, comme si ses pieds refusaient de toucher une terre indigne d'elle. Il la vit sourire, et ce sourire fut une déchirure dans le tissu de sa nuit intérieure. Il sentit ses mains – froides, toujours si froides – se glisser dans les siennes.

« Tu es venu, » dit-elle. Ce n'était pas une question. C'était un constat empreint d'une gratitude infinie, presque douloureuse.

« Je ne pouvais pas rester loin de toi, Sara, » répondit-il, et il entendit sa propre voix, rauque, brisée par une émotion qu'il ne maîtrisait plus. « Cette ville est un tombeau quand tu n'y es pas. Les murs se resserrent. L'air devient du plomb. »

Il la guida vers un tronc couvert de mousse, et ils s'y installèrent, les cuisses contre les cuisses, les doigts inextricablement mêlés. Le chant des grillons, d'abord strident, s'était assagi en un bourdonnement de fond, comme les cordes d'un violon accordées pour un concerto funèbre. Le vent, lui, contait une histoire ancienne, faite de feuilles mortes et de promesses non tenues.

Lucian la contempla. Il était fasciné par la manière dont ses cils projetaient de minuscules ombres en éventail sur sa peau laiteuse. Il pensa au sang qui coulait sous cette peau, chaud et vivant, et une bouffée de désir le submergea, un désir si violent qu'il le confondit presque avec l'envie de mordre, de posséder jusqu'à l'essence même de sa vie.

« Sara, » murmura-t-il, le souffle court. « Chaque instant volé en ta compagnie... c'est une épée que je forge contre l'abîme. Tu ne peux pas savoir. Tu es la seule lueur qui résiste à l'agonie de ce monde. Ton courage quand tu parles aux enfants des faubourgs, ta compassion pour les lépreux qu'on abandonne au-delà des portes... Tu n'es pas une lumière, Sara. Tu es l'unique preuve que la lumière a jamais existé. »

Sara baissa les yeux, et sur ses joues apparut cette rougeur timide, si vulnérable, si différente de la femme de combat qu'il voyait en public. Ses yeux, deux flaques d'un vert profond comme les eaux stagnantes d'un puits à souhaits, s'embruèrent.

« Ne dis pas cela, Lucian, » répondit-elle, sa voix à peine plus audible qu'un souffle. « Avant toi, je n'étais qu'un cri dans le désert. Je me réveillais chaque matin avec le goût du fiel sur la langue, et je me demandais pourquoi je me levais. Pourquoi se battre, si c'est pour gagner un sursis avant la prochaine horreur ? » Elle releva la tête, et ses yeux brûlaient maintenant d'une flamme humide. « Et puis tu es apparu. Non pas comme un sauveur, non. Comme un égal. Un autre cri qui a répondu au mien. Maintenant, je sais pourquoi je lutte. C'est pour que des garçons aux mains calleuses et aux yeux tristes puissent un jour regarder des filles aux cheveux de braise sans avoir à se cacher dans les ruines. »

Il ne put résister plus longtemps. Il se pencha, non pas en prédateur, mais en pèlerin assoiffé. Leurs lèvres se rencontrèrent. Ce fut un baiser d'une lenteur exquise, presque liturgique. Il sentit le goût du miel sauvage et du thé à la verveine qu'elle avait bu avant de venir. Le monde se dissout. Plus de patrouilles, plus d'Ordre, plus de pierres froides. Il n'y avait plus que le temple de leurs bouches closes, le battement sourd de deux cœurs qui tentaient

désespérément de se fondre en un seul rythme.

Quand ils se séparèrent, son front contre le sien, leurs souffles se mêlaient en un seul nuage invisible dans l'air frais.

« Nous devons être prudents, » chuchota Sara, et dans sa voix, il y avait la peur, mais aussi la certitude de l'inévitable. « Si l'Ordre découvre notre relation... »

« Ils ne se contenteront pas de nous tuer, » compléta Lucian, ouvrant les yeux pour plonger son regard dans le sien. « Ils feront de nous un exemple. Ils cloueront nos cœurs au pilori, et ils diront aux foules que c'est le prix de la luxure, de la déviance. Ils feront de notre amour une putain de morale. »

« Alors cachons-le, » dit Sara avec une ferveur soudaine. « Faisons de lui un diamant brut enfoui au plus profond de la terre. Que personne ne le sache, sauf nous. Et quand le jour viendra – s'il vient – nous le polirons devant le soleil. »

Lucian acquiesça, une douleur aiguë lui traversant le sternum. « Je te protégerai, Sara. Par tous les dieux morts et par ceux à venir, je te protégerai. Tu es ma raison de rester parmi les vivants. Sans toi, je ne serais qu'un spectre en sursis, une arme sans volonté que l'Ordre aurait bientôt usée jusqu'à la corde. »

Elle posa sa main sur sa joue, et ce geste, d'une tendresse infinie, effaça toutes les cicatrices invisibles. « Et moi, Lucian, je veillerai sur ton sommeil. Même si je dois veiller seule, dans le froid, pour que tes rêves restent purs. »

Ils demeurèrent ainsi de longues minutes, blottis l'un contre l'autre, tandis que la lune achevait sa lente ascension. Les grillons s'étaient tus, comme s'ils respectaient le caractère sacré de leur silence. Les étoiles, ces âmes mortes qui nous regardent depuis des milliards d'années, brillaient avec une indifférence majestueuse.

Dans les semaines qui suivirent, leurs lettres devinrent des reliques. Lucian les écrivait sur des bribes de parchemin volé, avec une encre faite de suie et de salive. Il les cachait sous une

dalle branlante de la chapelle Saint-Michel-des-Ombres. Sara, à son tour, y déposait ses réponses – des poèmes imparfaits, des croquis de ses mains, des pétales de pervenche séchés entre deux pages d'un livre de comptes. Leurs regards, lors des rares assemblées publiques, étaient des fils de soie tendus au-dessus d'un abîme. Ils ne devaient jamais se croiser trop longtemps, jamais sourire trop franchement, jamais laisser transparaître cette chaleur animale qui les consumait de l'intérieur.

Un soir, plus tard dans la saison, l'air s'était fait plus lourd, annonciateur d'un orage dont on ne savait s'il serait d'eau ou de sang. Ils étaient revenus dans la clairière, et l'endroit avait changé. Les saules semblaient avoir pleuré, leurs feuilles tombant en silence sur l'herbe roussie.

Lucian prit les mains de Sara. Il les porta à ses lèvres, et il sentit le pouls fragile battre sous la peau diaphane du poignet. « Sara, » dit-il, sa voix grave comme un violoncelle dans une cathédrale vide, « je veux que tu saches ceci. Quoi qu'il arrive. Que l'Ordre nous pourchasse, que le ciel nous tombe sur la tête, que les morts sortent de leurs tombes pour

nous juger... je ne te trahirai pas. Je ne te renierai pas. Tu es l'unique vérité de mon existence. Ma raison de boire, de manger, de respirer cette air vicié. Sans toi, je ne serais qu'un beau cadavre debout. »

Des larmes, enfin, roulèrent sur les joues de Sara. Elles n'étaient pas amères, mais chaudes. « Lucian, » sanglota-t-elle doucement, « tu es chez moi. Non pas une demeure de pierre, mais le pays où mon âme pose ses valises. Je ne te quitterai pas. Même si on nous arrache les yeux, je te verrai. Même si on nous coupe la langue, je te parlerai. »

Ils s'enlacèrent avec la force désespérée de ceux qui savent leur temps compté. Leurs corps, d'abord frémissants, s'apaisèrent dans une étreinte définitive. Au-dessus d'eux, la voûte céleste tournait, indifférente aux tragédies des fourmis humaines. Mais dans cette clairière, sous la garde des saules pleureurs et des grillons revenus au silence, un serment avait été scellé. Un serment plus ancien que l'Ordre, plus fort que la peur, plus tenace que la mort.

Leur amour n'était pas une faiblesse. C'était une armure. Et tandis qu'au loin, les cloches d'Arx sonnaient le couvre-feu, Lucian et Sara se relevèrent, main dans la main, prêts à retourner dans la gueule du loup.

Ils n'étaient plus deux êtres séparés. Ils étaient une seule flamme, dans la nuit éternelle. Et cette flamme, aussi petite fût-elle, était devenue l'ennemie la plus redoutable de l'Ordre. Car l'Ordre pouvait briser des os, réduire des cités en cendres, mais il ne savait pas comment éteindre une lumière qui refusait de mourir.

Ils rentrèrent dans Arx comme on entre dans une tombe, mais leurs cœurs battaient au rythme d'un monde nouveau. Un monde qu'ils bâtiraient, pierre par pierre, baiser par baiser, secret par secret. Et cela suffisait. Pour l'instant, cela suffisait.

Chapitre 12

L'aube se levait sur Arx comme une blessure mal refermée. Une lumière livide, couleur de cendre et de vieil ivoire, rampait entre les créneaux de la forteresse, effleurant les pierres noircies par des siècles de pluies acides. Dans la cour d'armes, le bruit des épées résonnait comme un glas étouffé. L'air était lourd, non pas de la seule fraîcheur matinale, mais de cette tension qui engorge les cités quand la peur devient un second souffle. L'Ordre, tel un monstre aux mille doigts, resserrait son étreinte sur Arx, et chaque citoyen marchait désormais avec le poids d'une chaîne invisible au cou.

Lucian, chevalier à la beauté fiévreuse et aux yeux de tempête, s'entraînait avec les autres. La sueur perlait sur son front pâle, coulait le long de sa nuque, traçait des sillons dans la poussière fine collée à sa peau. Il paraît, frappait, enchaînait les mouvements avec une grâce mécanique, mais son esprit n'était pas là. Il flottait ailleurs, dans un réduit de lumière tiède et de parfum de fleurs fanées, là où une jeune femme aux mains douces et aux longs cheveux couleur de nuit l'attendait en

secret. Sara. Le nom lui traversait le cœur comme une lame retournée.

— Lucian !

La voix tomba comme une pierre dans l'eau dormante de ses rêveries. Une voix sans chaleur, tranchante, polie comme un couteau de cérémonie. Luca. Son frère. Grand, plus massif, les traits d'une beauté dure et impérieuse, le regard fixe comme celui d'un prêtre soldat qui aurait troqué l'encens contre le soufre. Il s'approcha sans bruit — il avait toujours eu cette manière de marcher, comme un prédateur qui ne daigne pas avertir sa proie.

Lucian redressa les épaules, planta son épée dans le sol, et essuya son front du revers de son gant. Il soutint le regard de Luca, mais son cœur s'emballa, sourd et rapide, tel un prisonnier cognant aux barreaux de sa cage.

— Pardonne-moi, frère, dit Lucian, la voix égale. L'exercice m'absorbait. Que se passe-t-il ?

Luca ne répondit pas tout de suite. Il fit lentement le tour de Lucian, comme un marchand examinant une arme dont il soupçonnerait le fil. La lumière livide accrochait ses pommettes saillantes, creusait ses orbites. Il s'arrêta face à lui, croisa les bras, et laissa un silence s'étirer, épais comme une corde qu'on serre.

— Je t'observe, Lucian, murmura-t-il enfin. Non pas aujourd'hui. Depuis des semaines. Tu t'éloignes souvent, seul. Surtout la nuit. Tu as toujours aimé méditer, c'est vrai. Mais la méditation a-t-elle jamais fait battre ton cœur aussi vite ?

Lucian sentit le sang refluer de ses joues. Il garda son visage de marbre, cette impassibilité que l'on apprend dans les cloîtres armés de l'Ordre.

— Les événements récents pèsent sur mon âme, Luca. Les actions brutales que nous menons... je prie pour trouver la paix. Je prie pour que nos justes colères ne deviennent jamais des cruautés gratuites.

Un rire sourd, presque affectueux, roula dans la gorge de Luca. Mais ses yeux restèrent durs, deux éclats de basalte.

— Toujours cette délicatesse de prêtre, frère. Tu devrais naître nonne cloîtrée, pas chevalier. Pourtant... j'ai ouï dire que tes errances nocturnes te mènent parfois au marché. Et qu'une certaine vendeuse de fleurs reçoit tes confidences. Sara, je crois ?

Le nom, prononcé par cette bouche, parut à Lucian aussi obscène qu'un blasphème. Il eut un vertige, une seconde de vide où il vit la jeune femme découverte, traînée devant l'Ordre, ses mains fines liées, ses yeux lumineux éteints. Il se força à sourire, un sourire las et presque ennuyé.

— Sara n'est qu'une simple connaissance, répondit-il. Les gens du peuple se taisent devant nous, tu le sais. Mais ils parlent à ceux qui savent écouter. J'apprends plus en une heure à son étal que tu n'en saurais en un mois de décrets et de patrouilles. Si nous voulons contrôler Arx, il faut comprendre ses humeurs, comme un médecin comprend la fièvre.

Luca inclina la tête, tel un corbeau intrigué par un os brillant.

— Comprendre, dit-il lentement. Ou peut-être... aimer ? Tu as toujours eu le cœur tendre, Lucian. Trop tendre pour ce monde. Rappelle-toi : l'Ordre est notre mère, notre épouse, notre dieu. Toute autre affection est une hérésie.

Lucian serra la garde de son épée jusqu'à sentir l'acier mordre le cuir de son gant.

— Ma loyauté n'a jamais vacillé, Luca. Mais je ne suis pas une pierre. Et même les pierres s'usent aux vents mauvais.

Luca s'approcha encore, si près que son souffle, froid et régulier, effleura la joue de Lucian. Il posa une main gantée sur son épaule, avec une douceur presque fraternelle, presque sincère.

— Je veux te croire, frère. Parce que t'aimer me coûte déjà trop. Mais si jamais... si jamais je découvre que tu as offert ton cœur à une ennemie, ou même à une simple fleuriste qui pourrait devenir un levier contre nous... je

n'hésiterai pas. Pas une seconde. Tu comprends ?

Lucian baissa les yeux une fraction de seconde, juste assez pour paraître soumis, pas assez pour paraître coupable.

— Je comprends, Luca. Tu n'as rien à craindre de moi.

Luca s'éloigna sans ajouter un mot. Mais avant de disparaître sous l'ogive de pierre menant aux quartiers intérieurs, il se retourna, et son ombre immense dansa une seconde sur les dalles.

— La nuit porte conseil, frère, dit-il. Mais elle porte aussi le mensonge. Veille à ne pas t'y perdre.

Ce soir-là, la ville d'Arx était couchée sous un ciel de plomb. Aucune étoile. La lune elle-même semblait s'être retirée, lasse de veiller sur cette cité où la peur avait remplacé l'encens. Lucian se glissa hors de la caserne par un passage qu'il connaissait depuis l'enfance — une faille entre deux contreforts,

masquée par un vieil if nain. Il marcha longtemps, par des ruelles où l'eau croupissait, où les chats maigres le regardaient passer avec des yeux jaunes de petits juges.

Il trouva Sara dans une ruelle borgne, derrière le marché endormi. Elle l'attendait, adossée à un mur de torchis, ses longs cheveux dénoués tombant sur une cape de bure usée. À sa ceinture, un petit bouquet de sauge et de romarin séchés — les dernières herbes de sa journée. Elle sentait la terre humide et le miel sauvage. Quand elle le vit, elle esquissa un sourire, mais ce sourire s'effaça aussitôt en voyant son visage.

— Lucian, murmura-t-elle. Tu es plus pâle qu'un mort.

— Il sait, dit-il sans préambule. Il sait pour toi. Ou du moins, il soupçonne. Il a prononcé ton nom, Sara. De sa bouche, ton nom avait un goût de poison.

Elle ne broncha pas. Seulement, sa main droite vint caresser machinalement la tige d'une rose

séchée à sa ceinture. Un geste de concentration, presque de prière.

— Raconte-moi tout. Mot pour mot.

Il lui rapporta la conversation, la cour d'armes, le rire froid, la main sur l'épaule. Il parla aussi de son propre cœur, de cette terreur qui n'était pas pour lui-même, mais pour elle — pour ses mains fines, pour ses yeux où dansait encore une braise d'innocence.

— Il ne frappera pas tout de suite, dit Sara d'une voix calme. Luca n'est pas un bourreau impulsif. Il est un stratège. Il attendra une preuve, ou il tentera de te tendre un piège pour que tu te trahisses.

— Alors que faisons-nous ? Je ne peux pas cesser de te voir. Je ne peux pas vivre sans ce regard que tu poses sur moi, comme si j'étais autre chose qu'un soldat.

Elle posa sa paume sur sa joue. La peau de Sara était toujours fraîche, même dans cette nuit moite. Une fraîcheur d'eau de source au cœur d'un marécage.

— Nous ne cesserons rien, Lucian. Mais nous deviendrons plus malins que lui. Plus patients. Nous continuerons à agir comme si de rien n'était. Pas de fuite, pas de regards par-dessus l'épaule. La proie qui court éveille le loup. Celle qui broute paisiblement, non.

Il prit cette main, la retourna, baisa l'intérieur du poignet, là où le pouls battait — un pouls un peu trop rapide, malgré son courage.

— Tu as plus de bravoure que tous les chevaliers de l'Ordre, Sara. Et plus de sagesse.

— La bravoure des pauvres gens, sourit-elle amèrement. Celle qui n'a d'autre choix que d'exister ou de mourir.

Ils restèrent ainsi un long moment, dans le noir épais de la ruelle, à écouter le silence d'Arx — un silence lourd, peuplé de souffles retenus, de portes verrouillées, de cœurs qui n'osaient plus battre trop fort. Puis il fallut se séparer. Un baiser sur le front. Une promesse chuchotée contre la tempe. Et Lucian reprit le chemin de la caserne, en évitant les flaques pour ne pas faire d'éclaboussures.

Les jours suivants furent un long chemin de crête au-dessus d'un abîme. Luca ne le quittait plus vraiment des yeux. Il apparaissait aux heures les plus inattendues, dans les réfectoires, aux écuries, même au lavabo des gardes. Ses questions étaient anodines — « Tu as bien dormi ? », « Que penses-tu de la nouvelle garnison ? » — mais son regard, lui, ne l'était jamais. Lucian joua la comédie de l'insouciance avec une maîtrise qui l'effrayait lui-même. Il parlait de pluie, de fourrage, de réparations de murailles. Il riait aux plaisanteries lourdes des autres chevaliers. Il priait ostensiblement à la chapelle, agenouillé devant une statue de pierre aux yeux vides, tandis que son esprit courait vers une boutique de fleurs.

Une nuit, alors qu'il rentrait d'une rencontre avec Sara — courte, presque muette, juste le temps d'un baiser dérobé — il trouva Luca adossé au montant de la porte de leur dortoir commun. La torche proche éclairait son visage par en dessous, creusant ses rides précoces, ses orbites d'ombres.

— Encore dehors, Lucian ? fit-il d’une voix douce, presque tendre. La lune est belle, cette nuit, mais elle ne mérite pas tant de dévotion.

Lucian eut un battement de cils — un seul. Puis il écarta les bras dans un geste d’épuisement bon enfant.

— Je ne peux plus dormir, Luca. J’ai l’esprit trop chargé. Je vais m’asseoir dans la vieille tour, je regarde les étoiles, et je récite des litanies. Le grand maître lui-même dit que l’insomnie est une épreuve envoyée pour fortifier l’âme.

Luca quitta son appui. Il s’approcha, si près que Lucian perçut l’odeur de son manteau — cire, acier, un relent de vin aigre.

— Tu sais ce que je pense, frère ? dit-il tout bas. Je pense que tu mens avec l’éloquence d’un saint. Et je pense que j’aimerais te tuer si jamais tu me forces à prouver que j’ai raison.

Il posa cette fois ses deux mains sur les épaules de Lucian, et les serra — pas assez pour faire mal, assez pour que les phalanges blanchissent sous les gants.

— Fais attention, Lucian. Les ténèbres cachent bien des secrets, et je déteste les surprises.

Lucian soutint le regard de son frère. Il y vit, pour la première fois, non pas la froideur du stratège, mais quelque chose de plus ancien et de plus triste : la peur. La peur d'un homme qui aime à sa manière dévastatrice et qui sait qu'il va perdre.

— Je n'ai rien à cacher, Luca, répondit-il doucement. Tu me connais.

Luca lâcha prise, recula d'un pas, et esquissa un sourire qui n'atteignit jamais ses yeux.

— Peut-être. Mais je veille. Toujours.

Il tourna les talons et disparut dans l'ombre du couloir, ne laissant derrière lui que le bruit étouffé de ses bottes sur les dalles.

Lucian rentra dans sa chambre, ferma la porte à double tour, et s'assit sur son lit sans allumer de bougie. Dans l'obscurité, il porta une main à sa poitrine, là où battait son cœur — ce cœur qui aimait Sara, ce cœur que Luca voulait sauver ou briser. Il comprit alors que

la lutte contre l'Ordre ne serait plus jamais une simple rébellion d'idées. C'était devenu une affaire de chairs, de regards, de silences comptés.

Il pensa à Sara, à ses doigts effleurant des tiges de lavande, à sa voix basse dans la nuit. Il pensa à Luca, à ses mains sur ses épaules, à ses menaces enveloppées de soie. Et il sut, avec une certitude glaciale, que l'un des deux frères ne sortirait pas vivant de cette histoire.

Mais ce ne serait pas lui. Et ce ne serait pas Sara.

Il le jura dans le noir, à voix basse, comme on prononce un vœu impie dans une cathédrale abandonnée.

Au-dehors, le vent se leva, charriant les premiers grondements d'un oranger lointain. Et Arx tout entière retint son souffle, comme une bête qui sent venir la tempête.

Chapitre 13

La lune, cette veuve éternelle des cieux, versait sur la cité d'Arx une clarté pâle et malade, comme du lait répandu sur un sol de pavés sales. Les tours de l'Ordre, noires et sévères, se découpaient sur ce fond argenté telles des mâchoires de pierre prêtes à broyer tout rêve de liberté. La brume rampait dans les ruelles étroites, caressant les murs suintants d'humidité et les fenêtres closes où l'on devinait des visages apeurés. En cette nuit, l'odeur du danger flottait, âcre et sucrée à la fois, comme le parfum du jasmin sauvage sur un champ de bataille abandonné.

Sous les voûtes de la chapelle Sainte-Sophia — un sanctuaire oublié dont les vitraux ne laissaient plus filtrer qu'une lumière de cierge mourante — Sara et Neven se tenaient penchés sur une carte usée jusqu'à la trame. Les statues des saints, mutilées par les réformes de l'Ordre, semblaient détourner leurs regards de pierre, complices silencieux d'une conspiration que l'encens ancien ne suffisait plus à masquer.

« L'heure est proche, » murmura Neven. Sa voix, grave et rauque, roulait comme un caillou dans un puits sans fond. Il désigna du doigt un point sur le parchemin, là où la porte nord s'ouvrait sur les ténèbres de la forêt. « Les condamnés quittent l'entrepôt dans une heure. On les transborde vers la prison haute. C'est là, ou jamais. »

Sara le regarda. Ses yeux, d'un vert profond où dansaient des reflets d'ambre, ne cillaient pas. Elle portait une robe de velours noir râpé, et ses cheveux défaits tombaient en cascade sur ses épaules comme une eau de nuit. « Lucian a tenu parole, » dit-elle, et sa voix avait la douceur d'une lame qu'on dégaîne. « Il connaît le chemin des patrouilles mieux que quiconque. Mieux que moi. »

Neven releva la tête, et son regard, ordinairement si ferme, se voila d'une ombre. « Mieux que toi, Sara ? Toi qui as grandi dans ces rues, toi qui as vu l'Ordre déchirer ta propre famille ? » Il marqua une pause, ses doigts effleurant la garde de son épée. « Peut-on jamais vraiment connaître un homme de l'Ordre ? Ces gens-là portent le mensonge

comme d'autres portent une chemise de chanvre. »

Sara esquissa un sourire triste, presque maternel. « Lucian n'est pas un homme de l'Ordre, Neven. Pas dans son cœur. Il est... un lecteur de vieux grimoires, un rêveur égaré dans une armée de bourreaux. » Elle posa la main sur celle de Neven, et sa peau était froide comme le marbre des tombeaux. « Je l'ai vu pleurer, une nuit, devant le bûcher d'une sorcière qu'il n'avait pu sauver. Peut-on feindre de telles larmes ? »

Neven ne répondit pas. Il se contenta de rouler la carte d'un geste lent, comme on enroule un linceul.

Dehors, dans l'air vif qui sentait le bois brûlé et la terre humide, Lucian avançait le long des remparts. Sa cape, taillée dans une étoffe si sombre qu'elle buvait la lumière, le faisait ressembler à une brèche dans le réel, une absence plutôt qu'une présence. Il connaissait chaque pierre de cette caserne, chaque craquement des poutres, chaque heure où les sentinelles cédaient à la fatigue. L'Ordre lui

avait appris à tuer, à obéir, à ne point douter. Mais ce soir, il se sentait aussi fragile qu'une bougie au vent.

Je trahis, pensa-t-il. Et pourtant, je n'ai jamais été aussi fidèle à moi-même.

Dans sa mémoire, des visages défilaient : celui d'un vieil homme qu'on avait brûlé vif pour avoir lu un poème interdit ; celui d'une enfant muette dont on avait broyé les doigts parce qu'elle dessinait des cercles dans la poussière. L'Ordre parlait de pureté, mais Lucian n'y voyait qu'une soif de néant.

Il sortit par une poterne dérobée — une porte si basse qu'il fallait se courber pour passer, comme si la ville elle-même exigeait une humilité coupable — et se fondit dans le labyrinthe des ruelles basses. Les chiens errants le regardaient passer sans aboyer. Les rats eux-mêmes semblaient lui céder le passage.

Il retrouva Sara et Neven à l'angle de la rue des Chandelles, là où une lanterne fumeuse éclairait à peine les pavés gras de pluie ancienne. Sara portait désormais une dague à

sa ceinture, une courte lame de fer noirci. Neven tenait un gourdin de bois cerclé de cuir. Tous deux le dévisagèrent un instant, comme on examine un miracle douteux.

« Les patrouilles, » souffla Lucian sans préambule. Sa voix était à peine un souffle, mais chaque syllabe portait le poids de l'urgence. « Elles se croisent dans douze minutes, à l'intersection des deux tours. La garde de l'entrepôt ne compte que deux hommes, mais ils changent toutes les trois heures. Le prochain relais est dans vingt-cinq minutes. »

Neven haussa un sourcil. « Tu les as comptés toi-même ? »

« Je les ai vécus, » répondit Lucian. « Cette nuit, j'étais censé être l'un des gardes. J'ai feint une maladie. Ils ont dû prendre un remplaçant, un novice nommé Aldric. Il a peur du noir, il tournera le dos au mur pour se rassurer. »

Sara posa une main sur la joue de Lucian. Sa peau était chaude, presque fiévreuse. « Tu as

risqué ta vie pour nous donner ces détails,
Lucian. Si l'Ordre découvre... »

« Il ne découvrira rien, » coupa-t-il en couvrant sa main de la sienne. Leurs doigts s'entrelacèrent une seconde, fragile communion. « Et s'il découvre, je dirai que j'ai agi seul. Je vous jure sur la mémoire de ma mère — qui fut brûlée pour avoir guéri un enfant fiévreux — que jamais je ne vous trahirai. »

Neven détourna le regard. Peut-être était-ce de l'émotion, ou peut-être le poids d'un doute qui ne voulait pas mourir. « Allons, » dit-il d'une voix plus rude qu'il ne l'aurait voulu. « Les pierres ont des oreilles, et les ombres ont des yeux. »

L'entrepôt se dressait près de la porte nord, massif et aveugle, avec ses murs de granit suintant la moisissure. Les deux gardes, des hommes jeunes au regard vide, se tenaient adossés au chambranle, leurs lances brillant faiblement sous la lune. L'un d'eux bâilla. L'autre se gratta la nuque en sifflotant un air profane.

Lucian les observa depuis l'ombre d'un porche, son cœur battant une mélodie sauvage dans sa poitrine. Il aurait pu prier, mais les dieux d'Arx étaient sourds ou morts. Alors il ramassa une pierre — un galet rond, poli par les pluies — et la lança dans un tonneau renversé, à quelques pas.

Le bruit roula dans le silence comme une fausse note dans un requiem.

« Qui va là ? » fit le premier garde, sa main crispée sur le pommeau de son épée.

« Va voir, » ordonna l'autre, reculant d'un pas vers la porte.

Lucian surgit alors des ténèbres avec la grâce d'un prédateur. Son poing s'abattit sur la nuque du premier garde, un coup sec, chirurgical. L'homme s'effondra sans un bruit, ses yeux déjà vagues. Le second ouvrit la bouche pour crier, mais une main gantée de cuir lui écrasa la trachée, et le silence fut total. Lucian le laissa glisser lentement contre le mur, comme une poupée de chiffon.

Il fit signe à ses complices.

Sara et Neven avancèrent, rapides et silencieux. La porte de l'entrepôt céda sous un coup d'épaule, et l'intérieur révéla son odeur de paille humide, d'urine et de sueur froide. Une dizaine de condamnés se tenaient là, blottis les uns contre les autres, leurs yeux agrandis par la peur et la malnutrition. Des femmes aux cheveux emmêlés, des hommes aux barbes grises, un adolescent qui tremblait comme une feuille.

« Suivez-nous, » murmura Sara. Sa voix, soudain, avait la douceur d'une mère consolant ses enfants. « Vous êtes libres. Mais taisez-vous. Le moindre bruit, et nous mourrons tous. »

L'un des prisonniers, une vieille femme aux doigts tordus par l'arthrite, se mit à pleurer en silence. Sara lui prit la main, et leurs doigts s'entrelacèrent.

Lucian ouvrit la marche, longeant les murs d'enceinte par un chemin qu'il avait mille fois arpenté en songe. La petite porte de service était là, rouillée, encastrée dans la muraille comme une bouche close. Il sortit une tige de fer de sa manche, l'introduisit dans la serrure,

et tourna avec une infinie délicatesse. Le pêne céda avec un claquement sourd — à peine plus fort qu'un battement de cil.

Ils passèrent un par un, courbés, silencieux, et la forêt les engloutit.

Sous les frondaisons, la nuit était plus dense, plus animale. Les arbres, des chênes centenaires aux racines noueuses, formaient une voûte presque impénétrable à la lumière lunaire. Des champignons phosphorescents brillaient par endroits, d'un vert maladif, comme des yeux de spectres. Le sentier que suivait Neven n'était pas tracé sur les cartes de l'Ordre ; c'était un chemin de contrebandiers, de sorcières et d'amants en fuite.

Lucian fermait la marche, Sara à ses côtés. Elle marchait sans se retourner, mais il sentait sa présence, son souffle, la chaleur de son corps à travers l'étoffe. Une fois, leurs épaules se frôlèrent, et il eut la sensation étrange que la nuit elle-même retenait son souffle.

« Tu as des mains de musicien, Lucian, » murmura-t-elle sans le regarder. « Pas de soldat. »

Il hésita. « Je jouais du luth, autrefois. Avant que l'Ordre ne brûle tous les instruments, sous prétexte qu'ils distrayaient l'âme de la prière. »

« Et tu en jouais bien ? »

« Assez bien pour faire pleurer ma mère. » Il marqua une pause, le temps d'enjamber une racine. « Elle disait que la musique était une prière sans paroles. L'Ordre l'a brûlée pour cela. »

Sara s'arrêta net. Dans la pénombre, ses yeux brillaient de larmes retenues. « Nous sommes tous des enfants de bûchers, Lucian. Des cendres qui apprennent à marcher. »

Ils reprirent leur route, et la cabane apparut bientôt au cœur d'une clairière — une humble bâtisse de rondins, avec un toit de chaume et une cheminée d'où s'élevait une fine colonne de fumée odorante. Neven poussa la porte, et

la lumière d'un feu de foyer dansa sur les visages émaciés des condamnés.

« Vous êtes chez vous, » dit-il simplement. « Pour cette nuit, du moins. Demain, nous vous conduirons plus loin, vers les terres franches. »

Les remerciements furent des murmures, des étreintes, des larmes silencieuses. La vieille femme aux doigts tordus embrassa les mains de Sara, puis celles de Lucian, comme si elle touchait des reliques. L'adolescent tremblant, libéré de sa peur, éclata en sanglots violents que Neven étouffa en le serrant contre sa poitrine.

Sara se tourna vers Lucian, et dans ses yeux luisait une gratitude si pure qu'elle en devenait douloureuse. « Sans toi, » dit-elle, « ils seraient morts. Toi seul connaissais les chemins. Toi seul as osé. »

Il prit son visage entre ses mains, comme on prendrait un calice. « Ne me remercie pas, Sara. Je ne fais que payer une dette. Chaque vie sauvée est une insulte à l'Ordre. Chaque

battement de cœur libre est une épine dans leur lit de justice. »

Neven s'approcha, posa une main lourde sur l'épaule de Lucian. Son regard, pour la première fois, était dénué de méfiance. « Tu as du cran, Lucian. Et du cœur. Je n'aurais pas cru cela possible chez un homme de l'Ordre. » Il serra l'épaule. « J'ai eu tort. Pardonne-moi. »

« Il n'y a rien à pardonner, » répondit Lucian.
« La méfiance est une vertu, ici. »

Ils restèrent encore une heure à parler — du prochain convoi, des cachettes d'armes, des traîtres possibles. La flamme du foyer dansait, projetant des ombres mouvantes sur les murs de torchis. Dehors, la lune entamait sa lente descente vers l'horizon, bientôt avalée par les arbres.

Enfin, Lucian et Sara prirent congé. Ils s'enfoncèrent à nouveau dans la forêt, remontant vers la cité endormie. Les branches leur fouettaient le visage, les feuilles mortes crissaient sous leurs pas. Lucian sentait en lui une flamme nouvelle, fragile mais tenace,

comme un ver luisant dans l'obscurité d'une crypte.

Il savait que l'Ordre les traquerait. Il savait que des tortures, des bâchers, des larmes encore les attendaient. Mais Sara marchait à son côté, et son épaule frôlait la sienne, et dans cette nuit complice, il lui sembla que même les cendres pouvaient refleurir.

« À quoi penses-tu ? » demanda-t-elle doucement.

« À demain, » répondit-il. « Et à tous les jours d'après, tant qu'il restera un souffle en moi pour me lever contre l'injustice. »

Elle sourit, et ce sourire valait tous les soleils que l'Ordre avait éteints.

Ainsi, sous la lune agonisante, les deux conspirateurs regagnèrent les ombres d'Arx, portant en eux le poids des vies sauvées et la promesse silencieuse de toutes celles qu'il faudrait encore arracher aux griffes de pierre.

Chapitre 14

L'aube, à peine née, effleurait les toits d'Arx comme une main hésitante sur une plaie encore vive. Une lumière dorée, presque trompeuse, se répandit sur les pierres noires de la cité, caressant les gargouilles de cathédrales oubliées et les vitraux brisés des chapelles désaffectées. Les ruelles étaient calmes, encore engourdies par les songes mauvais de la nuit. Mais dans les coulisses de ce décor de cendre et de marbre, une tempête se préparait, invisible, implacable, aussi silencieuse que le vol d'un rapace.

Luca se tenait seul dans son bureau, une pièce aux murs recouverts de cuir sombre où l'odeur du cuivre séché et de l'encens militaire flottait comme un parfum de sacrifice. Il relisait, pour la quatrième fois, les rapports que ses informateurs lui avaient glissés à la faveur de l'ombre. Ses doigts, longs et pâles comme des cierges, effleuraient le parchemin avec une lenteur presque amoureuse. Les preuves étaient là, nettes, précises, terribles. Neven, le prêtre de Sainte Sophia, celui que le peuple appelait encore « le juste » en secret, aidait les condamnés à s'évader. Il les habillait

en pèlerins, leur donnait des fausses identités, des itinéraires de fuite par les égouts de l'ancienne cité romaine.

Un sourire froid, presque esthétique dans sa cruauté, se dessina sur les lèvres de Luca. Il n'était pas un homme colérique. Il était pire : il était patient. Il se leva de son fauteuil de chêne noir, fit crisser ses bottes sur le sol de pierre, et contempla un instant la flamme vacillante d'une bougie dont la cire coulait comme des larmes figées.

« Luis, viens ici », appela-t-il d'une voix douce, trop douce, qui semblait flotter dans l'air comme une promesse de mort.

Quelques secondes plus tard, Luis apparut dans l'embrasement de la porte. C'était un colosse au visage impassible, taillé dans le granit des cachots, avec des yeux gris qui ne reflétaient aucune lumière. Il portait toujours un tablier de cuir taché, car il était le tortionnaire attitré de l'Ordre, et il aimait son métier avec une dévotion presque mystique.

« Oui, Luca ? » fit-il, sa voix grave comme le grondement d'un séisme lointain.

Luca ne se retourna pas tout de suite. Il laissa le silence s'étirer, cette tension exquise qui précède les sentences. Puis, d'un mouvement fluide, il pivota et planta ses yeux couleur d'acier dans ceux de son bourreau.

« Nous avons une mission importante ce soir. Le prêtre Neven a trahi l'Ordre. Il n'a pas seulement enfreint la loi, Luis. Il a insulté notre raison d'être. Il a fait de la miséricorde une arme contre nous. » Il marqua une pause, ses doigts tambourinant doucement sur le bois. « Nous devons l'arrêter. Et l'exécuter pour haute trahison. »

Luis inclina la tête, et un sourire cruel, presque affectueux, étira ses lèvres minces. « Ce sera fait. Je préparerai les hommes. Les chevaliers de la Corde Noire ? »

« Les meilleurs. Pas un seul cri ne doit s'échapper de cette chapelle avant que nous ayons mis la main sur lui. Je veux que Neven voie nos visages avant d'entendre nos épées. »

Luis acquiesça et disparut dans l'ombre du couloir, son pas lourd résonnant comme un glas annonçant l'orage.

Le reste de la journée, Luca la passa à peaufiner chaque détail de l'opération. Il déplaça des figurines de plomb sur une carte de la cité, ajusta les horaires, calcula les angles morts. Il savait que Neven avait des alliés, peut-être même au sein de l'Ordre. Mais cela ne faisait qu'ajouter du piment à sa chasse. Il aimait cette sensation, cette certitude d'être le prédateur ultime, celui qui frappe non par colère, mais par esthétique de la justice.

À la tombée de la nuit, la lune se cacha derrière des nuages épais comme des linceuls. Aucune étoile ne brillait sur Arx. Les réverbères à l'huile de baleine vacillaient sous la brume montante, et les chiens errants s'étaient tus, comme s'ils pressentaient le sang. Luca, Luis et leur escouade de six chevaliers avançaient en silence, leurs armures noires ne produisant aucun cliquetis, car ils avaient enveloppé leurs plaques de cuir et de laine.

La chapelle Sainte Sophia se dressait devant eux, frêle et fière, avec son clocher penché et ses vitraux où dansait une lueur orangée. À l'intérieur, Neven priait sans doute. Ou peut-être attendait-il. Luca leva la main, et ses

hommes s'immobilisèrent comme des statues de cendre.

« Toi, par la porte latérale, murmura Luca à Luis. Toi, par le jardin, au cas où il voudrait fuir par la sacristie. Moi, j'entrerai par la nef. Il doit me voir venir. Il doit savoir que c'est moi, Luca, qui l'envoie à Dieu. »

Luis hocha la tête et disparut, suivi de deux hommes. Luca attendit trente secondes, le temps que son cœur ralentisse, puis il poussa la porte de chêne de la chapelle.

L'intérieur sentait l'encens, la cire d'abeille et le vieux bois. Des cierges brûlaient devant une statue de la Vierge, dont le visage patiné semblait pleurer de la suie. Neven était agenouillé devant l'autel, sa silhouette frêle sous la chasuble blanche, ses mains jointes. Il ne se retourna pas tout de suite, comme s'il avait entendu le destin arriver depuis longtemps.

« Neven », dit Luca, sa voix résonnant sous les voûtes comme un couperet.

Le prêtre se releva lentement, posa ses mains sur l'autel, puis se retourna. Son visage était émacié, ses yeux d'un bleu délavé par les veilles et les jeûnes. Mais il n'y avait aucune peur en lui. Seulement une tristesse immense, celle des hommes qui ont trop vu l'horreur.

« Luca, dit-il calmement. Que faites-vous ici à une heure si tardive ? Vous ne priez jamais, d'habitude. »

Luca s'avança, la main sur la garde de son épée, son visage dur et impassible comme un masque de cire. « Neven, tu es accusé de trahison contre l'Ordre. Nous avons des preuves de tes activités clandestines. Tu as aidé des condamnés à fuir la justice. Tu as profané la loi. Tu es en état d'arrestation. »

Neven ne broncha pas. Il baissa les yeux un instant, puis les releva, et son regard défia Luca avec une douceur désarmante. « Je n'ai fait que ce qui est juste. Ces hommes que vous appelez condamnés... c'étaient des enfants, Luca. Des enfants volés, vendus, marqués. L'Ordre a perdu son chemin. Il ne punit plus les crimes, il les crée. »

« Tu es un traître, Neven », répliqua Luca avec une froideur glaciale. « Et tu payeras pour tes crimes. La miséricorde est un poison quand elle s'oppose à l'ordre. Tu le sais mieux que personne. »

Les chevaliers s'avancèrent pour saisir Neven, mais le prêtre ne se laissa pas faire sans résistance. Il se débattit, non par lâcheté, mais par dignité. Il cria, non pour appeler à l'aide, mais pour que quelqu'un entende : « Au nom de Celui qui est mort pour nous, arrêtez ! Vous n'êtes que des bourreaux sans foi ! »

Mais ses cris furent étouffés par le bruit des pas de Luis, qui pénétra par l'arrière avec ses hommes, maîtrisant les deux servants d'autel et la vieille femme qui balayait le chœur. En moins d'une minute, la chapelle fut sous contrôle. Neven, à genoux, les mains liées, le visage déjà tuméfié par un coup de pommeau d'épée, regardait Luca avec des yeux où ne brillait plus que la pitié.

Dans l'ombre d'un pilier de pierre, Sara observait la scène. Elle s'était cachée là depuis une heure, venue prévenir Neven d'une rumeur, mais elle était arrivée trop tard. Ses

doigts tremblaient contre ses lèvres. Elle vit le sang couler sur la joue du prêtre. Elle vit Luis essuyer sa lame sur sa manche, avec une indifférence presque artistique. Et elle sut qu'elle ne pourrait rien faire ici.

Alors, avec la discrétion d'une ombre, elle se glissa hors de la chapelle par une porte dérobée, traversa le jardin aux herbes folles, et se mit à courir. Ses sandales claquaient sur les pavés mouillés, son cœur battait à tout rompre. Elle courut jusqu'à la caserne, jusqu'à la chambrée des jeunes chevaliers, là où Lucian jouait encore aux dés avec un camarade.

« Lucian ! » haleta-t-elle, le visage marqué par la panique, ses cheveux collés à ses tempes. « Luca a découvert Neven ! Ils sont en train de l'arrêter à la chapelle. Il va le torturer, Lucian. Tu sais ce qu'il fait aux prêtres. »

Lucian laissa tomber les dés. Son sang se glaça, non par peur, mais par cette horreur froide que l'on ressent quand l'inévitable advient. Il se leva d'un bond, attrapa sa cape.

« Reste ici, Sara », dit-il d'une voix qu'il voulait ferme, mais où tremblait l'amour. « Je vais essayer de les retarder. De gagner du temps. Va prévenir les autres. »

Il se mit à courir vers la chapelle, priant tous les dieux qu'il ne croyait plus pour que ses jambes soient plus rapides que la haine de Luca.

À son arrivée, la scène qu'il vit le frappa comme un coup de fouet. Luca et Luis traînaient Neven hors de la chapelle, le prêtre ensanglanté mais toujours droit, ses mains liées derrière le dos, sa chasuble déchirée. Il marchait péniblement, mais il marchait. Il ne se laissait pas porter comme un sac.

« Luca, attends ! » cria Lucian, s'avancant, les bras ouverts, comme pour barrer la route.

Luca se tourna vers lui, et dans ses yeux brilla une lueur triomphante, presque joyeuse. « Lucian. Que fais-tu ici, à cette heure ? La patrouille ne passe pas par ici. »

« Laissez-moi parler à Neven, implora Lucian, la voix rauque. Avant que vous ne

l'emmeniez. Peut-être qu'il nous donnera des informations. Des noms. Des complices. Vous voulez une confession, n'est-ce pas ? Je peux la lui arracher mieux que Luis. Il me connaît. Il me parlera. »

Luca sembla réfléchir un instant, les yeux mi-clos, comme un chat qui joue avec une souris. Puis il haussa les épaules. « Très bien. Deux minutes. Pas une de plus. »

Lucian s'approcha de Neven, si près qu'il sentait l'odeur du fer et du sang mêlés. Leurs regards se croisèrent, et Lucian vit dans les yeux du prêtre non pas la peur, mais une lueur étrange, presque allègre, celle des martyrs qui savent que leur mort ne sera pas vaine.

« Neven », murmura Lucian, assez bas pour que seul le prêtre l'entende, « tenez bon. Nous trouverons un moyen. Je vous sortirai de là. »

Neven sourit faiblement, et dans sa bouche fendue, le sourire ressemblait à une plaie. « Reste fort, Lucian. La vérité prévaudra. Mais ne me sauve pas. Sauve les autres. Les enfants. Les fugitifs. Continue sans moi. »

« Je ne peux pas vous abandonner. »

« Tu le peux. Tu le dois. » La voix de Neven n'était plus qu'un souffle. « Pars, maintenant. Ne leur donne pas une raison de te prendre aussi. »

Lucian se redressa, le cœur lourd comme une enclume. Il regarda Luca, puis Luis, puis les chevaliers impassibles. Il savait que la situation était désespérée. Mais il ne pouvait abandonner. Alors que l'escouade emmenait Neven vers la caserne, Lucian retourna vers Sara, qui l'attendait, blottie contre un mur, les yeux rouges.

Elle se jeta dans ses bras, et il la serra si fort qu'il sentit ses côtes sous la fine cotonnade. « Nous devons être forts, Sara », dit-il, la voix brisée mais volontaire. « Nous devons continuer à lutter. Pour Neven. Pour tous ceux qui croient encore que la justice n'est pas un mot creux. »

Sara hocha la tête, des larmes silencieuses roulant sur ses joues. « Nous trouverons un moyen, Lucian. Nous le sauverons. Ou nous vengerons. Je te le jure. »

Cette nuit-là, dans les ombres humides de la cité d'Arx, une nouvelle détermination naquit dans le cœur des deux amants, plus froide que l'acier, plus tenace que la prière. Le vent se leva, chargé d'une odeur de pluie et de cendre, et la lune, enfin libérée des nuages, éclaira d'un blanc spectral les toits de la ville, comme si elle-même prenait parti. Lucian et Sara savaient que la route serait longue, semée de trahisons et de cadavres. Mais ils étaient prêts. Ils n'avaient plus rien à perdre, sinon leur humanité. Et cela, aucun ordre au monde ne le leur prendrait.

Chapitre 15

Les rues d'Arx s'étiraient sous la nuit telle une blessure mal cicatrisée, noires et luisantes de l'humidité qui suintait des murs lépreux. Le silence n'était point ce calme paisible qui berce les cités endormies, mais cette chose plus terrible encore : l'absence même du bruit, comme si la ville retenait son souffle de peur d'attirer l'attention des ombres qui la hantaient. Les rares citoyens qui osaient braver l'heure tardive se collaient aux murailles, leurs prunelles reflétant la lueur blafarde des torches que portaient les soldats, ces yeux de bêtes traquées qui ont appris que regarder un homme en armure revenait à signer son propre arrêt de mort.

Luca marchait en tête du funèbre cortège, son pas régulier comme un métronome annonçant l'exécution. Le cuir de sa botte frappait les pavés gras avec une satisfaction presque voluptueuse, et son visage — ce masque angélique que la cruauté avait ciselé — arborait la béatitude sereine des justiciers qui ne doutent jamais de leur cause. Il portait sa cape noire enroulée autour des épaules, non point pour se protéger du froid, mais comme

un oiseau de proie déploie ses ailes avant de frapper.

Neven, lui, avançait en boitant. Ses poignets entravés par des chaînes de fer brut avaient déjà laissé des marques bleutées sur sa peau tannée, et son visage — autrefois plein de cette vie que seuls les rebelles possèdent — n'était plus qu'un paysage de contusions et de sang séché. Pourtant, sa nuque restait droite. Ses épaules ne ployaient point. Cette dignité que rien ne pouvait entamer, pas même les crachats des gardes ni les coups de crosse dans les reins, irradiait de lui comme une flamme que la tempête n'éteint qu'en consumant ce qui l'alimente.

Lucian fermait la marche, et dans l'ombre de son heaume, son esprit tournoyait telle une feuille morte emportée par un tourbillon. Il voyait la nuque de son frère, cette raie blonde parfaite que leur mère peignait autrefois dans la lumière du matin, et il se demandait à quel instant précis l'amour avait cédé la place à cette chose plus terrible : la certitude. Car Luca était certain. C'était là son génie et sa damnation. Il ne doutait jamais, ne se posait jamais la question qui rongait Lucian comme

un ver ronge le fruit : « Et si nous étions les monstres ? »

La caserne se dressa devant eux, silhouette massive et carrée contre le ciel purpurin. Les tours de guet avaient la forme de crocs levés vers la lune, et les gargouilles de pierre — ces chimères grotesques dont les architectes de l'Ordre peuplaient leurs édifices — semblaient danser dans la fumée des braseros, leurs ombres projetées glissant sur les murs comme des âmes en peine refusant l'au-delà. Les chevaliers de faction se figèrent en voyant approcher Luca, leurs mains se serrant instinctivement autour du pommeau de leurs épées, non par crainte de l'ennemi extérieur, mais par ce tic nerveux qu'ont les bourreaux lorsqu'ils croisent le bourreau en chef.

La cellule où l'on jeta Neven était creusée dans les entrailles mêmes de la forteresse, là où l'humidité suintait des pierres comme une sueur séculaire. Le bruit de la porte en se refermant — ce cliquetis métallique qui fait frissonner même les plus braves — résonna longtemps dans le couloir de granit, répété par les échos comme un mauvais présage murmuré à l'infini. Luca s'attarda un instant

devant l'œilleton de fer, observant l'homme qui s'asseyait sur la paille moisie avec une lenteur digne, puis il se tourna vers son frère.

« Viens, Lucian. » Sa voix était douce. C'était ce qui le rendait si terrifiant. « Nous avons à parler, toi et moi. »

La salle de réunion sentait la cire d'abeille et le vieux cuir. Des cartes de la ville couvraient la table centrale, hérissées de petits drapeaux noirs comme des champignons vénéneux poussant sur un cadavre. Luca referma la porte derrière eux, et le déclic du pêne glissant dans sa gâche fit battre le cœur de Lucian plus fort qu'une batterie de guerre.

Il y eut un silence. Ce silence particulier qui précède les confessions et les trahisons, où chaque seconde semble coulée dans du plomb fondu.

« Lucian, » commença Luca en tournant autour de la table, ses doigts effleurant le bois comme on caresse un instrument avant d'en jouer, « j'ai des raisons de croire que ta loyauté envers l'Ordre... vacille. »

Ce n'était pas une accusation. C'était pire.
C'était une constatation, délivrée sur le ton
dont on diagnostique une maladie incurable.

Lucian sentit ses entrailles se nouer. Il garda le silence, cherchant au fond de lui-même la réponse que son frère attendait. Mais quelle réponse pouvait satisfaire un homme qui avait déjà décidé du verdict ?

« Pourquoi dis-tu cela, Luca ? » La voix qui sortit de sa bouche lui parut étrangère, plus calme qu'il ne l'aurait cru. « J'ai toujours servi l'Ordre. Depuis notre enfance, depuis le jour où père nous a présentés au Grand Maître. Tu le sais mieux que personne. »

Luca cessa de tourner. Il s'approcha lentement, et dans ses yeux gris — si semblables à ceux de leur mère, si différents par ce qu'ils reflétaient — Lucian vit l'orage monter.

« Ne mens pas. » Les mots tombèrent comme des couperets. « J'ai observé tes actions, frère. Tes nuits hors de la caserne. Tes rencontres avec des gens qui ne sont pas des nôtres. » Sa main se leva, et pour un instant Lucian crut

qu'il allait le frapper. Mais Luca se contenta de poser ses doigts glacés sur sa joue, geste d'une tendresse perverse. « Cette vendeuse de fleurs, par exemple. La petite Sara aux cheveux de feu. Tu crois que je ne t'ai pas vu rôder autour de son échoppe, à l'heure où les honnêtes gens dorment ? »

Le sang de Lucian se figea dans ses veines. Il eut la vision de Sara — son sourire en coin, ses mains couvertes de terre et de pétales, ses yeux couleur d'absinthe — et la peur lui laboura les entrailles comme une bêche retournant la terre fraîche.

« Sara est innocente, » dit-il, et sa voix se brisa malgré lui. « Elle ne sait rien. Elle n'a rien à voir avec tout cela. »

Le rire de Luca fut bref, sans joie, le ricanement sec d'un homme qui a depuis longtemps cessé de croire à l'innocence.

« Ne te moque pas de moi ! » cracha-t-il, et soudain le masque tomba, laissant apparaître ce que la douceur dissimulait : la fureur, la jalousie, cette rage profonde du fils aîné qui voit le cadet s'éloigner du chemin tracé. « Je

sais que tu as aidé Neven. Je sais que tu as prévenu ses complices. Je sais que tu as volé des documents dans les archives, que tu as falsifié des rapports, que tu as menti à tes supérieurs et à ton propre sang. » Il planta son index dans le torse de Lucian, appuyant entre les côtes comme pour y chercher le cœur. « Tu es un traître, Lucian. Pas par accident. Pas par faiblesse. Par choix. »

Lucian ferma les yeux.

Le monde, un instant, disparut. Il n'y eut plus que l'obscurité derrière ses paupières, le battement sourd de son cœur, et cette voix intérieure — celle qui l'avait guidé depuis l'enfance, celle qui avait murmuré « obéis » puis « doute », celle qui lui soufflait à présent la seule chose qui puisse sauver ce qui restait de son âme.

Il respira profondément.

« Oui. » Le mot tomba comme une pierre dans l'eau calme, y traçant des cercles infinis. « Oui, j'ai aidé Neven. Et toi et moi savons pourquoi. » Il rouvrit les yeux et affronta le regard de son frère sans ciller. « Parce que l'Ordre a

perdu son chemin, Luca. Parce que nous ne sommes plus des protecteurs. Nous sommes des tyrans. Et la tyrannie, frère, ne mène qu'à sa propre destruction, en emportant avec elle tout ce qui l'entoure. »

Le dégoût qui se peignit sur le visage de Luca fut une chose presque belle dans sa perfection — une sculpture vivante de la haine vertueuse, ce pire des sentiments car il se croit justifié.

« Tu es faible, Lucian. » Il recula d'un pas, secouant la tête avec une lenteur théâtrale. « Je t'ai toujours su faible. Le petit, le sensible, celui qui pleurait quand on brûlait les sorcières, celui qui voulait sauver les rats dans les égouts. » Sa voix monta, emportée par une indignation fébrile. « Mais la faiblesse, c'est toi. La force, c'est l'Ordre. Sans nous, Arx serait déchirée par les factions, ravagée par les cultes, dévorée par les créatures qui rôdent au-delà des murs. Tu crois que l'on peut régner par la bonté ? Tu crois que la bonté a jamais retenu les ténèbres ? »

« Je crois, » répondit Lucian, et sa voix était calme maintenant, calme comme la surface

d'un lac avant la tempête, « que si nous devenons les ténèbres pour combattre les ténèbres, il ne reste plus rien à protéger. »

Ils se dévisagèrent ainsi pendant ce qui parut une éternité. Deux frères, deux soldats, deux visions du monde séparées par un abîme plus profond que les fondations de la cité. Et dans le silence, Lucian comprit ce qu'il avait toujours refusé de voir : qu'il n'y aurait pas de réconciliation. Que l'amour qui les avait unis enfants — ces jours où ils jouaient à l'épée dans la cour intérieure, ces nuits où Luca lui lisait des histoires à la lueur d'une bougie — était mort, assassiné par quelque chose de plus fort que la mort : la conviction.

« Très bien. » Le sourire qui apparut sur les lèvres de Luca était froid, presque aimable, le sourire d'un homme qui vient de trancher dans le vif. « Si tu choisis la trahison, tu seras traité comme tel. »

Il frappa dans ses mains. Deux chevaliers entrèrent, leurs armures luisant faiblement dans la pénombre, leurs visages dissimulés derrière des heaumes sans fentes — les muets, les exécuteurs, ceux que l'on envoie faire le

sale travail pour que les autres gardent les mains propres.

« Emmenez-le. » Luca s'était déjà détourné, il contemplait les cartes sur la table, ses doigts caressant distraitemment un petit drapeau noir. « Lucian d'Arx, chevalier de l'Ordre, tu es accusé de haute trahison, de collusion avec l'ennemi, et de violation du Code sacré. Ta peine sera prononcée au lever du jour. »

Les chevaliers saisirent Lucian par les bras. Il ne résista pas. À quoi bon ? La révolte physique n'aurait été qu'une gesticulation misérable, alors que la révolte qu'il portait en lui — celle-là, la vraie — venait de trouver son champ de bataille.

La cellule qu'on lui assigna était voisine de celle de Neven. Mêmes murs suintants, même paillasse moisie, même seau dans le coin, même petit soupirail par où filtrait un air chargé d'humidité et de bruits lointains — des pas, des portes, parfois un cri étouffé trop vite. La porte se referma sur lui avec ce même bruit sourd, ce même bruit définitif qui sépare à jamais le monde des vivants de celui des condamnés.

Dans l'obscurité, Lucian écouta battre son cœur.

« Lucian ? » La voix de Neven traversait le mur, étouffée mais distincte, comme les souvenirs qu'on croit oubliés et qui remontent dans le silence des nuits sans sommeil. « Es-tu là, mon ami ? »

« Oui, Neven. » Lucian s'accroupit contre la paroi de pierre, posant son front sur la fraîcheur humide du granit. « Luca m'a accusé de trahison. Nous sommes tous deux prisonniers désormais. »

Il y eut un rire derrière le mur. Un rire grave, fatigué, mais qui n'avait rien perdu de sa chaleur — cette chose étrange que possédaient les rebelles, cette capacité à rire même au fond du gouffre.

« Eh bien, » dit Neven, « au moins nous avons de la compagnie. Le cachot est moins triste à deux. »

Lucian aurait voulu partager cette ironie, mais la rage et le désespoir lui nouaient la gorge. Il pensa à Sara — à ses mains couvertes de terre

et de pétales, à la façon dont elle relevait ses cheveux roux dans son cou, à ce qu'elle ferait quand elle apprendrait son arrestation. Il pensa à leur père, qui reposait dans la crypte familiale, et qui avait donné sa vie pour l'Ordre. Il pensa à sa mère, qui ne parlait plus depuis la mort de son époux, qui passait ses journées à regarder par la fenêtre en comptant les heures.

« La vérité finira par triompher, Lucian. » La voix de Neven était plus douce maintenant, apaisante comme une main posée sur une épaule. « C'est toujours le cas, à la fin. Pas parce que la vérité est plus forte que le mensonge — elle ne l'est pas, pas tout de suite, pas quand les mensonges ont des épées et des cachots — mais parce qu'elle est plus tenace. Le mensonge s'effrite. La vérité, elle, germe dans les interstices, elle pousse entre les pierres, elle finit par faire éclater les murs les plus épais. »

Lucian se laissa glisser le long du mur, jusqu'à s'asseoir sur la terre battue. Il ferma les yeux. Le conflit qui le déchirait — loyauté et rébellion, famille et justice, peur et courage — lui labourait l'esprit comme une charrue fend

la terre vierge, y creusant des sillons profonds d'où naîtrait peut-être quelque chose, une récolte ou un tombeau.

Il avait grandi en vénérant l'Ordre. On lui avait appris que la force était la seule vertu, que la compassion était une faiblesse, que l'amour était un luxe que les guerriers ne pouvaient s'offrir. Et pourtant, quelque chose en lui avait toujours résisté — cette petite flamme que ni les sermons ni les punitions n'avaient pu éteindre, cette certitude viscérale que la grandeur d'un homme ne se mesure pas à sa capacité à infliger la souffrance, mais à celle d'aimer malgré tout.

Il pensa à Sara. À ses baisers volés dans l'échoppe embaumée de jasmin. À ses mains dans les siennes. À cette promesse qu'il lui avait faite, un soir où les étoiles semblaient plus proches : « Je te protégerai. Quoi qu'il arrive. »

Et soudain, dans la pénombre de sa cellule, Lucian comprit.

Il n'y avait pas de choix. Il n'y avait jamais eu de choix. Parce que choisir, c'était supposer

qu'aucune option ne s'imposait d'elle-même, que toutes étaient également valables, également possibles. Mais la vérité, c'était que son chemin était tracé depuis le premier instant où il avait vu Sara sourire, depuis le premier instant où il avait entendu Neven parler de liberté, depuis le premier instant où il avait regardé son frère brûler un innocent et s'était dit : « Non. Plus jamais. »

« Neven, » appela-t-il doucement.

« Je t'écoute. »

« Je vais me battre. » Sa voix était basse, mais ferme, les mots coulant comme du métal en fusion dans un moule. « Je vais trouver un moyen de nous sortir d'ici. Je vais renverser Luca. Je vais restaurer la justice à Arx, ou je mourrai en essayant. »

Il y eut un long silence. Puis Neven posa sa main contre le mur, et Lucian y posa la sienne, paume contre paume, pierre contre pierre, séparés par quelques centimètres de granit qui représentaient tout ce que la tyrannie pouvait dresser entre les hommes — et tout ce que l'amour pouvait traverser.

« Alors, » dit Neven, et dans sa voix il y avait comme un sourire, « commençons. »

Dehors, la nuit était encore profonde. Mais Lucian, les yeux ouverts dans l'obscurité, crut distinguer, par le soupirail, la première lueur de l'aube — ce mince filet d'argent qui annonce que les ténèbres, si épaisses soient-elles, ne règnent jamais éternellement.

Chapitre 16

L'aube se leva sur Arx avec une lenteur cruelle, comme une blessure qui s'ouvre à contrecœur dans le flanc livide du ciel. Les rayons du soleil, pâles et malsains, rampant sur les toits de la ville, semblaient hésiter à toucher les pavés maculés de l'ordure et des secrets. Cette lumière qui pour d'autres cités aurait été promesse de renouveau, sur Arx portait le poids des sombres présages. Les cloches des églises se turent ce matin-là, comme si les saints eux-mêmes détournaient le regard de ce qui allait advenir.

Dans la chambre forte de la caserne, là où la pierre suintait l'humidité et la peur des condamnés, Luca avait passé la nuit à peaufiner chaque détail de l'exécution publique de Neven. Assis à son bureau de chêne noirci, la flamme vacillante d'une unique chandelle dansant sur ses traits anguleux, il caressait du bout des doigts le parchemin qui détaillait les charges. Non qu'il eût besoin de les relire — il les connaissait par cœur, les avait inventées avec une précision presque artistique. Mais il aimait le toucher de la peau tannée, cette texture qui lui rappelait

que les mots, comme les hommes, pouvaient être pliés à sa volonté.

Il sera un exemple, songeait-il en relevant la tête vers le crucifix suspendu au mur — ironie suprême pour un homme qui avait depuis longtemps troqué la foi contre le pouvoir. On parlera de ce jour dans les tavernes, dans les chaumières, et chaque mère apprendra à ses enfants à ne jamais défier l'Ordre.

Il se leva, sa haute silhouette drapée dans une cape noire ornée du blason écarlate de l'Inquisition. Ses bottes craquèrent sur les dalles humides tandis qu'il descendait l'escalier en colimaçon, chaque marche gémissant sous son poids comme une âme damnée reconnaissant son bourreau.

Dans les profondeurs de la geôle, l'obscurité régnait en maître absolu — une obscurité si dense qu'elle semblait palpable, presque respirante. Les cellules de détention, creusées dans la pierre vive du soubassement, contrastaient violemment avec la lumière blafarde qui filtrait par les soupiraux grillagés. Cette lumière tombait en faisceaux obliques,

révélant la poussière dansant dans l'air, les toiles d'araignée aux plafonds voûtés, et sur les murs, les stries noirâtres laissées par les mains des prisonniers qui avaient tenté, en vain, de s'accrocher à la vie.

Lucian, blotti dans l'ombre de sa cellule, écoutait.

Il écoutait depuis des heures, depuis que les gardes l'avaient jeté là comme un sac de viande inutile. Ses doigts, enchaînés à un anneau scellé dans le mur, s'étaient engourdis, puis endoloris, puis étaient devenus une douleur si familière qu'il n'y prêtait plus attention. Non, ce qui le tourmentait, ce qui lui lacérait l'âme bien plus cruellement que le fer n'entaillait sa chair, c'étaient les cris.

Des cris étouffés, étouffés par les bâillons ou par la honte, mais qui filtraient quand même à travers les murs de pierre. Des cris que Lucian reconnaîtrait entre mille, parce qu'il avait appris à les aimer, ces intonations, avant que la folie de son frère ne les réduise à cela — une plainte rauque, déchirée, qui montait des entrailles de la terre comme l'agonie d'un monde qui se meurt.

Neven, priait-il en silence, les jointures blanchies sur ses chaînes. Neven, tiens bon. Ne leur donne pas cette victoire.

Mais il savait, au fond de lui-même, ce que Luis était capable d'infliger. Il avait vu les corps, des nuits entières, dans la morgue de la caserne. Il avait compté les brûlures, les entailles, les os brisés. Il savait que la douleur, lorsqu'elle est maniée par un expert, finit par briser n'importe quel homme.

La salle de torture se trouvait à l'extrémité du corridor, là où même les gardes les plus aguerris hésitaient à s'aventurer seuls. Luis, le bourreau attitré de l'Ordre, y officiait avec la dévotion qu'un sculpteur réserve à son chef-d'œuvre. Son visage, taillé dans la rocaïlle et le mépris, ne trahissait aucune émotion. Ses mains, larges et calleuses, manipulaient les instruments de supplice avec une dextérité presque tendre.

Neven était attaché à une table de pierre inclinée, ses vêtements sacerdotaux déchirés laissant voir sa chair meurtrie. Le sang coulait en filets minces le long de ses bras, gouttant

sur le sol où il formait une mare sombre, presque noire, qui réfléchissait la flamme des torches. Autour de lui, sur une étagère de bois noirci, s'alignaient les outils : tenailles, fers à marquer, scies, pinces, et d'autres instruments dont la simple vue eût retourné l'estomac d'un homme ordinaire.

Luis saisit une paire de pinces métalliques, leurs mâchoires hérissées de dents acérées, et les referma lentement sur les doigts de Neven.

— Tu parles maintenant, traître ? grogna-t-il, sa voix caverneuse roulant dans l'espace confiné comme le tonnerre avant l'orage.

Il serra.

Neven sentit ses phalanges se disloquer dans un craquement humide, le bruit de ses os qui cédaient sous la pression — un bruit qu'il n'oublierait jamais, même dans l'au-delà. La douleur explosa en une supernova blanche derrière ses yeux, et pour un instant, un seul, il entrevit l'abîme où l'Ordre tentait de le précipiter.

Mais il serra les dents.

Il les serra si fort que le goût du cuivre envahit sa bouche, que ses gencives saignèrent. Il les serra parce qu'il se souvenait des paroles de son père, un vieil homme qui avait survécu aux purges de la génération précédente : « *La foi, mon fils, ce n'est pas quand Dieu répond. C'est quand Il se tait, et que toi, tu parles quand même.* »

— Je ne dirai rien, Luis. Sa voix était à peine un souffle, rauque comme du verre pilé. Vous pouvez me torturer, mais vous ne briserez pas mon esprit.

Luis grimaça. La frustration commençait à poindre derrière son masque d'indifférence, un tic à la commissure de ses lèvres, un plissement de ses yeux porcins. Il lâcha les pinces et s'essuya les mains sur son tablier déjà maculé.

— Tu es un imbécile, Neven. Crois-tu vraiment que ta souffrance changera quelque chose ? Les pierres d'Arx ont vu défiler des centaines de martyrs avant toi. Sais-tu où ils sont, maintenant ? De la poussière. De la poussière que nous balayons le matin en nous souhaitant bonne journée.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres de celui du prêtre. Son haleine sentait le vin aigre et la viande pourrie.

— Moi, je serai encore là demain. Et après-demain. Et dans dix ans. Toi, on t'aura oublié avant que ton sang n'ait séché sur le billot.

Neven fixa Luis — un regard d'une intensité telle que le bourreau, malgré lui, recula d'un demi-pas. Les yeux du prêtre brillaient d'une lueur qui n'était pas de ce monde, cette lueur que les Inquisiteurs redoutaient plus que les épées ou les complots.

— La vérité et la justice triompheront toujours, Luis. Il prononça ces mots lentement, distinctement, comme s'il les gravait dans l'air même. Peu importe le temps que cela prendra. Peut-être que vous brûlerez ma chair aujourd'hui. Mais les cendres que vous disperserez, le vent les portera dans d'autres cœurs. Et ces cœurs, un jour, s'enflammeront.

Luis recula, furieux de ne pouvoir obtenir les informations que Luca exigeait — le nom des conspirateurs, les repaires des dissidents, les

cache d'armes qu'on soupçonnait exister dans les bas-fonds. Il se tourna vers Luca, qui observait la scène depuis l'embrasement de la porte, ses bras croisés sur sa poitrine, un sourire froid aux lèvres.

— Il ne parlera pas, Luca. Du moins, pas ce soir. Je peux continuer, mais ses doigts... il n'en reste plus beaucoup à briser.

Luca hocha la tête, comme s'il avait déjà anticipé cette réponse. Il s'avança dans la lumière vacillante, sa cape balayant le sol taché.

— Très bien. Cesse pour l'instant. Nous ne voulons pas qu'il soit trop endommagé pour le spectacle de demain, n'est-ce pas ? Il se tourna vers Neven, une ombre de respect — ou ce qui chez lui tenait lieu de respect — traversant son visage. Tu as du cran, prêtre. Je te l'accorde. Mais le cran ne suffit pas contre le feu.

Il se pencha à son tour, plus près que Luis, si près que Neven pouvait sentir le parfum entêtant dont Luca imbibait ses vêtements —

ambre et myrrhe, comme un évêque le jour de Pâques.

— Demain, tu brûleras sur la place publique. Et je veux que tu saches quelque chose, Neven. Pendant que tu crépiteras, pendant que ta peau se fendra et que tes yeux fondront dans leurs orbites... pendant tout ce temps, je te regarderai. Je ne clignerai pas des yeux. Je veux voir exactement à quel moment ton dieu t'abandonnera.

Il se redressa, ajusta ses manchettes, et quitta la pièce sans un regard en arrière.

Lucian, dans sa cellule, avait cessé d'écouter les cris. Ils avaient faibli, puis s'étaient tus, et ce silence était pire que tout. Il se leva, ses jambes tremblantes, et s'approcha du soupirail. Au-dehors, le ciel était d'un gris sale, et des nuages bas charriaient une menace de pluie.

Je dois faire quelque chose, pensa-t-il en martelant le mur de son poing enchaîné. Avant qu'il ne soit trop tard.

Mais quoi ? Il était seul, désarmé, enfermé. Les gardes patrouillaient dans les couloirs avec leurs épées nues et leurs armures étincelantes. Son frère avait prévu chaque échappatoire, chaque possibilité de rébellion. Luca n'était pas seulement cruel — il était méthodique. Et c'était cette méthode qui rendait sa tyrannie si terrible.

Pourtant, songea Lucian en fermant les yeux, les murs les plus solides ont leurs failles. Les plans les plus parfaits, leurs imprévus.

Il se souvint de Sara. Leurs derniers regards échangés avant son arrestation. La façon dont elle avait incliné la tête, un tout petit mouvement imperceptible, comme pour dire : *Attends. Je reviendrai.*

Il s'accrocha à ce souvenir comme un naufragé à une épave.

Quelques heures plus tard, le ciel s'était assombri davantage, mais pas assez pour dissuader la foule. La place centrale d'Arx, habituellement déserte aux heures de la prière, était noire de monde. Des centaines de

visages — des centaines — s'étaient massés entre les maisons à colombages, entre les échoppes closes et les fontaines taries. Des enfants perchés sur les épaules de leurs pères, des vieilles femmes voilées, des marchands ayant abandonné leurs étals, des mendiants ayant échangé leurs guenilles contre des habits d'emprunt pour l'occasion.

Ils étaient venus par peur — la peur qu'on les accuse d'être des sympathisants s'ils restaient chez eux. Mais aussi par cette curiosité morbide qui habite le cœur humain, cette fascination pour la souffrance d'autrui qui fait dire à certains que nous ne sommes que des bêtes à peine civilisées.

Une estrade avait été érigée au centre de la place, à l'endroit même où l'on installait le marché les jours de foire. Haute de trois mètres, construite en bois de chêne à peine équarri, elle portait en son centre un poteau massif, noirci par les flammes des exécutions précédentes. Des cordes, encore maculées de sang séché, pendaient comme des serpents morts. À ses pieds, on avait entassé le bûcher — des fagots de bois sec imbibés d'huile,

disposés avec soin pour que le feu prenne vite, pour que la mort soit longue.

Des chevaliers de l'Ordre en tenue de cérémonie formaient un cordon autour de l'estrade, leurs heaumes étincelants dissimulant leurs visages, leurs lances dressées vers le ciel comme une forêt d'acier. Derrière eux, les bourreaux en cagoules noires attendaient, leurs haches posées sur leurs épaules.

Luca monta sur l'estrade par un escalier latéral, et le silence se fit.

Il leva les bras, et dans ce geste théâtral, il était à la fois prêtre et roi, juge et bourreau. Ses yeux balayèrent la foule, s'attardant sur les visages terrifiés, sur les mères qui serraient leurs enfants contre elles.

— Peuple d'Arx, commença-t-il, sa voix portant dans l'air immobile comme une cloche funèbre, aujourd'hui, nous allons montrer à tous ce qui arrive à ceux qui trahissent l'Ordre. Le prêtre Neven a été reconnu coupable de trahison et de conspiration contre notre autorité. Contre l'autorité de Dieu, car

nous sommes Ses serviteurs, et qui s'oppose à nous s'oppose à Lui.

Un murmure parcourut la foule. Certains baissèrent la tête. D'autres, plus rares, osèrent échanger des regards furtifs — des regards qui en disaient long sur ce qu'ils pensaient de la justice de l'Ordre.

Neven fut traîné sur l'estrade.

Il était méconnaissable. Son visage, autrefois doux et illuminé de foi, n'était plus qu'une masse tuméfiée, bleutée, maculée de sang séché. Ses vêtements sacerdotaux, déchirés, laissaient voir des brûlures sur son torse, des marques rouges et noires qui suintaient encore. Il boitait — ses gardes le portaient presque — et ses mains, ses pauvres mains mutilées, pendaient à ses côtés comme des choses mortes.

Mais ses yeux.

Ses yeux brillaient toujours.

On l'attacha au poteau, les cordes s'enfonçant dans ses poignets meurtris, et il eut un frisson

— le froid, ou la douleur, ou les deux — mais il ne laissa échapper aucune plainte. Il tourna son regard vers la foule, lentement, méthodiquement, comme s'il cherchait quelqu'un.

Lucian, caché sous une capuche dans la foule, sentit son cœur se serrer à se briser.

Neven, pensa-t-il. Pardonne-moi. Je n'ai pas su te protéger.

Mais il ne pouvait pas se révéler. Pas encore. Il devait attendre, observer, trouver la faille.

Luca s'avança vers Neven, le sourire aux lèvres — ce sourire froid et parfait qu'il avait appris à arborer dans les salons de l'Ordre, où la cruauté se dissimulait sous des dehors de civilité.

— As-tu des dernières paroles, traître ?

Neven leva la tête, et malgré la douleur, malgré les semaines de captivité et les heures de torture, il parvint à sourire. Un sourire doux, presque serein, comme un homme qui aperçoit la lumière au bout d'un long tunnel.

— Oui, Luca. Même dans la mort, je resterai fidèle à mes croyances. La vérité ne peut être étouffée par la violence. Votre règne de terreur prendra fin, tôt ou tard. Peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain. Mais il prendra fin.

Il tourna son visage vers le ciel, vers ces nuages bas qui semblaient retenir leur souffle.

— Et quand ce jour viendra, Luca, je serai là. Non pas comme un spectre vengeur, mais comme un témoin. Un témoin de tout ce que vous avez fait. Un miroir où vous verrez, enfin, ce que vous êtes devenu.

Luca rit. Un rire froid, métallique, qui rebondit sur les murs des maisons et fit frissonner certains dans la foule.

— Très bien. Alors meurs avec tes illusions.

Il fit signe à Luis.

Le bourreau s'avança, une torche à la main. Sa flamme, graisseuse et orange, dansait au bout du bâton comme une diablesse venue

chercher son dû. Il s'approcha du bûcher, leva la torche —

— et Lucian sentit son cœur s'arrêter.

Non. Pas comme ça. Pas aujourd'hui. Pas lui.

Il ouvrit la bouche pour crier, pour se jeter en avant, pour mourir avec Neven s'il le fallait, mais son cri resta bloqué dans sa gorge.

Car à cet instant précis, un mouvement attira son attention.

Sara.

Elle était là, dissimulée dans la foule, son visage pâle encadré par une capeline de laine noire. Elle n'était pas seule. Autour d'elle, une dizaine de silhouettes — des hommes et des femmes qu'il ne reconnaissait pas, des visages inconnus mais dont les yeux parlaient le même langage que le sien — échangeaient des signes, des gestes furtifs, presque imperceptibles.

Ils ont un plan, comprit Lucian.

Luis leva la torche plus haut, le temps sembla s'étirer comme une corde prête à rompre, et dans l'espace d'un battement de cils, Lucian prit sa décision.

Il n'allait pas attendre.

Il allait créer la diversion.

— ARRÊTEZ ! hurla-t-il de toutes ses forces, sa voix déchirant l'air comme une épée.
NEVEN EST INNOCENT !

La foule se retourna. Les regards convergèrent vers lui, certains effrayés, d'autres émerveillés, la plupart simplement confus. Les chevaliers sur le cordon hésitèrent, leurs mains se posant sur les gardes de leurs épées, incertains de la menace.

C'était suffisant.

Dans la confusion, Sara et ses partisans se ruèrent vers l'estrade. Ils étaient une vingtaine — des artisans, des femmes de petite noblesse, un ancien soldat, une servante — mais ils se battaient comme s'ils étaient cent. Les premiers chevaliers tombèrent sous les coups

de poignards habilement dissimulés, sous les bâtons de fortune, sous la fureur pure.

Lucian ne perdit pas une seconde. Il se fraya un chemin à travers la foule en panique, escalada l'estrade, et se jeta sur Luis. La torche tomba, roula sur le bois, manqua de mettre le feu au bûcher, mais Lucian s'en moquait. Tout ce qui comptait, c'était de gagner du temps.

Il frappa Luis au visage, sentit le craquement du cartilage sous ses jointures, encaissa un coup en retour qui lui arracha un cri, mais il ne lâcha pas prise. Il lutta comme un damné, comme un homme qui n'a plus rien à perdre, parce que c'était la vérité.

— DÉLIVREZ-LE ! cria-t-il à Sara, qui tranchait déjà les cordes avec un poignard.

Le chaos était total. Les cris, les bruits de combat, les clameurs de la foule qui tantôt fuyait, tantôt se rapprochait pour mieux voir. Un chevalier tomba de l'estrade, son armure résonnant sur les pavés. Une femme hurla, on ne savait si c'était de peur ou d'excitation. Les partisans de Neven se regroupèrent autour du

prêtre, formant un cercle de corps pour le protéger.

Luca, pétrifié un instant par l'audace de l'attaque, tenta de reprendre le contrôle.

— CAPTUREZ-LES TOUS ! hurla-t-il, sa voix se brisant dans la mêlée. TOUS, VOUS M'ENTENDEZ ? PERSONNE NE SORTIRA D'ICI VIVANT !

Mais ses chevaliers étaient désorganisés, submergés par le nombre et par la surprise. Et les partisans de Neven, eux, ne se battaient pas pour la victoire — ils se battaient pour la liberté.

Lucian, les mains ensanglantées, réussit à arracher les dernières entraves qui retenaient Neven. Le prêtre vacilla, presque tomba, mais Sara le soutint, l'enlaça comme on enlace un frère.

— Viens, dit-elle d'une voix ferme. On s'en va.

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule, qui cette fois ne s'écarta pas par peur, mais par complicité — des mains anonymes

tendues pour les guider, des portes qui s'ouvraient sur des ruelles, des regards qui disaient *par ici, vite, par ici*.

Lucian jeta un dernier regard en arrière.

Luca se tenait au milieu de l'estrade, seul maintenant, ses chevaliers éparpillés ou morts. Ses yeux — ces yeux gris qui avaient été ceux d'un frère, d'un ami, d'un confident — brillaient d'une rage si pure, si totale, qu'elle semblait presque sacrée.

Dans ce regard, Lucian lut l'avenir.

Il lut la traque, les représailles, la mort qui allait pleuvoir sur Arx comme jamais auparavant. Il lut la fin de l'innocence, la fin du doute, la fin de tout espoir de réconciliation. Son frère ne lui pardonnerait jamais. Et lui, Lucian, ne pourrait jamais revenir en arrière.

Le point de non-retour, pensa-t-il en tournant les talons. *Le voilà*.

Et il s'enfonça dans la ruelle, dans l'ombre, dans l'inconnu, emportant avec lui le prêtre

brisé, le poids de sa trahison, et cette petite
flamme vacillante qu'on appelle, parfois,
l'espoir.

Derrière lui, la place d'Arx brûlait.

Devant lui, la nuit l'attendait.

Chapitre 17

La nuit tombait sur Arx comme une bête rampante, dévorant les derniers lambeaux de lumière crépusculaire. L'obscurité n'était pas une simple absence de soleil, mais une présence vivante, une substance presque palpable qui s'infiltrait dans les ruelles, s'accrochait aux façades décrépies des maisons, et enveloppait la cité dans un linceul de velours funèbre. Les étoiles, rares et avares, perçaient le ciel d'une lueur blafarde, témoins indifférents des drames qui se jouaient en contrebas.

Dans une petite maison à la périphérie d'Arx, une unique bougie vacillait sur une table de bois grossier. Sa flamme dansait une sarabande désespérée, projetant des ombres mouvantes sur les murs couverts de suie et d'humidité. L'air sentait le moisi, la poussière et cette odeur particulière de la peur — cette fragrance âcre que Lucian avait appris à reconnaître au fil des années, comme un parfum familial et pourtant toujours insupportable.

Lucian se tenait près de la fenêtre, le corps à demi dissimulé par un rideau de toile élimée. Il observait la rue déserte avec une attention presque douloureuse, ses yeux gris-vert balayant chaque recoin d'ombre, chaque mouvement suspect. Son visage, autrefois empreint de la jeunesse insouciante des novices de l'Ordre, portait désormais les stigmates d'une révolte naissante — des cernes profonds sous les yeux, une mâchoire plus dure, et cette lueur particulière dans le regard que seule la trahison peut allumer.

Derrière lui, Sara déployait une carte sur la table. Ses doigts tremblaient — non pas de peur, mais de cette fièvre froide qui précède les actions désespérées. Elle était belle, Sara, d'une beauté que la souffrance n'avait pas encore éteinte. Ses cheveux bruns, mal attachés en un chignon négligé, s'échappaient en mèches rebelles autour de son visage ovale. Ses yeux, d'un bleu profond comme les lacs des montagnes du Nord, brillaient d'une détermination farouche.

« Écoute-moi, Lucian », dit-elle d'une voix basse, presque un murmure, comme si les murs eux-mêmes pouvaient être des espions.

« La caserne de l'Ordre suit un plan précis. Ici, l'entrée principale, gardée jour et nuit par quatre chevaliers. Ici, les écuries. Et là... » Sa main tremblante désigna un petit rectangle sur le parchemin. « Là se trouve la porte de service. Elle n'est surveillée que par un seul homme, Luis. »

Lucian quitta la fenêtre et s'approcha de la table. Il posa ses mains sur le bois rugueux, ses jointures blanchissant sous la pression. « Luis », répéta-t-il, comme s'il goûtait le nom, cherchant à en extraire quelque révélation cachée. « Je l'ai connu, autrefois. C'était un homme bon, avant. Avant que l'Ordre ne le corrompe, ne le vide de sa substance humaine pour n'en faire qu'une coquille obéissante. »

Sara leva les yeux vers lui. « Les hommes bons n'existent plus à Arx, Lucian. Ou alors, ils sont morts, ou ils se cachent. Comme nous. » Elle marqua une pause, ses doigts caressant machinalement le bord de la carte. « Luis change les gardes toutes les deux heures. La rotation a lieu à l'heure des morts — minuit. Nous aurons une fenêtre de vingt minutes. Pas une de plus. »

« Vingt minutes », souffla Lucian. Il ferma les yeux un instant, visualisant les couloirs, les escaliers, les cellules. Il connaissait cette caserne mieux que sa propre maison — il y avait vécu, y avait prié, y avait appris l'art de la guerre au nom d'une foi qu'il commençait à peine à questionner. Aujourd'hui, ces mêmes murs qu'il avait considérés comme un sanctuaire étaient devenus une prison pour celui qu'il considérait comme un père spirituel.

Neven. Le nom résonna dans son esprit comme un glas, porteur à la fois d'espoir et de désespoir. Neven, le prêtre rebelle, l'homme qui avait osé lever la voix contre l'Ordre, qui avait proclamé que la foi ne devait pas être une chaîne mais une libération. Neven, que l'on disait brisé sur la roue de l'interrogatoire, mais dont l'esprit, Lucian le savait, restait aussi inflexible que l'acier trempé.

« Raconte-moi encore », demanda soudain Sara, interrompant le fil de ses pensées. « Raconte-moi pourquoi tu fais cela. Pourquoi tu risques ta vie pour un vieux prêtre que tu connais à peine. »

Lucian la regarda, surpris par la question. Il y avait dans sa voix autre chose que de la simple curiosité — une quête, peut-être, une tentative de comprendre ce qui animait cet homme silencieux et grave qui se tenait devant elle.

« Neven n'est pas un vieux prêtre que je connais à peine », répondit-il lentement, choisissant ses mots avec la précision d'un artisan. « Neven est la première personne qui m'a regardé comme un être humain, et non comme une arme. Lorsque j'ai rejoint l'Ordre, à douze ans, j'étais... vide. Un morceau de bois que l'on allait sculpter. Les autres instructeurs voyaient en moi un futur chevalier, une lame à aiguiser. Neven, lui, voyait une âme. » Il baissa les yeux vers ses mains, ces mains qui avaient versé le sang sur ordre. « Il m'a appris que la force sans compassion n'est que barbarie. Il m'a appris à douter. Et c'est ce doute, Sara, qui m'a sauvé. »

Sara resta silencieuse un long moment. Puis elle posa sa main sur la sienne, une pression légère, fugace, mais chargée de signification. «

Alors nous allons le sauver. Non pas par devoir, mais par gratitude. »

Ils passèrent les heures suivantes à peaufiner chaque détail, à anticiper chaque obstacle. Leurs voix s'élevaient et retombaient en un rythme presque hypnotique, ponctuées par de longs silences où seul crépitait la bougie. Ils discutèrent des issues de secours, des mots de passe, des signaux à utiliser en cas de séparation. Ils évoquèrent même, à voix basse et avec une pudeur presque gênée, ce qu'ils feraient si l'un d'eux ne revenait pas.

« Si je tombe », dit Sara avec un calme qui impressionna Lucian, « tu ne t'arrêtes pas. Tu continues. Tu sors Neven de cette prison, et tu fuis. Promets-le-moi. »

« Je ne peux pas te promettre cela », répondit Lucian, et sa voix tremblait malgré lui. « Je ne peux pas te promettre de t'abandonner. »

« Tu le peux, et tu le feras », insista-t-elle. Ses yeux bleus s'étaient assombris, prenant la couleur de l'orage. « Parce que si tu t'arrêtes pour moi, tout sera perdu. Neven sera perdu. Et tout cela — » elle désigna d'un geste large

la pièce misérable, la carte, la bougie, la nuit dehors — « tout cela n'aura servi à rien. »

Lucian serra les mâchoires. Il voulut protester, voulut lui dire qu'il ne pouvait pas laisser derrière lui une femme qui avait risqué sa vie par simple compassion. Mais il sut, au fond de lui, qu'elle avait raison. Et c'était cela, peut-être, la chose la plus cruelle dans cette guerre : savoir que l'amour devait parfois s'effacer devant la nécessité.

Lorsque le plan fut enfin prêt, une heure avant minuit, ils se regardèrent dans les yeux. Le silence qui s'installa entre eux était lourd, chargé de tout ce qu'ils n'avaient pas osé dire — les peurs, les regrets, les espoirs fragiles comme des ailes de papillon.

« Nous devons réussir, Lucian », murmura Sara. Sa voix n'était plus qu'un souffle, à peine audible par-dessus le battement de leurs cœurs. « Pour Neven. Pour tous ceux qui souffrent sous le joug de l'Ordre. Pour ceux qui n'ont plus de voix. »

Lucian prit sa main — cette main qu'il avait vue tenir une épée, déchiffrer une carte,

panser une blessure. Il la serra avec une tendresse qu'il ne se savait pas capable de ressentir encore. « Nous y arriverons, Sara. Nous n'avons pas d'autre choix. Parfois, l'absence de choix est la plus grande des libertés — elle nous délivre du fardeau de décider, et nous laisse simplement agir. »

Ils éteignirent la bougie.

L'obscurité les enveloppa comme une mère retrouvant ses enfants égarés.

Ils se glissèrent hors de leur cachette comme des ombres parmi les ombres, deux silhouettes fondues dans la nuit d'encre d'Arx. Les ruelles étaient désertes, les fenêtres closes, les portes verrouillées. La ville semblait retenir son souffle, comme si elle savait ce qui allait se jouer dans ses entrailles de pierre.

L'air sentait la fumée des cheminées éteintes, le goudron des réverbères mourants, et cette odeur indéfinissable de l'attente — celle qui précède les orages, les révolutions, les fins du monde. Lucian avançait en silence, ses pas résonnant à peine sur les pavés humides. Sara

le suivait, son épée dégainée, sa respiration calme et mesurée.

Ils traversèrent la place du Marché aux Herbes, où les étals vides dressaient leurs squelettes de bois vers le ciel étoilé. Ils longèrent le canal Saint-Michel, dont les eaux noires reflétaient par instants la lueur pâle de la lune. Ils passèrent devant l'église désaffectée de Sainte-Anne, dont les vitraux brisés ressemblaient à des plaies ouvertes sur la nuit.

Et tout au long de ce chemin, Lucian ne put s'empêcher de penser que la ville était un corps malade, et que l'Ordre en était le cancer — une tumeur qui se nourrissait de la peur des habitants, qui se renforçait à chaque silence complice, à chaque regard détourné.

« Les chevaliers », murmura soudain Sara, le tirant de sa contemplation.

Lucian l'avait déjà vue. Deux silhouettes en armure noire, casques fermés, lances à la main. Ils patrouillaient à l'intersection de la rue des Tisserands et du boulevard des

Armuriers, leur marche lourde et rythmée résonnant comme un glas.

Lucian et Sara se plaquèrent contre le mur d'une maison, retenant leur souffle. Les chevaliers passèrent à moins de trois mètres d'eux. Lucian entendit leur respiration — des souffles courts, réguliers, presque mécaniques. Il sentit l'odeur du cuir et du métal, cette fragrance particulière des hommes qui ont fait vœu de servir une cause, quelle qu'elle soit, juste ou injuste.

Lorsque les patrouilleurs furent assez loin, ils reprirent leur progression. La caserne se dressait devant eux, massive et menaçante, ses murs de granit noir semblant absorber la lumière des étoiles. Des torches brûlaient aux quatre coins, projetant une lueur dansante qui créait plus d'ombres qu'elle n'en dissipait.

Sara désigna une petite porte latérale, dissimulée derrière un amas de tonneaux. « C'est par là. » Sa voix était à peine audible. « Luis change les gardes à minuit. Il nous reste... » Elle consulta le ciel. « Quinze minutes. Peut-être vingt. »

Ils avancèrent prudemment, longeant le mur d'enceinte, se fondant dans l'ombre comme des poissons dans l'eau profonde. Lucian sentait son cœur battre dans sa gorge, mais sa main était ferme sur la poignée de son épée. La peur était là, tapie au fond de lui, mais elle n'avait pas prise — elle était comme une bête enchaînée, qu'il avait apprivoisée au fil des ans.

Lorsqu'ils atteignirent la porte, Lucian sortit un crochet de sa poche. Ses doigts, bien que tremblants, accomplirent le geste avec une précision automatique, héritée de ses années d'entraînement. Le verrou céda avec un cliquetis à peine audible.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment.

L'intérieur de la caserne sentait la cire d'abeille, le bois ciré, et cette odeur indéfinissable de la foi institutionnalisée — l'encens mêlé à la sueur, les prières récitées machinalement mêlées aux ordres criés dans les cours d'exercice. Des torches brûlaient dans des appliques de fer forgé, projetant des ombres dansantes sur les murs de pierre.

Ils se dirigèrent vers les cellules, suivant le plan que Sara avait mémorisé. Couloir après couloir, escalier après escalier, ils progressaient dans le ventre de la bête, espérant ne pas réveiller le monstre.

Les cellules se trouvaient au sous-sol, dans une partie de la caserne que l'on appelait « la Fosse ». L'air y était plus humide, plus froid, chargé de l'odeur de la moisissure et du désespoir. Des gémissements étouffés filtraient à travers les portes de bois renforcé — les plaintes des prisonniers, ou peut-être leurs prières.

La cellule de Neven était au fond du couloir, la dernière à droite. Lucian compta les pas : trente-sept depuis l'escalier. Trente-sept pas qui lui semblèrent durer une éternité.

Lorsqu'ils atteignirent enfin la porte, Lucian s'agenouilla devant la serrure. Ses doigts tremblaient plus qu'avant, et il dut faire deux tentatives avant que le crochet ne trouve sa cible. Le verrou grinça, résista, puis céda.

La porte s'ouvrit dans un soupir de bois fatigué.

Neven était là, assis sur une couche de paille humide, les poignets enchaînés à un anneau scellé dans le mur. La lumière des torches qui filtrait à travers la porte ouverte éclairait son visage — un visage creusé par la souffrance, marqué par les heures d'interrogatoire, mais dont les yeux, d'un gris intense, brillaient encore de cette flamme intérieure que rien ne semblait pouvoir éteindre.

« Lucian... Sara... » Sa voix était brisée, rauque comme du papier froissé, mais chargée d'une émotion que les mots ne pouvaient contenir. « Vous êtes venus. »

Lucian s'agenouilla devant lui, ses mains parcourant le corps du prêtre à la recherche de blessures graves. « Neven, pardonne-nous d'avoir tardé. Les patrouilles... les préparatifs... »

« Ne te justifie pas, mon enfant », coupa Neven. Il leva une main tremblante, la posa sur la tête de Lucian dans un geste qui ressemblait à une bénédiction. « Le simple fait que tu sois ici, que vous soyez ici tous les deux... c'est plus que je n'aurais osé espérer. »

Sara s'approcha, un trousseau de clés à la main. Elle essaya la première, puis la deuxième, puis la troisième. La quatrième fit tourner le mécanisme avec un déclic métallique. Les chaînes tombèrent au sol dans un bruit qui leur parut assourdissant.

« Nous n'allons pas te laisser ici, Neven », dit Sara en aidant le prêtre à se lever. Il vacilla, son poids retombant sur elle, et elle dut le soutenir de toutes ses forces. « Nous sortons d'ici, tous les trois, ou nous n'en sortons pas. »

« L'optimisme est une vertu », murmura Neven avec un faible sourire, « mais la prudence est une sagesse. Si je dois rester pour que vous puissiez fuir... »

« N'achève pas cette phrase », le coupa Lucian, sa voix plus dure qu'il ne l'aurait voulu. « Je ne suis pas venu jusqu'ici pour t'entendre parler de sacrifice. Je suis venu pour te sauver. Alors tais-toi, et laisse-nous faire. »

Mais alors qu'ils s'apprêtaient à quitter la cellule, une voix résonna dans le couloir. Une voix qu'il connaissait mieux que la sienne

propre, une voix qui avait partagé ses repas, ses prières, ses silences. Une voix qui, désormais, portait en elle la froideur des tombes et la certitude des bourreaux.

« Vous pensez vraiment pouvoir m'échapper ? »

Lucian se figea.

Le sang se glaça dans ses veines, se transformant en cristaux de glace qui lacéraient ses artères de l'intérieur. Il reconnut cette voix avant même de voir l'homme à qui elle appartenait. Il l'aurait reconnue entre mille, entre dix mille, même au fond des abysses, même au sommet des montagnes.

Luca se tenait à l'entrée de la cellule, encadré par la lumière vacillante des torches. Il portait l'armure noire de l'Ordre, mais sans le casque, dévoilant un visage qui était le reflet déformé de celui de Lucian — mêmes pommettes hautes, même mâchoire carrée, mêmes yeux gris-vert, mais empreints d'une dureté que Lucian n'avait jamais possédée. Ses lèvres s'étiraient en un sourire cruel, un sourire de loup qui a enfin acculé sa proie.

Derrière lui, au moins six chevaliers se tenaient en rang, leurs épées dégainées, leurs visages masqués par des heaumes d'acier.

« Luca... » Le nom sortit des lèvres de Lucian comme un râle, comme une prière, comme une malédiction.

« Frère », répondit Luca, et le mot était un coup de poignard, une insulte déguisée en tendresse. « Je dois avouer que je suis impressionné. Je ne pensais pas que tu aurais le courage de revenir. Ni l'inconscience. »

Sara s'était placée devant Neven, son épée pointée vers Luca. « Laisse-nous passer, Luca. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait du sang cette nuit. »

Luca inclina la tête, comme s'il considérait la proposition avec une feinte gravité. « Pas nécessaire ? Ma chère Sara, tu te méprends étrangement sur la nature de ce monde. Le sang est toujours nécessaire. Il est le ciment de l'Ordre, le ferment de la foi, le prix de la paix. » Il fit un pas en avant, et les chevaliers l'imitèrent. « Vous êtes venus dérober un prisonnier. Un traître. Un homme qui a semé

le doute dans les cœurs faibles. La sentence est connue. »

« Neven n'est pas un traître », s'écria Lucian. Il sentait la colère monter en lui, chaude et rouge, menaçant de submerger la prudence. « C'est un homme qui a dit la vérité. La seule vérité qui vaille : que la foi ne se décrète pas, qu'elle ne s'impose pas par la peur et par le fer. »

Le sourire de Luca s'effaça, remplacé par une expression de mépris glacé. « La vérité ? La vérité, frère, est ce que l'Ordre décide qu'elle est. La vérité est ce qui maintient l'ordre, justement. La vérité est ce qui empêche les foules de se déchirer, ce qui donne un sens à leur misérable existence. La vérité que prêche Neven n'est qu'un poison déguisé en remède. »

Il s'approcha encore, et Lucian dut lutter contre l'envie de reculer. « Tu as choisi ton camp, Lucian. Tu as choisi la rébellion, le chaos, l'anarchie. Tu as choisi de trahir non seulement l'Ordre, non seulement ta famille, mais la civilisation tout entière. » Il secoua la

tête avec une lenteur presque théâtrale. «
Maintenant, tu en subiras les conséquences. »

D'un geste de la main, Luca donna l'ordre.
Les chevaliers se ruèrent dans la cellule, et ce
fut un chaos de fer et de cris, un tourbillon
d'acier et de chairs heurtées. Lucian sortit son
épée, para un coup, en porta un autre, mais ils
étaient trop nombreux. Une lame lui effleura
le bras, une autre lui laboura le flanc. Il
entendit Sara crier, Neven l'appeler.

Puis ce fut le noir.

Lorsqu'il reprit conscience, Lucian était à
genoux sur une estrade de bois, les mains liées
dans le dos, la nuque courbée sous le poids
d'une présence invisible. La douleur pulsait
dans son bras et son flanc, mais elle était
lointaine, comme ressentie à travers une
épaisse couche de ouate.

Il leva la tête.

La cour principale de la caserne s'étendait
devant lui, noire de monde. Des centaines de
visages, des centaines de paires d'yeux, fixes,

brillants, avides. La foule s'était rassemblée comme pour une fête, comme pour un spectacle, leurs bouches entrouvertes dans l'attente du sang.

À sa droite, Sara était agenouillée, ses cheveux défaits tombant sur son visage. Ses vêtements étaient déchirés, maculés de terre et de sang — du sien ou de celui des autres, il ne pouvait le dire. À sa gauche, Neven se tenait avec une dignité qui défiait son corps brisé, ses épaules droites, son regard fixé sur l'horizon comme s'il voyait au-delà de cette cour, au-delà de cette ville, au-delà de ce monde.

Un bûcher avait été dressé au centre de l'estrade — un amas de fagots et de paille, imprégnés d'huile, prêts à s'embraser à la moindre étincelle.

Luca monta les marches de l'estrade, ses bottes résonnant sur le bois comme des coups de marteau sur un cercueil. Il s'avança jusqu'au bord, dominant la foule, les bras ouverts dans un geste qui imitait l'étreinte d'un père aimant.

« Peuple d'Arx », dit-il, et sa voix portait, claire et puissante, amplifiée par l'acoustique de la cour. « Regardez bien. Regardez ceux qui ont osé défier l'Ordre. Regardez ceux qui ont osé semer le doute dans vos cœurs, qui ont osé vous murmurer à l'oreille que la foi est une chaîne et non une libération. »

Il se retourna, désignant Neven d'un geste théâtral. « Voici l'homme qu'on appelait le Saint. Voici celui qui prêchait l'amour et la compassion, tout en préparant la révolte et le chaos. » Il désigna Sara. « Voici la femme qui a quitté le giron de l'Ordre pour suivre un séducteur, une illusion, un mirage. » Enfin, il désigna Lucian, et son regard se fit plus dur, plus froid, plus impitoyable. « Et voici mon propre frère. Celui qui a partagé mon sang, mon enfance, ma foi. Celui qui a choisi la trahison plutôt que la loyauté. »

La foule murmura. Des insultes fusèrent, des pierres peut-être. Lucian ne les voyait pas, ne les entendait pas vraiment. Il n'entendait que le battement de son cœur, lent et régulier, comme un glas annonçant sa propre mort.

Luca se tourna vers lui, et pour un instant, le masque du justicier tomba. Il n'y avait plus, dans ses yeux, que la fatigue des guerres intestines, que la tristesse des frères ennemis, que la solitude des hommes qui ont sacrifié leur humanité sur l'autel d'une cause.

« Tu aurais pu être à mes côtés, Lucian », dit-il à voix basse, pour lui seul. « Tu aurais pu régner sur ce monde, à ma droite, partageant mon pouvoir et ma gloire. »

« Je n'ai jamais voulu de pouvoir », répondit Lucian, sa voix calme malgré la peur qui lui nouait les entrailles. « Je n'ai jamais voulu de gloire. Je voulais seulement que la foi soit un refuge, et non une prison. Que l'amour soit une liberté, et non une obligation. »

Luca secoua la tête, un sourire triste aux lèvres. « Tu es resté un enfant, Lucian. Tu n'as jamais compris que le monde est une forteresse assiégée, et que seuls les murs les plus hauts, les gardes les plus impitoyables, peuvent tenir l'ennemi à distance. »

« Et si l'ennemi était à l'intérieur ? » demanda Lucian. « Si les murs étaient notre propre peur ? »

Luca ne répondit pas. Il se détourna, faisant signe à Luis d'avancer avec une torche. La flamme dansait au bout du bâton de bois, jetant des éclats orangés sur les visages des spectateurs, sur les murs noirs de la caserne, sur le bûcher qui attendait sa proie.

Lucian ferma les yeux. Une prière silencieuse monta de ses lèvres, non pas pour lui-même, mais pour Neven, pour Sara, pour tous ceux qui continueraient le combat après eux. Il pensa à sa mère, morte trop tôt, à son père, brisé par l'Ordre. Il pensa aux nuits d'enfance passées à regarder les étoiles, à rêver d'un monde meilleur. Il pensa à tout ce qu'il n'aurait pas le temps de faire, à tout ce qu'il n'aurait pas le temps de dire.

Luis s'approcha du bûcher, la torche levée.

Mais alors que la flamme allait toucher les fagots, une agitation soudaine éclata dans la foule.

Des cris retentirent — non pas des cris de peur, mais des cris de guerre. Des pierres fusèrent, frappant les chevaliers les plus proches. Des silhouettes se précipitèrent vers l'estrade, des hommes et des femmes en haillons, armés de bâtons et de couteaux, leurs visages déformés par la rage et l'espoir.

« Pour Neven ! » cria quelqu'un. « Pour la liberté ! »

Le chaos s'ensuivit. Les chevaliers tentèrent de repousser les assaillants, mais ils étaient pris au dépourvu, désorganisés. La foule se scinda en deux — ceux qui fuyaient et ceux qui chargeaient, ceux qui hurlaient leur peur et ceux qui hurlaient leur colère.

Dans la confusion, Lucian sentit des mains le délier. Il se releva, les jambes tremblantes, cherchant Sara des yeux. Il la vit, déjà libre, qui aidait Neven à se lever. Il courut vers eux, attrapa le bras de Sara, poussa Neven devant lui.

« Par ici ! » cria-t-il, se dirigeant vers une brèche dans le cordon de chevaliers.

Ils coururent. Ils coururent à travers la cour, à travers la mêlée, à travers la fumée des torches renversées et des fagots enflammés. Les chevaliers les poursuivaient, mais les rebelles leur barraient la route, sacrifiant leur liberté, peut-être leur vie, pour leur donner une chance.

Ils atteignirent la porte de service, celle par laquelle ils étaient entrés. Lucien l'ouvrit d'une poussée de l'épaule, et ils se retrouvèrent dans la ruelle, dans la nuit, dans la liberté provisoire des fugitifs.

Mais Luca n'était pas homme à laisser sa proie s'échapper.

Des cris retentirent derrière eux — des ordres criés, des bottes frappant les pavés. Lucien se retourna et vit Luca lui-même, l'épée à la main, accompagné de trois chevaliers d'élite, traversant la porte en courant.

« Ne t'arrête pas ! » hurla Sara. « Continue ! »

Ils s'enfuirent à travers les ruelles, leur souffle déchirant leurs poumons, leurs jambes menaçant de les trahir. Neven ralentissait, ses

forces l'abandonnant. Lucian le prit sur son épaule, portant le poids du vieil homme en plus du sien.

Ils tournèrent dans une ruelle, puis dans une autre. Devant eux, un mur. Une impasse.

Luca apparut à l'entrée de la ruelle, son épée luisant à la lumière de la lune. Il n'était pas essoufflé. Il n'était même pas pressé. Il avançait avec la lenteur inexorable d'une marée montante, sûr de sa victoire.

« C'est fini, Lucian », dit-il. « Rends-toi. Épargne-nous cette comédie. »

Lucian déposa doucement Neven contre le mur. Il dégaina son épée, se plaçant entre le prêtre et son frère. Sara fit de même, se tenant à ses côtés, leurs épaules presque se touchant.

« Va-t'en, Luca », dit Lucian. Sa voix était calme. Il n'avait plus peur. La peur avait fui, emportée par l'évidence de l'inévitable. « Va-t'en, et oublie-nous. »

Luca secoua la tête. « Tu sais que je ne peux pas. »

Il leva son épée.

Les chevaliers l'imitèrent.

Lucian regarda Sara. Elle lui sourit — un sourire triste, courageux, déchirant. « Je ne regrette rien », murmura-t-elle.

« Moi non plus », répondit-il.

Ils chargèrent.

Ce fut bref. Terriblement bref. Les trois chevaliers étaient des vétérans, des machines à tuer entraînées dès l'enfance. Lucian tint quelques secondes, para deux coups, en porta un. Sara blessa un adversaire, désarma peut-être un autre. Mais ils étaient trop peu, trop faibles, trop fatigués.

Une lame s'enfonça dans l'épaule de Lucian. Une autre lui transperça la cuisse. Il tomba à genoux, son épée glissant de ses doigts engourdis.

Il vit Sara s'effondrer à côté de lui, un chevalier debout au-dessus d'elle, l'épée rouge de son sang.

Il vit Neven, toujours adossé au mur, les bras ouverts comme sur une croix, psalmodiant une prière que la mort étouffa dans sa gorge.

Puis il vit Luca s'approcher de lui, s'agenouiller à sa hauteur, leurs regards se croisant pour la dernière fois.

« Tu aurais pu être roi », murmura Luca. Ses yeux brillaient — de larmes, peut-être, ou simplement du reflet de la lune.

« Je voulais juste être libre », répondit Lucian. Le monde se brouillait, les couleurs s'estompaient, les sons devenaient lointains. « Nous... nous étions frères, Luca. »

« Nous le sommes toujours », dit Luca. Il se releva, tourna les talons, s'éloigna. « Nous le sommes toujours. »

Lucian ferma les yeux.

Le noir l'enveloppa, doux et définitif comme un linceul.

Et dans l'obscurité, avant que la conscience ne l'abandonne tout à fait, il fit un vœu — un

vœu silencieux, un vœu désespéré, un vœu
que même la mort ne pourrait étouffer.

Le sacrifice de Neven ne serait pas vain.

Le sang versé cette nuit porterait ses fruits, un
jour, quelque part, par d'autres mains,
d'autres cœurs, d'autres âmes.

Et même dans l'abîme, même dans l'oubli,
même dans la poussière, Lucian sut que la
lutte continuerait.

Sans lui. Sans Sara. Sans Neven.

Mais elle continuerait.

Car c'était là, peut-être, la seule vérité qui
méritait d'être défendue : l'espoir ne meurt
jamais. Il se cache, il se tait, il attend. Mais il
ne meurt jamais.

Et dans les ténèbres d'Arx, cette nuit-là, une
étincelle vacilla.

Elle ne s'éteignit pas.

Chapitre 18

L'aube se leva sur Arx telle une blessure mal refermée, déchirant le ciel d'un pourpre maladif qui n'annonçait rien de bon. La ville tout entière semblait retenir son souffle, ses ruelles étroites comme des artères où la peur coulait désormais à la place du sang. Les toits d'ardoise luisaient d'une humidité nocturne, et les statues des saints anciens, érigées aux carrefours, paraissaient détourner leurs regards de pierre de ce qui allait advenir. Il faisait un froid inhabituel pour cette saison, un froid qui ne venait pas du ciel mais semblait émaner de la terre elle-même, comme si les fondations d'Arx, si anciennes que nul ne se souvenait de leur origine, pleuraient la profanation qui allait souiller leurs pierres.

La place centrale s'était emplie bien avant que les premières lueurs n'éclairant les vitraux de la cathédrale abandonnée. Les citoyens se pressaient en rangs serrés, haleines fumantes dans l'air glacial, leurs visages fermés comme des livres dont on aurait arraché les pages les plus douces. Il y avait parmi eux des marchands, des artisans, des femmes du peuple portant encore leurs tabliers de travail,

et même quelques nobles venus en capes sombres, le regard avide derrière leurs capuchons. Tous étaient venus voir brûler un prêtre. Tous étaient venus assister à cette cérémonie de mort que l'Ordre leur offrait comme on jette un os à des chiens affamés de spectacle.

Lucian, dans sa cellule, n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il était resté là, recroquevillé contre le mur humide, à écouter les battements de son propre cœur qui lui semblaient compter les heures jusqu'au sacrifice. L'angoisse lui rongerait les entrailles comme une bête captive, et ses pensées tourbillonnaient dans le vide obscur de sa prison, mêlant désespoir et rage impuissante. Il pensa à Sara — son visage, ses mains, la manière dont elle relevait le menton quand elle défiait le monde — et il espéra, avec une ferveur presque religieuse, qu'elle aurait la sagesse de ne pas s'approcher trop près du bûcher. Qu'elle resterait dans l'ombre, vivante, pour se souvenir. Pour continuer.

*Je suis prisonnier, songea-t-il avec amertume.
Et Neven va mourir parce que j'ai voulu connaître
la vérité.*

La porte s'ouvrit dans un grincement de fer rouillé, et la lumière des torches vint frapper ses yeux comme un coup de poignard. Deux chevaliers de l'Ordre se découpèrent sur le seuil, leurs armures noires luisantes d'humidité, leurs heaumes cachant tout ce qui aurait pu ressembler à une âme humaine. Ils ne parlèrent pas. Ils n'en avaient pas besoin. Leurs mains gantées de cuir le saisirent sans ménagement, le traînèrent hors de sa cellule, le long de couloirs où les flammes des torches faisaient danser des ombres grotesques. Lucian ne résista pas. À quoi bon ? Son corps était une coquille vide, son esprit déjà ailleurs, sur cette place où brûlait déjà, en imagination, le seul homme qui lui avait montré la lumière.

La place, vue d'en bas, avait quelque chose d'une arène. Une estrade de bois fraîchement assemblé s'élevait au centre, son bois pâle et vierge, encore vierge de sang et de cendres. Au milieu, un poteau noir s'élevait comme un doigt accusateur pointé vers le ciel indifférent. Et contre ce poteau, lié par des chaînes qui luisaient comme des serpents d'acier, se tenait Neven.

Le prêtre avait le visage meurtri — l'œuvre des interrogatoires, des nuits passées à répondre à des questions dont les bourreaux connaissaient déjà les réponses. Ses vêtements étaient déchirés, sa tonsure maculée de sang séché. Pourtant, malgré tout, quelque chose émanait de lui qui forçait le respect. Une dignité que les coups n'avaient pu entamer. Il tenait la tête haute, et ses yeux, ces yeux qui avaient vu tant de choses interdites, parcouraient la foule avec une douceur presque surnaturelle.

Les chevaliers poussèrent Lucian au premier rang, là où il ne pourrait rien voir d'autre que le visage de son ami. Il sentit les regards de la foule peser sur lui — certains de compassion, la plupart de curiosité malsaine — mais il ne pouvait détourner les siens de Neven. Le prêtre l'aperçut, et sur ses lèvres fendues naquit un sourire. Un sourire d'une tendresse infinie, comme celui d'un père voyant son fils à travers les barreaux d'une cage.

Ne pleure pas, disait ce sourire. Je ne suis pas la première victime, et je ne serai pas la dernière. Mais toi, tu vivras. Toi, tu te souviendras.

Un mouvement sur l'estrade attira l'attention de tous. Luca venait d'apparaître, vêtu de son uniforme immaculé de l'Ordre, l'épée au côté, le visage fermé comme un coffre où l'on enferme ses secrets. Il monta les marches avec une lenteur calculée, chacun de ses pas résonnant dans le silence comme un coup de marteau sur un cercueil. Arrivé en haut, il leva la main, et la foule se tut. Les enfants cessèrent de pleurer. Les chiens eux-mêmes retinrent leurs aboiements.

« Peuple d'Arx », commença Luca, sa voix claire et froide comme une lame d'hiver. « Vous êtes venus nombreux pour assister à la punition d'un traître. Neven, prêtre déchu, a conspiré contre l'Ordre, semé le doute dans les cœurs faibles, et cherché à saper les fondations mêmes de notre cité. Pour cela, la loi est claire. Pour cela, il doit mourir. »

Des murmures parcoururent la foule, mais personne n'osa élever la voix. Lucian, les jambes tremblantes, sentit ses poings se serrer. *Traître*, avait-il dit. *Celui qui dit la vérité est un traître*. Il regarda autour de lui, cherchant un visage, un signe, une étincelle de révolte dans

cette mer d'obéissance résignée. Rien. Ou presque.

Car là-bas, à l'autre bout de la place, derrière un groupe de femmes voilées, il y avait Sara. Il ne la voyait pas — la foule était trop dense — mais il savait qu'elle était là. Il le sentait, comme on sent l'orage approcher. Et dans son cœur, cette certitude était à la fois une consolation et une torture.

Luca s'approcha de Neven. Un soldat lui tendit une torche, dont les flammes dansaient comme des esprits malins dans l'air immobile. « As-tu des dernières paroles, prêtre ? » demanda-t-il, et l'insulte dans sa voix était presque plus cruelle que le feu qui allait venir.

Neven inspira profondément. Sa poitrine se souleva, ses côtes brisées craquèrent, mais il ne laissa rien paraître. Il leva les yeux vers le ciel, vers ce ciel gris qui semblait attendre lui aussi, puis il les abaissa vers la foule. Vers ces visages anonymes, ces vies minuscules, ces âmes qu'il avait aimées sans les connaître.

« Oui », dit-il. Sa voix était rauque, brisée, mais elle porta loin. Elle porta jusqu'au fond

des cœurs les plus endurcis. « Oui, j'ai des paroles. Peuple d'Arx, écoutez-moi. »

Un silence de cathédrale tomba sur la place.

« Ne laissez pas la peur gouverner vos vies », poursuivit Neven, et chaque mot était un caillou qu'il jetait dans l'eau calme de leur résignation. « Ne laissez pas l'Ordre vous voler ce que vous avez de plus précieux : votre liberté de penser, votre droit de douter, votre capacité d'aimer. Ils vous disent que la vérité est dangereuse, mais la vérité est la seule chose qui puisse vous sauver. Luttez pour la justice. Luttez pour ce qui est juste, même quand tout semble perdu. Ne perdez jamais espoir. »

Dans la foule, des regards s'échangèrent. Des mâchoires se serrèrent. Des mains tremblèrent. Quelque chose était en train de naître — une graine, une étincelle — mais le temps manquait. Le temps manquait toujours pour les révolutions.

Luca, le visage de marbre, haussa les épaules. « Ainsi soit-il », murmura-t-il, et il abaissa la torche.

Les flammes rencontrèrent le bois imbibé d'huile avec une avidité presque joyeuse. Un craquement sec, une lueur orangée, et soudain le bûcher s'embrasa comme une fleur monstrueuse. Les flammes léchèrent les pieds de Neven, puis ses jambes, puis sa robe. Le prêtre ne cria pas tout de suite. Il resta un long moment silencieux, les lèvres en mouvement, priant sans doute ou parlant à quelqu'un que nul ne voyait. Puis la douleur devint trop forte, trop intime, trop dévastatrice pour être contenue, et un hurlement déchira l'air.

Ce n'était pas un cri humain. C'était le cri d'une âme qu'on arrache à son enveloppe de chair, le cri de la vérité qui brûle et ne se tait jamais tout à fait.

Lucian sentit ses jambes se dérober. Les chevaliers durent le retenir, l'empêcher de s'effondrer, l'empêcher de courir vers ce bûcher pour en arracher son ami avec ses seules mains nues. Les larmes coulaient sur ses joues, brûlantes comme le feu lui-même, et il ne pouvait plus rien voir. Il ne pouvait plus rien entendre que ce cri. Ce cri qui allait le suivre toutes les nuits, tous les jours, jusqu'à la fin de sa misérable vie.

Sara, de l'autre côté de la place, regardait aussi. Ses poings étaient serrés, ses ongles enfoncés dans ses paumes jusqu'au sang. Les larmes coulaient sur son visage, mais au-delà de la douleur, au-delà du chagrin dévastateur, quelque chose d'autre grandissait en elle. Une détermination froide. Une rage calculée. Elle se tourna vers ceux qui se tenaient près d'elle — les disciples de Neven, ceux qui avaient cru en lui, ceux qui savaient — et sa voix, à peine un murmure, porta néanmoins avec l'autorité d'un cliron.

« Vous voyez cela ? » dit-elle. « Vous voyez ce qu'ils font à ceux qui disent la vérité ? Neven est mort pour nous. Pour la liberté que nous n'avons pas eu le courage de revendiquer. Nous ne pouvons pas laisser cela continuer. »

Autour d'elle, des visages se levèrent. Des yeux humides, des mâchoires serrées, des cœurs qui battaient à l'unisson. « Nous devons continuer son combat », ajouta-t-elle. « Nous devons être sa mémoire, sa voix, ses mains. L'Ordre nous opprime depuis trop longtemps. Il est temps de leur montrer que nous ne sommes pas des moutons. Que nous sommes des loups. »

Les partisans acquiescèrent, et dans leurs regards, Sara vit ce qu'elle avait espéré y trouver : la colère, la détermination, la promesse d'une rébellion à venir. Elle savait que la route serait longue. Elle savait que beaucoup d'entre eux périraient. Mais elle était prête. Elle était prête à tout pour renverser l'Ordre et venger la mort de Neven.

Les flammes s'éteignirent lentement, comme à regret. Le bûcher n'était plus qu'un tas de cendres fumantes, et du corps de Neven, il ne restait que quelques fragments noircis — un os, une dent, un bout de chaîne. Les spectateurs commençaient à se disperser, leurs visages portant cette expression particulière de ceux qui viennent d'assister à une horreur et ne savent pas très bien quoi en faire. Certains pleuraient ouvertement. D'autres riaient, parce que rire est parfois la seule réponse possible face à l'insoutenable.

Lucian, toujours maintenu par les chevaliers, sentit quelque chose se briser en lui. Mais dans cette brisure, quelque chose de neuf commençait à naître. La douleur de la perte se transformait, se métamorphosait, devenait

une rage froide, précise, chirurgicale. Une volonté de combattre. De ne pas laisser la mort de Neven être vaine. De faire payer à l'Ordre chaque larme, chaque cri, chaque goutte de sang.

Quand les chevaliers le ramenèrent vers sa cellule, il tourna la tête. Dans la foule qui se vidait, il chercha Sara. Il la trouva — là-bas, près du mur nord, entourée de ses compagnons — et leurs regards se croisèrent un bref instant. Un éclair. Une promesse muette. *Nous ne sommes pas seuls*, disaient ses yeux. *Nous lutterons ensemble. Nous gagnerons.*

Sara comprit. Elle hocha la tête, presque imperceptiblement, puis disparut dans l'ombre des ruelles, emmenant avec elle les prémices de la rébellion.

La cellule, quand il y fut ramené, lui parut plus petite, plus sombre, plus humide qu'avant. Les murs semblaient se rapprocher, l'étouffer, lui voler l'air qu'il respirait. Lucian se laissa tomber sur le sol de pierre, épuisé, vidé, les yeux secs désormais — il avait pleuré toutes les larmes de son corps. Mais derrière

la fatigue, derrière le chagrin, quelque chose brillait. Une flamme qu'il n'avait jamais connue auparavant.

Neven est mort, pensa-t-il. Mais moi, je vis. Et tant que je vivrai, sa voix ne s'éteindra pas. Je serai sa voix. Je serai ses mains. Je serai sa vengeance.

Il savait que la route serait longue. Que l'Ordre était puissant, que ses chevaliers étaient nombreux, que les cachots étaient profonds et les bourreaux habiles. Mais il savait aussi que la vérité, une fois qu'elle est dite, ne peut plus jamais être vraiment tuée. Elle se cache, elle attend, elle germe dans les cœurs obscurs, et un jour, quand on s'y attend le moins, elle éclate comme le feu du bûcher.

Et ce jour-là, l'Ordre brûlerait.

Sara, de son côté, avait rassemblé les partisans de Neven dans une crypte abandonnée sous la vieille ville. La lumière des bougies dansait sur leurs visages, créant des ombres qui semblaient plus grandes qu'elles. Elle parla longtemps, d'une voix posée, décrivant ce qu'il faudrait faire, quels alliés trouver, quels risques prendre. Autour d'elle, les visages

s'illuminaient, les cœurs se gonflaient d'espoir, et la peur reculait, pas à pas, chassée par une détermination farouche.

« Nous ne sommes pas nombreux », conclut-elle. « Mais nous avons ce qu'ils n'ont pas. Nous avons la vérité. Nous avons la justice. Et nous avons la mémoire de Neven, qui veille sur nous. Alors levons-nous. Levons-nous et marchons. Car la nuit est finie, et l'aube — la vraie aube — va bientôt se lever. »

Dehors, sur Arx, la nuit tombait. Les étoiles apparaissaient une à une, indifférentes au drame qui venait de se jouer. Mais dans les cœurs de ceux qui avaient aimé Neven, une autre lumière se levait. La lumière de la rébellion. Et rien, désormais, ne pourrait l'éteindre.

Chapitre 19

La nuit enveloppait Arx de son manteau d'encre et de velours, non point comme une mère protectrice, mais comme une veilleuse funèbre étouffant les rumeurs du jour. Au-dessus des toits d'ardoise, la lune, tel un œil malade, versait une lueur laiteuse sur les remparts de pierre noire, et l'on eût dit que la ville tout entière retenait son souffle, comme une bête terrée après le carnage. Les réverbères, fichés dans les murailles, grésillaient faiblement, éclairant à peine les ruelles humides où l'ombre semblait respirer. Dans cette quiétude trompeuse, seuls les pas lourds des sentinelles troublaient le silence, et encore : leurs bottes frappaient le pavé avec une régularité de métronome funèbre, comme si la ville elle-même comptait les heures jusqu'à quelque catastrophe inévitable.

C'est dans ce décor de pierre et de pénombres que Lucian, enfermé dans sa cellule de la caserne, ressassait l'horreur du jour écoulé. La mort de Neven lui brûlait la paume des mains, l'intérieur des paupières. Il revoyait le visage de son compagnon, cette expression mêlée de terreur et de défi, cette bouche

ouverte sur un dernier souffle qui n'avait jamais trouvé l'air. La chandelle posée sur le coffre de chêne sculpté vacillait, projetant sur les murs de pierre des ombres dansantes, et Lucian, les coudes sur les genoux, la tête baissée, ressemblait à une statue de la Douleur. Son cœur battait avec une lenteur solennelle, comme un glas intérieur.

Il se leva, arpenta la cellule – trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre. Ses doigts caressèrent machinalement le médaillon de cuir qu'il portait sous sa tunique, un médaillon vide, offert par Sara, symbole d'une promesse qu'il n'arrivait plus à formuler. Il savait qu'il devait agir, mais l'incertitude rongait ses entrailles. Quel chemin choisir ? Celui de la loyauté à l'Ordre qui l'avait fait chevalier, ou celui de la justice muette qui hurlait dans le sang de Neven encore chaud ?

Il allait se rasseoir lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit brusquement, sans qu'aucun grincement ne l'annonce. Sur le seuil, un chevalier se tenait, la visière relevée, le visage luisant de sueur malgré la fraîcheur nocturne. Ses yeux étaient ceux d'un homme qui a vu trop de choses et qui en a peur. « Lucian, » dit-

il d'une voix étranglée, « suis-moi. Quelqu'un veut te voir. »

Lucian ne posa aucune question. Il se leva, ajusta son baudrier, et suivit le messager dans les couloirs de la caserne. Les murs de granit suintaient une humidité glaciale, et les torches fichées dans les anneaux de fer tremblaient comme des âmes en peine. Le silence était si profond que Lucian entendait le frottement de sa propre paume contre le cuir de sa garde. Parfois, une ombre furtive – un rat ou quelque chose de pire – traversait leur chemin, et le chevalier guide sursautait à peine.

Ils parvinrent à une petite salle de réunion, une pièce ronde comme un cul-de-basse-fosse, éclairée par un unique candélabre de bronze dont les branches tordues semblaient imiter des doigts suppliants. Là, dans la pénombre mordorée, se tenait Luca. Il était adossé à la cheminée éteinte, les bras croisés, son manteau de laine noire rejeté sur une épaule, dévoilant la cotte de mailles qui luisait faiblement. Une lueur étrange habitait ses yeux – non pas la lueur de la fièvre ou de la colère, mais celle d'une certitude absolue,

presque monstrueuse. Lucian sentit son estomac se nouer comme une corde de pendu.

Son frère avait toujours eu cette aura intimidante. Mais ce soir, quelque chose était différent. Luca semblait plus grand, plus immatériel, comme si la nuit elle-même lui avait prêté une part de son essence.

« Lucian, assieds-toi, » ordonna Luca. Sa voix était calme, presque douce, mais elle portait en elle l'autorité des commandants et des bourreaux. Une voix qui n'attendait pas d'être discutée.

Lucian obéit. Il s'installa sur l'unique chaise de bois face à son frère, qui prit place de l'autre côté de la table de chêne. Luca posa ses mains à plat sur le bois rugueux, puis ses doigts se mirent à tambouriner doucement, un rythme lent, presque musical, comme un prélude à quelque funèbre récitation.

« J'ai une mission pour toi, Lucian, » dit Luca.
« Une mission cruciale pour l'Ordre. »

Lucian haussa un sourcil. Il croisa les bras sur sa poitrine, imitant inconsciemment la posture

de son frère. « Une mission ? » répéta-t-il, la voix plus neutre qu'il ne l'aurait cru possible. « Après ce qui est arrivé aujourd'hui, je pensais qu'on m'offrirait du repos. Ou des prières. »

Luca esquissa un sourire mince, presque imperceptible, un sourire qui ne touchait pas ses yeux. « Le repos est pour les morts, Lucian. Les vivants servent. » Il se pencha en avant, baissant la voix comme pour confier un secret à un amant. « Le général Ayméric est devenu un obstacle. Ses méthodes sont trop clémentes, trop faibles. Nous avons besoin d'un homme plus ferme. Plus déterminé. »

Lucian sentit un frisson lui courir le long de la colonne vertébrale. « Un obstacle ? Le général Ayméric est le pilier de l'Ordre depuis vingt ans. »

« Il en était le pilier, » corrigea Luca, ses doigts cessant soudain de tambouriner. « Maintenant, il en est la rouille. Il doit être éliminé. »

Le choc traversa Lucian comme une lame froide. Il serra les accoudoirs de la chaise

jusqu'à sentir le bois gémir. « Tu veux que je tue le général ? » demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque.

Luca secoua la tête, lente, presque avec un air de compassion feinte. « Pas toi. Moi. Mais j'ai besoin de ta coopération pour couvrir mes arrières. » Il sortit de sa manche une petite fiole de verre noir, la fit rouler entre ses doigts. À l'intérieur, un liquide ambré luisait, lourd et visqueux comme du miel empoisonné. « Ayméric sera empoisonné. Toi, tu dois t'assurer que personne ne découvre notre implication. Efface les traces. Fais taire les curieux. C'est tout ce que je te demande. »

Le cœur de Lucian battait à tout rompre, un tambour sauvage contre ses côtes. L'idée de trahir Ayméric – cet homme au regard clair, aux mains calleuses mais toujours généreuses – le remplissait d'un dégoût si violent qu'il faillit vomir. Mais refuser Luca était tout aussi impensable. Il connaissait son frère. Luca ne tolérait aucune désobéissance. Les conséquences, pour Lucian, mais surtout pour Sara, seraient terribles.

« Luca, c'est de la folie, » tenta-t-il, espérant encore raisonner la machine implacable qu'était son aîné. « Le général Ayméric est un bon homme. Il ne mérite pas ça. »

Luca claquait la main sur la table. Le bruit sec résonna dans la petite pièce comme un coup de hache. Ses yeux, d'un gris d'acier, flamboyèrent d'une colère froide. « Bon homme ou non, il est un obstacle. Et les obstacles doivent être éliminés, Lucian. Tu crois que l'on bâtit des empires avec des prières et des compliments ? Nous devons renforcer l'Ordre, peu importe le prix. »

Lucian se sentit piégé, comme une bête dans une fosse dont les parois se rapprochaient. Il savait que s'opposer à Luca signifierait non seulement trahir son frère, mais aussi mettre en danger sa propre vie et celle de Sara. Pourtant, participer à un tel complot allait à l'encontre de tout ce en quoi il croyait. Le sacrifice de Neven, la lutte pour la vérité, tout cela devenait soudain fragile, menacé par un simple choix de mots.

Il baissa la tête, contempla ses mains – des mains qui avaient tenu l'épée, pansé des

blessures, caressé les cheveux de Sara. « Que veux-tu que je fasse exactement ? » demandait-il enfin, sa voix tremblante comme une corde trop tendue.

Luca sembla se détendre légèrement. Il remit la fiole dans sa manche et croisa les mains sur la table. « Rien de compliqué. Le poison agira dans trois jours, lors du conseil. Tu veilleras à ce que les serviteurs soient absents. Tu brûleras les registres qui mentionnent mes déplacements. Et si quelqu'un pose des questions... » Il laissa la phrase en suspens, un doigt traçant un cercle sur le bois. « Tu feras preuve de... persuasion. »

« De persuasion, » répéta Lucian, amer. « C'est ainsi que tu appelles le meurtre, maintenant ? »

Luca haussa une épaule, indifférent. « J'appelle les choses par leur nom quand il le faut. Ne joue pas l'innocent, Lucian. Tu as déjà du sang sur les mains. Un peu plus ne changera rien à ton sommeil. »

Lucian hocha la tête, luttant pour masquer son dégoût. Il sentait une nausée monter, âcre, au

fond de sa gorge. « Très bien, » dit-il d'une voix qu'il ne reconnaissait pas. « Je m'en chargerai. »

Luca se leva alors, fluide et silencieux comme une ombre qui se détache du mur. Il contourna la table, posa une main lourde et chaude sur l'épaule de Lucian. La pression était ferme, presque affectueuse. « Je savais que je pouvais compter sur toi, mon frère. » Sa voix avait retrouvé cette douceur feinte des prédateurs. « Nous allons bâtir un Ordre plus fort, plus impitoyable. Un Ordre qui n'aura peur de rien, pas même de la mort. »

Lucian ne répondit pas. Il resta assis, immobile, longtemps après que Luca fut sorti. Le bruit des bottes s'éloigna dans le couloir, puis le silence retomba, plus lourd qu'avant. La flamme du candélabre vacilla, jeta des ombres déformées sur les murs, et Lucian eut soudain l'impression que ces ombres le regardaient, qu'elles riaient de lui en silence.

La culpabilité et l'angoisse le submergèrent comme une marée noire. Il enfouit son visage dans ses mains, et ses doigts sentirent l'humidité de ses propres larmes – des larmes

qu'il n'avait pas versées depuis l'enfance. Il devait trouver un moyen d'empêcher ce meurtre sans trahir ouvertement Luca. Mais comment ? Chaque issue semblait bouchée, chaque porte se refermait avant même qu'il ne l'atteigne.

Il retourna à sa cellule, traversant les couloirs déserts comme un fantôme. Les torches s'étaient consumées, et seule la lune, par les rares fenêtres en meurtrières, éclairait son chemin d'une lueur spectrale. Dans sa chambre, il se jeta sur la couche de paille, mais ne dormit pas. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête, des fragments de visages, des bribes de conversations. Ayméric. Sara. Neven, toujours Neven, les yeux grands ouverts sur l'éternité.

Il devait prévenir le général, mais comment le faire sans éveiller les soupçons de Luca ? Et plus encore, comment continuer à protéger Sara et la cause pour laquelle Neven s'était sacrifié ? Le dilemme le rongait de l'intérieur, une vermine insidieuse qui dévorait sa raison.

Alors, dans le silence de la cellule, Lucian fit une prière. Non pas aux dieux de pierre des

chapelles officielles, mais à quelque chose de plus ancien, de plus obscur – une force sans nom qui habitait les ténèbres et qui, parfois, exauçait les suppliques des désespérés. « Donne-moi la force, » murmura-t-il, les lèvres contre ses poings fermés, « de naviguer dans ce labyrinthe de trahisons. Donne-moi la ruse du serpent et le cœur du loup. »

La voie à suivre était incertaine, mais il savait qu'il devait agir. Et vite. Le poison coulerait dans trois jours.

Le lendemain matin, alors que le soleil perçait à peine l'horizon d'un trait de sang pâle, Lucian quitta sa cellule. Ses yeux étaient cernés, son visage creusé par une nuit blanche, mais dans son regard brûlait une détermination nouvelle. Il n'était plus le même homme que la veille. Quelque chose en lui s'était brisé – ou peut-être, au contraire, quelque chose s'était forgé, dur comme l'acier trempé dans les larmes.

Il descendit les escaliers de pierre, traversa la cour intérieure où les premières hirondelles traçaient des cercles dans le ciel gris, et se dirigea vers les écuries. Il devait trouver un

moyen de protéger le général Ayméric tout en restant fidèle à ses principes. La lutte pour la vérité et la justice prenait une nouvelle tournure, plus dangereuse, plus secrète. Lucian était prêt à affronter les défis à venir, quel qu'en soit le coût.

Derrière lui, dans l'ombre de la caserne, un regard l'observait. Luca, debout à une fenêtre, un sourire mince aux lèvres, savait que son frère allait trahir. Et il comptait sur cette trahison pour achever son œuvre.

Car à Arx, comme le disait le vieux proverbe, les ombres ne mentent jamais. Elles se contentent d'attendre.

Chapitre 20

Le matin se levait sur Arx comme un moribond ouvrant un œil pour la dernière fois. Le soleil, tel un astre hésitant et presque honteux, rampait à l'horizon en répandant ses teintes pâles et fiévreuses sur les toits de la ville. La lumière s'écoulait le long des remparts séculaires, glissant sur les gargouilles de pierre qui semblaient pleurer la rosée nocturne, et venait mourir contre les vitraux du quartier général de l'Ordre, ces verrières magnifiques qui racontaient des batailles anciennes et des victoires aujourd'hui mensongères.

Dans la cour intérieure, les chevaliers vaquaient à leurs occupations matinales avec cette indifférence placide des hommes qui ignorent que le sol sous leurs pieds est déjà une tombe. Leurs armures griffées de givre produisaient ces cliquetis métalliques qui, pour Lucian observant depuis l'ombre d'une arcade, ressemblaient au bruit lointain des chaînes qu'on forge. L'effervescence régnait, cette agitation ordinaire des jours qui se croient éternels, tandis qu'au-dessus de leurs têtes, dans la quiétude feutrée des

appartements privés, se jouait le dernier acte d'une tragédie dont ils étaient tous les figurants inconscients.

Le général Ayméric se tenait devant sa cheminée, vêtu d'une robe de chambre en velours pourpre dont les reflets dansaient avec les flammes mourantes de l'âtre. Il avait ce visage des hommes de guerre parvenus à l'automne de leur vie — creusé de cicatrices comme une carte de batailles, mais adouci par cette sagesse mélancolique que seuls les survivants connaissent. Sur la table basse, un plateau d'argent portait les restes d'un repas modeste : quelques fruits confits, une tranche de pain encore fumante, et cette théière en porcelaine bleutée dont la forme élancée évoquait ces dames d'un autre temps que l'on ne croise plus que dans les miniatures enluminées.

Il versa le liquide ambré dans sa tasse avec une lenteur presque rituelle, ses doigts noueux par l'arthrose — cette compagne fidèle des anciens guerriers — tremblant à peine. Le parfum du thé monta jusqu'à ses narines : bergamote et verveine, une infusion délicate que seule la boutique de Maestro Valerio, au

cœur du quartier des marchands, savait composer. Ayméric inspira longuement, ferma les yeux un instant, et but.

Lucian, dissimulé dans l'enfilade des couloirs dérobés que seul un frère ayant grandi dans ces murailles pouvait connaître, sentit son estomac se transformer en bloc de glace. Il voyait tout à travers la fente subtile ménagée entre deux tapisseries — ces tentures flamandes où des licornes poursuivaient des vierges dans des forêts de songe — et chaque gorgée que prenait le général résonnait en lui comme un glas.

Ne fais pas cela, pensa-t-il avec la violence du désespoir. Ne bois pas cette mort.

Mais ses mains restaient figées contre la pierre froide du mur dérobé. S'il intervenait, s'il brisait le silence et dénonçait son frère, c'était Sara qui paierait. Et Kael, et les autres. Les hommes de Luca étaient partout, invisibles, leurs yeux comme des lucioles malfaisantes dans l'obscurité des couloirs. Il avait vu ce que son frère faisait à ceux qui le trahissaient. Il avait vu les corps retrouvés dans les canaux,

les langues coupées, les doigts brisés comme des brindilles.

Ayméric toussa doucement. Une fois. Deux fois.

Il porta la main à sa gorge avec la lenteur étonnée de quelqu'un qui ne comprend pas encore que son propre corps se retourne contre lui. Ses yeux, ces yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient lavés par trop d'épreuves, s'écarquillèrent. Il tenta d'appeler — un nom, peut-être, un dieu, peut-être le sien — mais aucun son ne sortit que ce râle humide et déchirant, ce bruit qu'une âme fait en s'accrochant à son enveloppe de chair.

La tasse échappa à ses doigts. Elle explosa contre les dalles de marbre en mille éclats de porcelaine, chaque fragment réfléchissant une parcelle de lumière qui semblait se consumer. Ayméric s'effondra lourdement, comme un chêne qu'on abat, et son crâne frappa la pierre avec ce bruit mat et définitif des choses qui se brisent pour ne jamais se réparer.

Les cris des serviteurs déchirèrent le silence. Une jeune femme aux cheveux de lin se

précipita vers le corps, ses mains blanches déjà tachées de rouge — le sang avait jailli des lèvres du général, un sang trop noir, trop épais, qui sentait déjà la décomposition. Un valet de chambre appela les gardes, sa voix se brisant comme celle d'un enfant qui appelle sa mère dans la nuit.

C'est alors que Luca fit son entrée.

Il vint du fond de la pièce, comme s'il avait toujours été là, comme s'il avait attendu patiemment que les figurants prennent place. Son armure d'apparat — cette cuirasse argentée qu'il ne portait que lors des grands événements — luisait d'un éclat presque surnaturel. Ses bottes noires ne firent aucun bruit sur le marbre, et pourtant chaque pas résonnait dans la poitrine de Lucian comme un coup de marteau sur une enclume.

— Écartez-vous, dit Luca d'une voix grave où perçait ce qu'il fallait d'émotion pour être crédible, mais pas assez pour paraître faible.

Il s'agenouilla auprès du corps d'Ayméric avec une grâce presque théâtrale. Ses doigts gantés se posèrent sur la gorge du général, y

cherchant un pouls qu'ils savaient introuvable. Il inclina la tête, et dans l'obscurité de sa visière levée, Lucian vit cette lueur qu'il connaissait trop bien — cette étincelle glacée que son frère avait dans les yeux quand il venait d'obtenir ce qu'il voulait.

— Le général Ayméric est mort, annonça-t-il en se relevant lentement, ses jointures craquant dans ses gants de cuir. Que sa mémoire soit honorée.

Il se tourna vers les chevaliers qui affluaient maintenant, leurs visages tour à tour décomposés, incrédules, horrifiés. Il y avait là le jeune Aldric, dont Ayméric avait fait son écuyer après avoir tué son père lors d'une rébellion — l'ironie cruelle de l'Ordre voulait que l'on servît celui qui vous avait tout pris. Il y avait le vieux Sir Eddard, dont les mains tremblaient sur sa canne d'ivoire, lui qui avait vu trois généraux mourir avant celui-ci. Et il y avait tous les autres, ces hommes et ces femmes en armure, ces guerriers qui avaient juré fidélité à un idéal et qui ne savaient pas encore qu'ils venaient de prêter serment à un démon.

— En ces heures troublées, poursuivit Luca en dégainant son épée pour la planter dans les dalles devant lui — geste rituel par lequel le second prenait le commandement — il est de mon devoir, en tant que bras droit du défunt, de prendre les rênes de l'Ordre. Je jure devant vous, devant la mémoire d'Ayméric, devant les dieux qui nous regardent, de poursuivre son œuvre sacrée. Je jure de renforcer notre pouvoir. Je jure que jamais plus l'Ordre ne vacillera.

Sa voix s'était amplifiée, habitée par cette ferveur que les foules aiment tant, cette certitude prophétique qui transforme les hommes ordinaires en disciples. Les chevaliers se mirent au garde-à-vous, leurs poings frappant leurs plastrons en signe d'allégeance. Un murmure parcourut les rangs, d'abord incertain, puis plus assuré, puis enfin triomphant — cette ovation rugissante que les foules réservent à leurs nouveaux maîtres.

Le pouvoir, pensa Lucian en sentant ses ongles s'enfoncer dans la paume de ses mains, a ceci de particulier qu'il rend aveugle ceux-là mêmes qu'il devrait éclairer.

Il recula dans les couloirs dérobés, ses pas silencieux sur les pierres séculaires. Les tapisseries flamandes frémirent sur son passage, et les licornes de laine et de soie semblèrent un instant le regarder avec les yeux tristes des créatures qui savent que les forêts de songe ne sont que des mensonges tissés pour rassurer ceux qui ne veulent pas voir.

La nuit suivante, Lucian traversa Arx comme un fantôme. Les rues étaient désertes — cette heure crépusculaire où les lanternes n'ont pas encore été allumées et où la lune hésite à se montrer. Son manteau gris se confondait avec les ombres portées des corniches, et ses bottes évitaient avec une habitude ancienne les flaques d'eau croupie qui luisaient comme des yeux morts.

La maison abandonnée se dressait à la périphérie de la ville, là où les immeubles cèdent la place aux terrains vagues, où les chiens errants se rassemblent en meutes et où les herbes folles poussent entre les pavés défoncés. Une demeure patricienne d'autrefois, dont les fenêtres étaient murées et

la porte condamnée par des planches que Lucian écarta d'une simple pression — car les apparences, il l'avait appris, sont souvent les meilleures complices.

Sara l'attendait dans la grande salle, là où jadis des familles entières se réunissaient autour de tables de chêne. Maintenant, il n'y avait plus qu'une bougie posée sur un baril vide, et son ombre dansait sur les murs comme une âme en peine. Elle était vêtue d'une simple robe de laine brune, ses cheveux noirs dénoués sur ses épaules, et dans ses yeux gris-vert brillait cette flamme que la peur n'éteint pas mais qu'elle avive au contraire.

— J'ai entendu, dit-elle sans préambule, sa voix basse mais ferme. Toute la ville en parle. Le grand Ayméric, foudroyé par la maladie. C'est du moins ce que prétend ton frère.

Lucian traversa la pièce, ses pas soulevant une fine poussière qui dansa un instant dans le cône de lumière. Il s'assit lourdement sur une caisse retournée, passa ses mains sur son visage, et sentit sous ses doigts les rides nouvelles que les derniers mois avaient creusées.

— Luca l'a empoisonné. La belladone, je crois. Ou peut-être l'arsenic sublimé qu'il avait fait venir des mines du Sud. J'ai vu le corps, Sara. Ses yeux... ils étaient grands ouverts, comme s'il avait vu la mort arriver et qu'il n'y avait rien pu faire.

— Comme Neven, murmura Sara en venant s'asseoir à côté de lui.

Le nom de son amant flotta entre eux, fantôme parmi les fantômes. Lucian ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il revit le corps de Neven dans la crypte — ce cou tordu, cette expression de surprise figée, ces mains encore tendues comme s'il avait tenté d'arrêter le coup qui l'avait tué.

— Nous devons agir, dit Lucian en rouvrant les yeux. Maintenant. Avant que Luca ne consolide son pouvoir. Il va purger l'Ordre, Sara. Je le connais. Il va se débarrasser de tous ceux qui pourraient lui être fidèles à Ayméric plutôt qu'à lui. Nous avons peut-être une semaine, peut-être moins.

— Les résistants sont prêts. J'ai parlé à Kael aujourd'hui. Il a rassemblé près de deux cents

hommes dans les quartiers Est. Des artisans, des anciens soldats, des femmes dont les maris ont été exécutés. Ils n'attendent qu'un signe.

Elle posa sa main sur le bras de Lucian, et sa chaleur traversa le cuir de sa veste comme si le tissu n'existait pas. Ce contact, si simple, lui rappela tout ce pour quoi il se battait — ces mains qui soignent au lieu de frapper, ces regards qui apaisent au lieu de juger.

— Il nous faut un plan, dit-il en se levant pour arpenter la pièce, ses pensées s'organisant enfin en stratégie. Je reste à l'intérieur. Je continue à faire le chevalier loyal, le frère dévoué. Luca me fait confiance — ou du moins, il me croit trop lâche pour le trahir. Je peux accéder à ses archives, à ses plans de campagne. Je peux saboter ses opérations de l'intérieur.

— Et moi, je rassemble les troupes, poursuit Sara. Je coordonne les attaques. Nous frappons ses dépôts d'armes, ses convois de ravitaillement, ses garnisons isolées. Rien de trop gros, rien qui ne puisse être attribué à des bandits ou à des dissidents isolés. Mais

suffisamment pour qu'il doute. Suffisamment pour qu'il ait peur.

Ils passèrent des heures à discuter, leur souffle dessinant des nuées blanches dans l'air glacial de la pièce. La bougie s'épuisa, puis une autre, puis une troisième. Les plans se dessinaient sur des parchemins volés, des cartes tracées à la hâte, des listes de noms qu'il ne fallait prononcer qu'à voix basse, comme des prières.

— Nous devons frapper vite et fort, conclut Lucian en plantant son poing sur la carte posée entre eux — ce geste brusque qui fit trembler la flamme de la dernière bougie. Montrer au peuple que l'Ordre n'est pas invincible. Que même un titan a les pieds d'argile.

— Pour Neven, dit Sara en levant son regard vers lui.

— Pour Ayméric, répondit Lucian. Pour tous ceux qui ont souffert.

Ses doigts trouvèrent ceux de Sara, et ils restèrent ainsi un long moment, immobiles dans l'obscurité naissante, comme deux arbres

dont les racines s'entrelacent sous terre,
invisibles mais indestructibles.

Les jours qui suivirent furent un tourbillon d'ombres et de silences. Lucian endossa son armure chaque matin avec la nausée au creux de l'estomac, souriant aux gardes, s'inclinant devant son frère, buvant le vin des banquets officiels où l'on célébrait la "transition" avec des airs de deuil convenable. Mais la nuit, quand les couloirs se vidaient et que les torches s'éteignaient une à une, il devenait un autre homme.

Il glissait dans les archives secrètes dont lui seul connaissait l'existence — ces salles souterraines où l'Ordre conservait ses plans de campagne, ses listes d'informateurs, ses registres d'exécutions. Il copiait des documents, subtilisait des clés, échangeait des mots de passe avec des serviteurs qui travaillaient pour la résistance. Chaque nuit, il risquait sa vie. Chaque matin, il se regardait dans le miroir et se demandait combien de temps encore il pourrait supporter de voir le visage du traître dans ses propres yeux.

Sara, de son côté, transformait la peur en espoir. Elle parcourait les bas-fonds d'Arx avec l'assurance de ceux qui ont déjà tout perdu et n'ont plus rien à craindre. Elle rencontrait des femmes dans les lavoirs, des hommes dans les tavernes, des enfants dans les ruelles — tous ceux que l'Ordre avait écrasés, spoliés, humiliés. Elle leur parlait de liberté, de justice, de ces mots simples qui semblaient si lointains qu'on les croyait morts.

— La rébellion prend forme, lui dit-elle un soir, les joues rougies par le froid et l'excitation. Nous avons maintenant près de cinq cents hommes. Des armes cachées dans trois planques différentes. Des plans pour frapper le dépôt de munitions de la caserne Nord.

Lucian hocha la tête, mais son regard était ailleurs, perdu dans les flammes du petit feu qu'ils avaient allumé dans la cheminée de la maison abandonnée.

— J'ai vu mon frère aujourd'hui, murmura-t-il. Il a parlé d'une "purification". Il veut interroger tous les chevaliers qui ont été proches d'Ayméric. Il cherche des complices,

Sara. Il ne sait pas encore que c'est moi, mais il sait que quelqu'un l'a aidé à mourir aussi vite.

— Il ne peut rien prouver.

— Il n'a pas besoin de preuves. Luca invente ses propres vérités. Il les forge comme un forgeron forge le métal — avec le feu de sa volonté et le marteau de sa cruauté.

Sara se leva et vint se placer devant lui, l'obligeant à la regarder. Ses yeux gris-vert brillaient d'une intensité presque douloureuse.

— Écoute-moi, Lucian. Tu as choisi ton camp. Tu as choisi la vie, contre ton frère qui choisit la mort. Il n'y a pas de retour en arrière possible. Pas pour toi. Pas pour moi. Pas pour aucun de nous.

— Je sais, répondit-il doucement. C'est bien cela qui me terrifie.

Ils ne dirent rien de plus cette nuit-là. Ils restèrent là, près du feu qui s'éteignait, écoutant le vent hurler dans les cheminées condamnées. Et dans le silence, Lucian

entendit autre chose — le bruit lointain de bottes qui martelaient le pavé, le cliquetis des armures, les ordres criés dans la nuit. L'Ordre s'agitait, comme un fauve qui sent le danger sans encore le voir.

La lutte ne faisait que commencer.

Mais pour la première fois depuis la mort de Neven, depuis l'assassinat d'Ayméric, depuis tous ces jours passés à sourire à son bourreau, Lucian sentit en lui quelque chose qui ressemblait à l'espoir — non pas cette flamme joyeuse et insouciante qu'il avait connue dans sa jeunesse, mais cette braise obstinée qui continue de brûler sous les cendres, patiente, fidèle, prête à embraser le monde entier si on lui donne seulement un peu d'air, un peu de temps, un peu de vie.

La mort de Neven et d'Ayméric ne serait pas vaine.

Leur mémoire deviendrait une épée.

Chapitre 21

La mort d'Ayméric, ce vieux lion à la crinière d'argent, ne fut pas un crépuscule, mais l'aurore d'une nuit plus profonde. Luca, le nouveau général de l'Ordre, n'avait pas attendu que la terre soit fraîche sur la tombe du commandant pour déployer ses ailes de corbeau. Dès l'instant où la lame avait quitté la gorge du vieil homme, une nouvelle essence avait coulé dans les veines d'Arx : une essence de plomb fondu et de silence forcé.

Les réformes de Luca ne furent pas annoncées ; elles furent ressenties. Comme une fièvre qui gagne les membres, une à une, les lois se firent plus acérées. L'exécution sommaire, autrefois un acte rare dont on chuchotait dans les ruelles avec un frisson d'horreur sacrée, devint une routine aussi banale que le cri du marchand de poisson au petit matin. Les citoyens d'Arx, jadis habitués à la justice rugueuse mais prévisible d'Ayméric, se découvrirent prisonniers dans leur propre cité. Les patrouilles de l'Ordre ne marchaient plus ; elles *déferlaient*, bottes frappant les pavés humides en cadence, heaumes sans visages

tournés vers chaque fenêtre close. La surveillance était une toile d'araignée dont chaque fil vibrât jusqu'au trône de pierre où Luca se tenait. On encourageait les dénonciations ; le voisin se méfia du voisin, l'amant retint ses confidences, et l'on apprit à baisser les yeux en croisant les robes noires. La peur, cette vieille complice des tyrans, s'installa dans les moindres fissures d'Arx, non pas comme une invitée, mais comme la maîtresse des lieux.

Cependant, dans les entrailles de la cité, là où les racines des fondations plongeaient dans une terre millénaire, une autre musique s'élevait, ténue mais tenace.

Lucian et Sara œuvraient dans l'ombre, leur amour pour la liberté une flamme couvée sous la cendre. Ils ne se parlaient plus à voix haute, même dans les lieux supposés sûrs. Leurs conversations étaient des regards, des effleurements de doigts sous une table, des mots griffonnés sur des parchemins que l'on brûlait dès lecture faite. L'ancienne cave à vin, profondément enfouie sous les quartiers sud, était leur sanctuaire. On y accédait par un escalier en colimaçon si étroit que les épaules

frottaient la pierre humide, une pierre qui suintait l'histoire et la trahison.

Ce soir-là, les bougies de suif mouraient dans des cassolettes de fer forgé, projetant des ombres dansantes sur les voûtes basses. L'air était épais, lourd du parfum âcre de la terre mouillée et du vin aigre qui avait imprégné les murs durant des siècles. Autour d'une table massive en chêne, rongée par les ans, les visages des conspirateurs semblaient sculptés dans de l'albâtre malade, creusés de cernes violets et de cicatrices récentes.

Lucian se leva. Il portait encore sa tenue de chevalier de l'Ordre, mais l'étoffe lui pesait sur les épaules comme une chape de plomb. Son visage, si jeune autrefois, portait désormais les stigmates d'une culpabilité ancienne. Quand il parla, sa voix était un murmure grave, le bruit du ressac contre une falaise de marbre.

« Mes amis, » dit-il, ses yeux gris-vert captant la lumière vacillante. « Nous ne sommes pas ici parce que nous voulons la guerre. Nous sommes ici parce que la paix nous a été volée. Luca ne connaît pas les limites, car il a cessé

d'être un homme. Un homme a des regrets, des doutes. Lui, il a soif. Une soif d'absolu. »

Sara se tenait à sa droite, sa main effleurant le pommeau de sa dague. Sa voix, quand elle s'éleva, était aussi claire que du cristal, mais aussi tranchante. « Nous avons vu ce qu'il a fait à Neven. » Le nom flotta dans l'air comme une litanie funèbre. « Ce n'était pas une exécution. C'était un sacrilège. Il a vidé Neven de son sang goutte à goutte, devant la foule, pour que chaque citoyen boive la peur par les yeux. Et nous... nous avons regardé. » Elle marqua une pause, sa mâchoire tremblant imperceptiblement. « Nous ne regarderons plus. »

Un murmure parcourut l'assemblée. Des hochements de tête, des poings qui se serrent sur le bois rugueux.

Autour de la table, trois figures se détachaient du lot. Anya, d'abord. Ancienne capitaine de la garde, elle avait le port altier d'une reine déchu. Ses cheveux blonds étaient striés de gris, et une cicatrice lui barrait la joue gauche – un souvenir de sa disgrâce, offerte par un loyaliste de Luca. Elle parlait peu, mais quand

elle ouvrait la bouche, ses mots étaient des épées.

« L'Ordre n'est plus une armée, » dit-elle, sa voix rauque comme une scie émoussée. « C'est une secte. Ils ne se battent pas pour la justice. Ils se battent pour la peur. Pour la forme qu'elle donne aux visages. »

Markus, le forgeron, était un colosse aux avant-bras couturés de brûlures. Il avait caché trois sorcières dans sa forge, une nuit de chasse. Luca les avait trouvées. Markus était venu le lendemain retrouver leurs corps suspendus aux poutres de son atelier, et sa femme, partie avec elles dans la mort. Il ne pleurait plus. Il n'avait plus de larmes, seulement de la braise dans les yeux.

« Il faut frapper où ça compte, » grommela-t-il, faisant tourner un poignard qu'il avait lui-même forgé, l'acier captant la lueur des bougies. « Saboter leurs équipements. Ouvrir les cages des prisonniers. Et surtout... que le peuple sache qu'on existe. Qu'ils ne sont pas seuls à haïr. »

Helena, la guérisseuse clandestine, était la plus silencieuse. Vêtue de lainages gris, elle avait des mains d'une douceur trompeuse, des mains qui avaient refermé des plaies et arraché des dents sous la torture. Elle regarda Lucian avec une intensité qui n'appartenait qu'à ceux qui ont vu trop de mourir.

« Les stratégies, oui. Les armes, oui. » Sa voix était un chuchotement de vent dans un grenier. « Mais il nous faut un symbole. Une date. Un moment où chaque habitant d'Arx saura que se lever est possible. Sans cela, nous ne sommes que des ombres se battant contre la nuit. »

La réunion s'étira, lente et fiévreuse. On parla de dépôts d'armes, de messagers muets, de signaux de fumée et de chants codés. Les plans prenaient forme comme des statues émergeant du marbre. Et avec eux, un sentiment fragile, presque irréel, vint se poser sur l'assemblée : l'espoir. Un espoir malade, amaigri, mais vivace.

Lucian et Sara échangèrent un regard par-dessus la table. Il y lut la fatigue, l'amour, et

cette détermination absolue qui naît quand on a tout perdu, sauf l'essentiel.

Pendant ce temps, au sommet de la tour d'Onyx, Luca ne dormait pas. Il ne dormait jamais. Il se tenait derrière un bureau de basalte poli, couvert de cartes et de rapports. Les bougies avaient brûlé jusqu'à la dernière larme de cire, et la pièce était plongée dans une pénombre rougeoyante, celle des flammes mourantes de l'âtre. Il avait les doigts tachés d'encre et, pensaient certains, d'autre chose.

Il venait de nommer trois nouveaux loyalistes aux postes de commandement – des hommes sans passé, sans famille, sans faiblesses. Des hommes qui, comme lui, ne voyaient dans un visage qu'un seuil de douleur à franchir. Les garnisons étaient renforcées ; les rondes de nuit, doublées. Chaque ruelle avait désormais un espion, chaque taverne un indic.

« Ils sont là, » murmura-t-il pour lui-même, sa voix comme un grattement de souris dans les lambris. Il leva les yeux vers l'ombre, comme s'il s'adressait à un dieu qu'il avait assassiné. « Je les sens. Ils respirent mon air. Ils boivent mon eau. Et ils me haïssent. » Il esquissa un

sourire, et ce sourire était plus froid que les entrailles de la terre. « La haine est bonne. La haine réchauffe. Mais elle ne suffira pas. »

Il déplia un parchemin frais, y traça des noms. Des noms de taverniers, de forgerons, d'anciens gardes. Des noms qu'il ferait disparaître un à un, patiemment, comme on désosse un poisson.

Dans les profondeurs, Lucian jouait encore son rôle de chevalier loyal. Le matin, il saluait Luca avec une révérence parfaite. Il rapportait de fausses informations, sabotait discrètement un ravitaillement, détournait une patrouille. Chaque mensonge lui brûlait la langue. Chaque geste de soumission lui tordait les entrailles. Mais il pensait à Neven. Il pensait à la cave, aux bougies, aux visages marqués. Et il continuait.

Sara, elle, était devenue une flamme. Elle ne se cachait plus vraiment. Elle allait de maison en maison, soignant les blessés, réconfortant les veuves, murmurant à l'oreille des jeunes gens que « le jour viendrait ». Sa voix était un baume, sa présence un défi. Luca avait mis sa tête à prix, mais personne, jusqu'ici, n'avait

réclamé la récompense. Le peuple d'Arx avait peut-être peur, mais il n'avait pas encore perdu l'honneur.

Les semaines passèrent, charriant leur lot de dénonciations, de pendaisons à l'aube, de pleurs étouffés dans des maisons aux rideaux tirés. Arx était une casserole d'eau sur le feu : le métal vibrait, l'eau frémissait, et chaque seconde qui passait rapprochait l'ébullition.

Un soir, alors que les brumes d'automne enveloppaient la cité comme un linceul, Lucian et Sara se retrouvèrent seuls dans la cave, après le départ des autres. Les bougies achevaient de mourir. Le silence était lourd, chargé de tout ce qu'ils n'osaient pas dire devant les autres.

« Tu as peur ? » demanda-t-il, sans la regarder.

« Non, » répondit-elle. Puis, après une pause :
« Si. Pas de mourir. De ne pas y arriver. »

Il prit sa main. Elle était froide, mais ferme.

« On y arrivera, » dit-il. Et dans le noir, ses paroles n'étaient pas une promesse. C'était un serment scellé dans le sang de tous ceux qui étaient tombés avant eux.

Car ils savaient, l'un et l'autre, qu'ils approchaient d'un point de non-retour. Le jour viendrait bientôt où ils devraient se lever contre Luca, non pas pour renverser un tyran, mais pour affronter l'abîme qu'il avait ouvert sous leurs pieds. Une bataille décisive. Une seule. Et derrière eux, tout Arx retenait son souffle, telle une épouse guettant le retour de son amant à la guerre.

Chapitre 22

La cité d'Arx ne connaissait plus le jour. Sous la poigne de Luca, le ciel lui-même semblait s'être retiré, laissant place à un crépuscule perpétuel où les réverbères à l'huile de poisson grésillaient comme des âmes en peine. Pourtant, dans les replis de cette obscurité, quelque chose respirait encore. Dans les ruelles où les égouts exhalaient leur vapeur fétide, dans les caves où le vin des nobles côtoie désormais la cendre, dans les greniers où les toiles d'araignée tissent leurs linceuls, une flamme vacillait. Non pas cette lumière aveuglante des bûchers de l'Ordre, mais une lueur humble et têtue, celle que l'on protège du creux de sa main, celle qui brûle d'autant plus fort qu'on cherche à l'étouffer.

Lucian et Sara connaissaient bien cette flamme. Elle habitait le creux de leurs poitrines comme une fièvre, comme ce désir inavouable qui précède les grandes révolutions. Ils s'étaient jurés, dans le silence de la chambre où Neven avait cessé de respirer, de la raviver. De la nourrir. De la transformer en ce brasier capable de calciner

les fondations mêmes de la forteresse de l'Ordre.

Mais pour allumer un incendie, il faut d'abord rassembler les braises.

La forge de Markus sentait le fer et la sueur, ce mélange âcre qui rappelle aux hommes leur fragilité. Lucian s'y glissa comme une ombre, son manteau gris perle dissimulant l'armure qu'il portait encore sous ses vêtements — cette armure de l'Ordre qui le brûlait désormais comme une seconde peau trop étroite.

« Tu as l'allure d'un prêtre qui vient de trahir son dieu », murmura Markus sans lever les yeux du métal qu'il battait.

Le forgeron était un colosse aux épaules voûtées par des années de labeur, ses avant-bras couverts de cicatrices blanches comme des rivières sur une carte. Sa barbe rousse grisonnait par endroits, et ses yeux, d'un bleu délavé, semblaient avoir vu trop de choses pour encore s'étonner.

« Peut-être que j'ai trouvé un dieu plus digne de foi », répondit Lucian en s'approchant du feu.

Sara était déjà là, assise sur un billot de bois, ses doigts effleurant distraitemment une dague posée sur ses genoux. La lumière de la forge dansait dans ses cheveux noirs, y allumant des reflets cuivrés qui rappelaient à Lucien les couchers de soleil d'avant — quand Arx respirait encore. Elle leva les yeux vers lui, et dans ce regard, il lut tout ce qu'aucun mot ne pourrait jamais dire.

« Anya n'est pas encore arrivée », dit-elle. Sa voix était calme, mais il y avait en elle cette vibration particulière, celle des cordes d'un violon que l'on accorde avant la tempête.

« Helena non plus », ajouta Markus en posant son marteau. Le silence soudain fut presque assourdissant. « Mais elles viendront. Elles savent ce qui les attend. »

La porte de la forge gronda contre ses gonds rouillés. Anya entra comme un coup de vent glacé, ses bottes couvertes de la boue des égouts qu'elle avait dû emprunter pour

brouiller les pistes. Ancienne capitaine de la garde, elle portait encore le port altier de ceux qui ont commandé, mais ses yeux trahissaient une fatigue que les années n'avaient pas arrangée. Ses cheveux blonds, coupés courts comme ceux d'un soldat, dévoilaient une cicatrice qui lui barrait la tempe — souvenir d'une mutinerie qu'elle avait elle-même réprimée avant de comprendre, trop tard, qu'elle réprimait la mauvaise cause.

« Les patrouilles quadruplent », annonça-t-elle sans préambule. « Luca a peur. Il le cache sous des airs de colère, mais c'est de la peur. J'ai vu cette expression sur le visage de cent hommes avant qu'ils ne meurent. »

Helena la suivit de près, ses mains encore maculées de teintures médicinales. La guérisseuse était une femme menue, presque frêle, mais ceux qui la connaissaient savaient que sous cette apparence de nonne se cachait une volonté d'acier. Son regard, d'un vert profond comme les forêts du nord, avait la douceur des choses qui ont tout vu et tout pardonné.

« J'ai soigné trois soldats hier », dit-elle en s'asseyant sur un tonneau renversé. « Ils parlaient d'une liste. Luca fait établir une liste de tous ceux qui pourraient lui être déloyaux. »

« Il faudrait des armées entières pour écrire une telle liste », grommela Markus.

Lucian s'approcha du feu. La chaleur lui mordit le visage, mais il ne recula pas. Il avait appris que la douleur, lorsqu'on l'accepte, devient une alliée.

« Nous devons créer un réseau, » commença-t-il. Sa voix était basse, presque inaudible, mais chacun retenait son souffle pour l'entendre. « Pas une armée. Pas une rébellion organisée comme les précédentes. Un réseau de cellules indépendantes. Si l'un tombe, les autres survivent. Si l'un parle, il ne peut trahir que ceux qu'il connaît. »

Il marqua une pause, le temps que ses paroles s'imprègnent dans la pierre de la forge.

« Chaque cellule devra être autonome. Chaque membre ne connaîtra que deux ou

trois autres visages. La confiance sera notre ciment, mais la méfiance notre armure. »

Sara se leva, rejoignant Lucian près du feu. Leurs ombres s'entremêlèrent sur le mur de pierre, formant une seule silhouette plus grande qu'eux deux.

« Markus fournira les armes, » dit-elle en déroulant une carte sur l'enclume. « Des lames courtes, faciles à dissimuler. Des poignards. Des flèches. Rien qui ne puisse être caché sous un manteau. »

Markus hocha la tête. « Je peux les faire passer pour des outils agricoles. Les patrouilles ne regardent pas deux fois une charrue. »

« Anya, » poursuivit Sara, « tu t'occuperas de l'entraînement. Dehors, dans les ruines de l'ancienne caserne. Il y a des sous-sols que l'Ordre a oubliés. »

« Et moi ? » demanda Helena.

Sara posa sa main sur celle de la guérisseuse. « Toi, tu seras nos yeux et nos oreilles. Les malades parlent, les blessés se confient. Tu

entendras ce que personne d'autre ne peut entendre. »

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Lucian observait les visages autour de lui — ces hommes et ces femmes qui venaient de signer leur arrêt de mort en acceptant cette mission. Il y avait dans leurs yeux cette lueur particulière, celle des condamnés qui choisissent leur propre destin.

« Si nous échouons, » dit-il doucement, « nos noms seront effacés. On ne parlera pas de nous. On ne gravera pas nos visages sur des monuments. On nous oubliera. »

Anya eut un sourire amer, celui des gens qui ont déjà tout perdu. « On est déjà oubliés, Lucian. C'est ce qui fait notre force. »

Les semaines qui suivirent furent un long murmure dans les ténèbres.

Les nuits, Lucian parcourait les archives de l'Ordre, ses doigts glissant sur les parchemins comme ceux d'un amant sur la peau de sa bien-aimée. Il apprenait les noms des

prisonniers, les dates des patrouilles, les faiblesses dans les défenses de la forteresse. Chaque information était un trésor, chaque document volé une victoire invisible.

Sara, de son côté, tissait sa toile. Elle rencontrant les domestiques des nobles dans les cuisines où l'on échangeait les ragots contre des pièces d'argent, elle approchait les artisans dans leurs ateliers où l'on murmurait des révolutions entre deux coups de marteau. Sa beauté, qu'elle apprenait à utiliser comme une arme, ouvrait des portes que la force n'aurait jamais franchies.

Une nuit, alors qu'ils se retrouvaient dans la cave de Markus — une cave que le forgeron avait transformée en salle de guerre improvisée — Lucian déroula une carte d'Arx sur la table de chêne. Des points rouges et bleus parsemaient le parchemin, formant une constellation secrète.

« Voici nos cellules actives, » dit-il en désignant les points rouges de son index. « Dix-sept au total. Pas assez, mais c'est un début. »

Sara se pencha sur la carte, ses cheveux effleurant l'épaule de Lucian. « Et les points bleus ? »

« Les endroits où nous devons renforcer notre présence. Le quartier des tanneurs, le port, les abattoirs. Des zones que l'Ordre néglige parce qu'elles puent. »

Anya ricana. « La puanteur a toujours été la meilleure alliée des révolutions. »

« Nous devons établir des caches, » poursuivit Lucian. « Des armes, des fournitures médicales, des vivres. Les maisons abandonnées du quartier est, les caves sous l'ancien théâtre, les greniers de la cathédrale désaffectée. »

Markus posa une lourde main sur la table. « Je peux cacher des lames dans les chargements de charbon. Personne ne fouille le charbon. »

« Et les entraînements ? » demanda Helena.

« Dehors, » répondit Anya. « Dans les ruines de la forteresse Nord. Les patrouilles ne s'aventurent jamais aussi loin, à cause des

loups. Mais les loups, au moins, sont prévisibles. »

Le silence retomba. Helena, qui n'avait pas encore parlé, leva soudain la tête. « J'ai entendu quelque chose, aujourd'hui. Un nom. » Elle baissa la voix, comme si le simple fait de prononcer ces syllabes pouvait attirer le malheur. « Luca prépare quelque chose. Une grande rafle. Il veut envoyer un message. »

« Quand ? » demanda Sara, sa main se crispant sur sa dague.

« Dans trois nuits. Au quartier des tisserands. Il a une liste. »

Lucian sentit son cœur se serrer. Le quartier des tisserands — c'était là que vivait la sœur d'Helena, là que se trouvait la seule école qui avait refusé d'afficher l'emblème de l'Ordre.

« Nous ne pouvons pas sauver tout le monde, » murmura-t-il, plus pour lui-même que pour les autres.

« Non, » répondit Sara en relevant la tête. Ses yeux brillaient d'une détermination farouche.

« Mais nous pouvons sauver certains. Et ceux que nous sauverons se souviendront. »

Cette nuit-là, après que les autres furent partis, Lucian et Sara restèrent seuls dans la cave. Les bougies avaient fondu en flaques de cire, et l'air sentait la terre humide et le vieux vin. Lucian s'assit sur un baril, épuisé, et Sara vint s'asseoir près de lui, ses doigts trouvant les siens dans l'obscurité.

« Nous faisons des progrès, » dit-il doucement. Sa voix, si ferme quelques heures plus tôt, tremblait à présent comme une corde trop tendue. « Mais le chemin est encore long. »

Sara se tourna vers lui, et dans la pénombre, il vit ses yeux — ces yeux qui avaient vu son frère mourir, qui avaient vu Ayméric tomber, qui avaient vu trop de cendres pour encore espérer croire aux lendemains qui chantent. Et pourtant, ils brillaient.

« Nous devons rester forts, Lucian. Pour Neven. Pour Ayméric. Pour tous ceux qui ont souffert sous l'Ordre. »

Il voulut répondre, mais les mots se perdirent quelque part entre son cœur et ses lèvres. Alors il fit ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps — il posa sa main libre sur la joue de Sara, sentit la chaleur de sa peau sous ses doigts calleux, et la regarda comme on regarde le dernier rayon de soleil avant une longue nuit.

« Parfois, » murmura-t-il, « j'ai peur que nous ne soyons que des ombres. Des ombres qui se battent contre d'autres ombres. »

Sara secoua la tête. « Les ombres ne saignent pas, Lucian. Les ombres ne pleurent pas. Et les ombres, surtout, » sa voix se fit plus douce, presque inaudible, « n'aiment pas. »

Ils restèrent ainsi, main dans la main, tandis que la nuit d'Arx déployait ses ailes au-dessus d'eux. Dans les rues, les patrouilles de l'Ordre marchaient au pas, leurs torches crachant une lumière qui n'éclairait rien. Dans les prisons, des hommes et des femmes attendaient, sans savoir que quelque part, sous la ville, deux cœurs battaient pour eux.

Le réseau était en place. La flamme grandissait.

Et bientôt, très bientôt, elle deviendrait incendie.

Dans la forteresse de l'Ordre, Luca caressait le crâne d'argent posé sur son bureau — le crâne de son prédécesseur, qu'il avait lui-même étranglé de ses mains nues. Il souriait, sans savoir que sous ses pieds, dans les entrailles de la cité qu'il croyait dompter, des milliers de petites flammes s'embrassaient.

La rébellion avait commencé.

Chapitre 23

L'air d'Arx avait changé de nature. Il ne s'agissait plus seulement de cette pesanteur chargée de suie et d'encens qui imprégnait les pierres millénaires de la cité. Non. Désormais, l'atmosphère même semblait distillée par une main malveillante, chargée d'une tension aussi fine et coupante qu'une lame de verre. Luca, général de l'Ordre, percevait cette métamorphose jusque dans la moelle de ses os, là où le froid des catacombes rencontrant le feu de ses ambitions avait forgé un alliage étrange : une impitoyable lucidité.

Il arpentait les couloirs de la forteresse avec une lenteur de félin, ses bottes noires frappant le basalte poli en un rythme funèbre. Sous les hauts plafonds voûtés où dansaient des ombres séculaires, son visage, semblable à un masque de cire éclairé par la braise intérieure de ses yeux, ne trahissait aucune émotion. Et pourtant, un ver rongerait le fruit de son pouvoir. L'oppression, se disait-il, est une eau que l'on remplit dans un vase sans fond ; tôt ou tard, elle déborde et noie celui qui la verse. Il soupçonnait la rébellion, non pas comme

une rumeur vague, mais comme une infection précise qu'il fallait cautériser dans le noir.

Ce soir-là, dans la salle du conseil, une pièce circulaire dont les murs de granit brut étaient nus comme des âmes damnées, il convoqua ses lieutenants. La lumière des torches coulait sur leurs armures, y dessinant des reflets mouvants qui ressemblaient à des souvenirs de bûchers.

« Mes amis, » commença Luca. Sa voix, grave et pourtant douce, possédait cette qualité terrible des choses inéluctables. Elle résonna, non pas comme un appel, mais comme un glas. « Il flotte dans les ruelles une odeur de trahison. Une rébelline se tisse, aussi sûrement que la trame d'une araignée gagne en épaisseur. »

Aldric, le plus âgé de ses lieutenants, un homme au visage couturé de cicatrices blanches, hocha la tête. « Le peuple est une bête grégaire, général. Il lui faut seulement un rappel de la dent du maître. »

« Un rappel, oui, » souffla Luca en se rapprochant de la table de pierre où une carte

d'Arx était gravée. « Mais pas un simple coup de griffe. Une démonstration de l'étendue de notre regard. Nous allons multiplier les patrouilles. Double faction, partout, à toute heure. Des arrestations préventives. Je veux que chaque citoyen sache que le murmure qu'il croit protégé par l'ombre de sa chambre est aussi clair pour nous qu'un aveu à l'aube. »

Il marqua une pause, laissant ses doigts gantés effleurer les quartiers populeux de la cité basse. « Les interrogatoires... qu'ils soient plus durs. Le fer et le feu. La peur, mes amis, est une architecture. Si nous bâtissons assez haut ses murs, personne n'osera même lever les yeux vers la liberté. »

Ses lieutenants acquiescèrent, leurs visages fermés comme des cercueils. Ils connaissaient cette détermination, cette froideur d'orfèvre qui animait leur nouveau général. L'un d'eux, un jeune chevalier nommé Thorne, osa une question : « Et les meneurs, général ? Comment les distinguer de la tourbe apeurée ? »

Luca sourit, un mouvement infime des lèvres qui n'atteignit jamais ses yeux. « La tourbe apeurée pue la sueur et la prière. Les meneurs sentent l'ambition et le courage. Utilisez tous les moyens nécessaires. Fouillez les maisons, éventrez les matelas, brisez les jarres. La rébellion est un ver ; pour l'extraire, il faut parfois ouvrir la plaie bien plus largement que la blessure ne le laisse présager. »

Pendant que ces ordres se répandaient dans la forteresse comme une marée noire, Lucian et Sara erraient dans les interstices de la cité, ces lieux que l'Ordre oubliait parce qu'ils étaient trop humbles, trop délabrés, trop proches de la mort. Ils ressentaient la pression, non pas comme une chaleur, mais comme un froid qui gagnait les os. La paranoïa de Luca n'était plus un spectre lointain ; elle était devenue une architecture vivante, un labyrinthe qui se resserrait.

Ils modifiaient leurs itinéraires sans cesse, changeant de passages secrets comme on change de peau. Une nuit, dans la crypte désaffectée d'un sanctuaire oublié, sous une voûte où pleuraient des anges de pierre

rongés par l'humidité, ils retrouvèrent Anya. Elle portait une cape sombre, et son visage, à la lumière d'une unique chandelle, semblait sculpté dans de l'albâtre inquiet.

« Les patrouilles ne se contentent plus de fouiller, » chuchota Anya, sa voix à peine plus forte qu'un souffle. « Ils violent. Ils brisent les icônes familiales, ils renversent les berceaux. Ils cherchent des preuves de rébellion dans la poussière des greniers et les larmes des enfants. »

Sara, dont les yeux brillaient d'une flamme sombre, frappa du poing la pierre humide. « Alors nous devons sceller nos âmes aussi hermétiquement que nos caches. Lucian, le code que nous utilisons pour les messages... »

« Est changé, » l'interrompit-il. Sa voix, à lui, était calme. Une force contenue, un orage en bouteille. « Nous adopterons le chiffre de la double clé, celui que mon père utilisait avant la Chute. Et les caches... nous les déplacerons sous le lit du fleuve, là où le courant parle plus fort que les oreilles des espions. »

Anya inspira profondément. « Et le peuple ? Ils ont peur, Lucian. Ils se demandent si résister vaut le prix de voir leurs enfants arrachés à leur foyer. »

« Plus nous serons nombreux, » répondit Sara en posant sa main sur celle d'Anya, « plus le prix à payer pour Luca deviendra exorbitant. La peur est un pont. Elle peut mener à la soumission, certes... mais aussi à la rage. Nous devons transformer leur peur en une arme. » Sa voix tremblait d'une conviction qui transcendait la simple bravade. C'était la foi des martyres, la certitude des révoltées.

Luca, lui, ne dormait plus. Il arpentait ses appartements privés – une vaste pièce aux tentures de velours noir frappées du sceau de l'Ordre – comme un loup en cage. Il multipliait les interrogatoires, siégeant lui-même dans la salle des aveux, où les instruments de fer luisaient d'un éclat presque hospitalier. Il faisait arrêter des citoyens sur une simple dénonciation, sur un regard de travers, sur la façon qu'avait un homme de tenir sa mâchoire trop fièrement.

Les rues d'Arx n'étaient plus qu'un vaste théâtre de surveillance. Les murs avaient des yeux, les gargouilles des oreilles, et chaque voisin un poignard verbal dressé contre l'autre. Les espions de l'Ordre, vêtus de gris comme des rats d'égout, infiltraient les quartiers populaires, buvant dans les tavernes, feignant l'ivresse pour mieux entendre les secrets crachés dans l'alcool.

Luca savait. Il *savait* qu'il existait un chef. Quelqu'un d'intelligent, de patient, qui orchestrait la rébellion comme un maître de chapelle dirige un requiem. Il devait le trouver. L'extraire de l'ombre. Le détruire. Et pour cela, il convoqua son frère.

Lucian reçut le message à l'aube. Un simple pli, glissé sous sa porte. Il monta les escaliers de la tour jusqu'aux appartements privés de Luca, chaque marche lui semblant un cran vers l'échafaud.

Il trouva son frère debout devant une fenêtre ouverte sur les toits de la ville. Luca ne se retourna pas tout de suite. Il regardait la brume matinale envelopper les tours, et sa

silhouette, dans la lumière blafarde, avait la rigidité d'une statue funéraire.

« Frère, » dit enfin Luca, sa voix douce comme la soie sur une lame. « J'ai besoin de tes yeux. De ta fidélité. »

Lucian s'inclina légèrement, maîtrisant chaque muscle de son visage pour n'offrir qu'un masque de dévotion. « Je suis à toi. Tu le sais. »

Luca se tourna. Ses yeux, ces fameux yeux perçants, se plantèrent dans ceux de Lucian comme des épingles dans un papillon. « On dit qu'une rébellion se forme. Pas des gueux désorganisés, non. Quelque chose de structuré. De dangereux. » Il fit un pas, puis un autre, encerclant son frère avec une lenteur presque dansante. « Je veux que tu surveilles tes camarades. Les chevaliers. Les lieutenants. Même les servants. Cherche des signes de trahison. Une hésitation, un regard fuyant, une compassion mal placée. »

Il s'arrêta juste derrière Lucian, si proche que son souffle effleura la nuque de son cadet. «

Personne, Lucian, n'est au-dessus de tout soupçon. Pas même toi. »

Un frisson, glacial et électrique, parcourut l'échine de Lucian. Il sentit le poids de l'acier dans son fourreau, la chaleur de son propre sang, et l'abîme qui s'ouvrait entre la loyauté de sang et celle du cœur. « Je le ferai, » dit-il simplement, sa voix ne trahissant rien d'autre qu'une obéissance mécanique. Mais derrière ses cils baissés, le feu de la révolte brûlait plus intense que jamais.

Les jours qui suivirent furent une litanie de raids et de clameurs étouffées. Les chevaliers de l'Ordre, visières baissées, défonçaient les portes, semaient les cendres et les larmes. Ils n'avaient aucune pitié, car la pitié, dans leur code, était la première des trahisons. La ville vivait dans un état de peur si constant que le silence lui-même était devenu un cri.

Mais dans l'ombre, Lucian et Sara, avec leurs alliés, tissaient leur toile. Ils organisaient des évasions audacieuses, crevant les murs des cachots la nuit, délivrant des prisonniers que l'on croyait déjà damnés. Ils cachaient des

familles entières dans des souterrains que l'Ordre avait oubliés depuis des siècles. Ils sabotèrent une livraison d'armes, firent exploser un pont stratégique, et libérèrent des prisonniers politiques au nez et à la barbe des gardes.

Pourtant, malgré ces succès, le temps rongea leur marge de manœuvre comme l'acide ronge le métal. Luca resserrait son étau, jour après jour, heure après heure. La résistance, pour survivre, devait frapper. Et frapper fort.

Une nuit, dans une cave enfumée, sous la clarté vacillante d'un feu de forge, ils se réunirent. Lucian, Sara, Anya, Markus, et une dizaine d'autres. Les visages étaient creusés, les yeux cernés, mais les regards brûlaient.

« Nous ne pouvons plus simplement parer les coups, » dit Sara, sa voix rauque d'insomnie. Elle dénoua sa chevelure d'un geste brusque, comme pour se libérer d'un carcan. « La défensive est une tombe qu'on creuse en marchant. Il faut passer à l'offensive. Frapper un coup qui réveille le peuple de sa torpeur. »

« Un coup symbolique, » renchérit Lucian, ses doigts tambourinant sur la table de bois brut. « Quelque chose qui leur montre que l'Ordre n'est pas invincible. Que ses murs ont des failles. Que son général... est aveuglé par sa propre paranoïa. »

Anya, qui s'était tenue jusque-là silencieuse dans l'ombre, avança son visage dans la lumière. Ses yeux pâles brillaient d'une lueur féroce. « L'entrepôt principal. Celui du quartier de la Fonderie. Ils y stockent les nouvelles armes, les provisions, les poudres. Un coup là-bas... ce n'est pas seulement une perte matérielle. C'est une humiliation. Le ventre de la bête, à vif. »

Markus, un colosse aux mains épaisses comme des battoirs, approuva d'un hochement de tête. « Et en plus, on y récupère de quoi armer nos gens. De vraies armes, pas des coutelas de cuisine. »

Lucian se tourna vers Sara. Leurs regards se croisèrent, et dans cet échange silencieux, ils scellèrent leur destin. « Risqué, » murmura-t-il. « Mortellement risqué. »

« La liberté, » répondit Sara avec un sourire qui ressemblait à une prière blasphématoire, « ne s'achète jamais à bas prix. »

La décision fut prise. L'attaque de l'entrepôt principal de l'Ordre deviendrait le premier coup de tonnerre de leur guerre ouverte. Ils se préparaient, non plus comme des ombres, mais comme des fauves qui, après avoir rampé longtemps dans les hautes herbes, se lèvent enfin pour montrer leurs crocs à la lumière.

La flamme de la rébellion, alimentée par la peur, le sang et l'espoir, brûlait désormais plus haut que les tours d'Arx. Et rien, pas même la volonté de fer de Luca, ne semblait capable de l'éteindre.

Chapitre 24

La nuit était tombée sur Arx comme un linceul de velours noir, enveloppant la cité dans une obscurité presque vivante, une obscurité qui respirait, palpait, semblait attendre avec une patience séculaire le prochain acte de ce drame sanglant. Les ruelles silencieuses, pavées de pierres humides de rosée et de siècles de souffrance, se tordaient entre des murs suintants d'humidité. L'air était chargé du parfum lourd des géraniums fanés et du soufre lointain des forges de l'Ordre. Au-dessus, la lune, voilée par des nuages bas, n'offrait qu'une clarté blafarde, une lueur de cierge mourant qui semblait plus éteindre qu'éclairer les ombres. Lucian, debout à l'embrasure d'une fenêtre condamnée, sentait son cœur battre un glas personnel. Chaque pulsation était un rappel de sa propre fragilité, de la chaleur fugace de sa chair qu'il savait, un jour ou l'autre, promise au froid de la lame ou au feu du bûcher.

À ses côtés, Sara était une statue de marbre pâle dans la pénombre. Son visage, aux pommettes hautes et aux lèvres ourlées d'une délicatesse presque cruelle, ne trahissait

aucune émotion. Seuls ses yeux, d'un gris d'acier poli, brillaient d'une flamme intérieure, cette lueur que seuls les condamnés à mort ou les amants désespérés possèdent. Elle portait sa tunique de cuir usée, ses bottes silencieuses, et ses cheveux, couleur de nuit d'hiver, étaient tirés en une tresse serrée qui dégageait la ligne fragile de sa nuque. Lucian, la regardant, eut soudain la vision déchirante d'un cygne prisonnier d'une glace noire : gracieuse, mais promise à l'engloutissement.

Le plan, formulé dans le chuchotement fiévreux de leur cachette, avait la simplicité des choses désespérées. Profiter du changement de garde, ce moment suspendu où la discipline de l'Ordre fléchissait sous le poids de la fatigue et de l'orgueil. Sara, avec son agilité de chatte et son sens inné de la discrétion – un don qu'elle disait tenir des ruelles de son enfance, mais que Lucian soupçonnait être le fruit d'années à fuir des ombres bien réelles – mènerait le groupe. Lui, Lucian, resterait en retrait. Non par lâcheté, mais par cette atroce nécessité qui le condamnait à regarder, à couvrir, à être le témoin impuissant plutôt que l'acteur de sa propre destinée.

« Tu trembles, Lucian. » La voix de Sara était un murmure, une caresse de soie sur du verre brisé.

Il releva la tête, surpris qu'elle eût deviné son tourment. « Ce n'est pas la peur, » mentit-il, tandis que ses doigts se crispaient sur la pierre froide du mur.

« Non, » répondit-elle doucement, ses yeux gris s'attardant sur son visage avec une intensité qui le transperça. « C'est plus terrible que la peur. C'est l'amour. L'amour, mon ami, est le seul vertige qui nous fasse douter de nos propres mains. »

Avant qu'il ne puisse répondre, elle se détourna et fit signe au groupe. Ils étaient cinq, des ombres parmi les ombres : Markus, le colosse au visage balafre, dont les mains pouvaient aussi bien panser une blessure qu'étrangler une sentinelle ; Helena, les yeux déjà brillants de larmes retenues, portant sur son épaule un sac de poudres et de bandages plutôt qu'une arme ; et deux autres, des visages jeunes, rongés par la faim et la haine. Ils avancèrent.

Les premiers instants furent d'une beauté funèbre. Les résistants glissaient dans les couloirs de l'entrepôt, un labyrinthe de caisses de bois cerclées de fer et de barils d'huile noire comme de l'encre. La lumière des torches accrochées aux murs dansait sur leurs visages, créant des ombres mouvantes qui semblaient les précéder, des fantômes avertis du danger. Sara était une ombre parmi les ombres, plus fluide qu'elles. Elle neutralisa la première sentinelle d'un geste d'une précision chirurgicale – une main sur la bouche, une lame argentée qui but le souffle de l'homme avec un bruit de soie déchirée. Il s'effondra sans un râle, ses yeux grands ouverts sur le néant. Lucian, de son poste, vit le corps basculer et sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Ce n'était pas la mort qui l'horrifiait, mais la facilité avec laquelle elle venait, la banalité de la violence dans ce monde de pierre et de sang.

Puis vint le bruit.

Un bruit sourd, métallique. Le heurt malheureux du coude de Markus contre un seau rouillé, oublié dans un recoin. Le son résonna dans le silence comme un glas

funèbre. Une sentinelle, plus loin, se retourna. Son regard croisa celui de Sara. La bouche de l'homme s'ouvrit pour un cri.

Sara fut plus rapide. Sa lame fendit l'air, mais cette fois, le cri put naître, à moitié étranglé, assez pour alerter les ombres plus profondes. En un instant, l'entrepôt se mua en enfer. Les chevaliers de l'Ordre, dans leurs armures noires luisant comme des carapaces de scarabées, jaillirent de toutes les issues. Leurs épées, longues et affûtées, reflétaient les flammes des torches. L'air se remplit du cliquetis de l'acier, des grognements des hommes, du souffle court de la panique.

Sara se battit comme une furie, comme une âme damnée refusant le paradis. Sa lame dansait, mordait la chair par les interstices des armures, tranchait les jarrets. Mais ils étaient trop nombreux. Une avalanche de métal et de haine. Markus fut repoussé, Helena entraînée dehors par les autres. Et Sara, encerclée, recula pas à pas jusqu'à se retrouver adossée à une colonne de pierre. Un chevalier la frappa au visage ; le sang jaillit de sa lèvre fendue. Un autre lui tordit le bras jusqu'à ce que sa lame cliquetât sur le sol. Elle ne cria pas. Elle ne

pleura pas. Elle leva la tête, ses yeux gris cherchant l'obscurité, cherchant Lucian, et ses lèvres formèrent un seul mot, inaudible à cette distance : « Va-t'en. »

Depuis sa cachette, Lucian vit tout. Il vit ses cheveux se dénouer, sa tresse défaits par les mains brutales. Il vit ses poignets liés par des chaînes de fer. Il vit les chevaliers l'emmener, comme des corbeaux emportent un morceau de chair vive. Son monde s'effondra non pas dans un fracas, mais dans un silence assourdissant. « Sara ! » hurla-t-il, mais son cri fut celui d'un noyé, étouffé par l'eau glacée de l'impuissance. Il voulut bondir, mourir avec elle, mais les mains de Markus, soudain revenues, le plaquèrent au sol. « Non, idiot ! Elle est perdue pour ce soir, ne sois pas perdu pour toujours ! »

Dans leur cachette – une crypte désaffectée sous une église oubliée – l'atmosphère était une chose épaisse, palpable, faite de sueur, de poussière de pierre tombale et de désespoir. Des bougies grasses brûlaient dans des niches, éclairant des visages défaits. Lucian était assis à une table de bois vermoulu, ses mains tremblantes posées à plat devant lui. Il les

regardait comme s'il découvrait soudain leur fragilité, leur incapacité à tenir ce qui comptait vraiment.

« Nous devons la sauver, » murmura-t-il. Sa voix était brisée, raclée, pareille à celle d'un vieillard. « Pas demain. Pas après. Maintenant. »

Anya, une femme aux cheveux blancs et aux yeux d'un bleu délavé par trop de deuils, posa une main sur son épaule. Sa main était chaude, mais son regard était froid de lucidité. « Nous la sauverons, Lucian. Mais comprends ceci : Luca ne l'a pas capturée par hasard. Il l'a prise comme on prend une icône, comme on vole un cœur dans un sanctuaire. Elle est l'appât. La tenture rouge qui cache le piège. »

« Alors nous marcherons dans le piège, » cracha Markus, frappant du poing sur la table. La poussière dansa. « Je préfère une mort nette à cette attente de rats. »

Helena, les joues sillonnées de larmes qui brillaient comme du mercure à la lumière des bougies, ajouta d'une voix chevrotante : « Sara est forte. Vous l'avez vue se battre. Elle

tiendra. Mais le temps, mes amis, n'est pas notre allié. Il est l'allié de la torture. Chaque minute qu'elle passe entre leurs mains est une minute où ils lui volent un peu plus de son âme. »

Lucian se redressa alors. Un changement s'opéra en lui, visible comme la fonte des glaces au printemps. Son tremblement cessa. Ses mains devinrent aussi dures que la pierre de la crypte. Ses yeux, d'un vert sombre d'eau dormante, s'allumèrent d'une flamme pâle. « Luca veut me briser par elle, » dit-il, sa voix retrouvant une gravité froide. « Il ne sait pas qu'en prenant Sara, il a forgé l'arme de sa propre perte. Car sans elle, je ne suis plus qu'un homme. Mais pour elle... pour elle, je deviendrai un démon. »

Les jours suivants furent une fièvre. Un monastère inversé où l'on priait le dieu de la vengeance. Ils rassemblèrent des plans sur parchemin, des cartes volées à des gardes ivres, des témoignages de traîtres achetés à prix d'or. La forteresse de l'Ordre se dressait au cœur d'Arx, une dent de basalte noir fichée dans la chair de la cité. Ses murs avaient trois coudées d'épaisseur. Ses douves, asséchées

par l'orgueil, étaient devenues un fossé hérissé de pieux rouillés. Et au sommet, dans une tour sans fenêtre, Luca – le Grand Inquisiteur – trônait comme une araignée au centre de sa toile.

« Le mur est, » dit Markus, désignant un point sur le parchemin avec un doigt sale. « Il jouxte l'ancien égout. La pierre y est gorgée d'humidité, friable. Des explosifs bien placés... »

« Créeront une diversion, » compléta Anya, dont les yeux bleus brillaient d'une intelligence cruelle. « Pendant que nous brûlerons des quartiers vides, que nous ferons sonner les cloches et hurler les chiens, Lucian et Markus passeront par la brèche. »

« Et les blessés ? » demanda Helena, déjà en train de trier des fioles de teinture d'opium et des bandes de lin.

« Toi, » dit Lucian en la regardant, « tu resteras ici. Non par manque de courage, mais par nécessité. Quand nous reviendrons, et nous reviendrons, Sara aura besoin de mains

plus douces que les miennes pour panser ses plaies. »

La nuit de l'opération, le ciel était une voûte de velours noir constellée d'étoiles indifférentes. Anya et son groupe déclenchèrent l'enfer à l'ouest. Les explosions furent des fleurs orange et rouges qui éclosent dans la nuit, suivies du grondement sourd de la pierre qui s'effondre. Les cloches de la cathédrale de l'Ordre se mirent à sonner, non pas un glas, mais un tocsin strident, paniqué. Les gardes, comme des fourmis dont on aurait brûlé la fourmilière, se ruèrent vers l'ouest, leurs armures résonnant sur les pavés.

Lucian et Markus se glissèrent vers l'est, épousant les ombres, rampant dans la boue glacée du fossé. Lucian sentait l'odeur du sang ancien mêlée à celle de la terre mouillée. Il pensa à Sara, à la ligne fragile de sa nuque, à la couleur gris acier de ses yeux. L'explosion de leur propre brèche, quand elle vint, fut un chuchotement comparée au tumulte de l'ouest. Un craquement, un soupir de pierre pulvérisée, et l'obscurité intérieure de la forteresse s'offrit à eux, comme une gueule ouverte.

L'intérieur sentait le moisi, la cire froide et la peur. Des couloirs étroits, des voûtes basses, des escaliers en colimaçon qui descendaient vers les entrailles de la terre. Lucian compta ses pas pour ne pas hurler d'impatience. Ils évitèrent deux patrouilles, le souffle coupé, plaqués contre des piliers humides. Une troisième passa si près que Lucian sentit le vent froid de son épée.

Puis ce fut la salle de détention.

Une porte de chêne cerclée de fer, un verrou gros comme le bras d'un homme. Markus le fit sauter d'un coup de crosse, et la porte s'ouvrit sur une crypte plus petite, éclairée par une unique torche.

Sara était là, enchaînée au mur. Ses vêtements étaient en lambeaux, déchirés pour révéler la pâleur de sa peau zébrée de bleus et de rouges. Ses cheveux s'épalaient sur ses épaules, ternes, mêlés de sang séché. Mais ses yeux... ses yeux étaient toujours d'acier. Ils se levèrent vers Lucian, et un sourire – faible, douloureux, mais d'une beauté à fendre l'âme – éclaira son visage tuméfié.

« Lucian, » souffla-t-elle. Sa voix était un murmure de ruisseau sur des galets. « Je savais que le démon viendrait. »

Il s'agenouilla devant elle, ses mains tremblantes cherchant les chaînes. Chaque anneau qu'il brisait était un serment. « Je ne suis qu'un homme, Sara, » murmura-t-il, son front touchant presque le sien. « Un homme qui a compris que sans toi, l'ombre n'a plus de mystère, et la lumière plus de chaleur. »

Elle leva une main délivrée, effleura sa joue du bout des doigts. Ses doigts étaient glacés, mais son regard brûlait. « Alors fuyons, mon ami. Avant que l'ombre ne nous engloutisse tous les deux. »

La sortie fut un long poème de terreur et de grâce. Ils coururent, Sara soutenue entre Lucian et Markus, ses pieds nus frappant les dalles froides. Des cris retentirent derrière eux. Des épées sortirent des fourreaux. Mais la nuit, cette vieille complice, leur était acquise. Les gardes, désorganisés par la diversion, arrivaient trop tard, par mauvais chemin, aveuglés par leur propre panique.

Ils jaillirent de la brèche comme une naissance, comme une âme échappée du purgatoire. L'air libre, chargé de fumée et de liberté, leur frappa le visage. Le point de rendez-vous était une écurie abandonnée, où Helena les attendait, ses fioles alignées sur une couverture sale.

Tandis qu'Helena lavait les plaies de Sara, qu'elle appliquait des cataplasmes sur ses poignets meurtris, Lucian s'assit près d'elle. Il prit sa main, cette main qui avait tué, qui avait caressé, qui avait souffert, et il la serra contre sa poitrine, là où son cœur battait un rythme apaisé.

« Nous y sommes presque, » murmura-t-il.

Sara tourna la tête vers lui. Malgré la fatigue, malgré la douleur, son sourire était une promesse. « Ensemble, » dit-elle, « nous y arriverons. Ou nous y périrons. Mais ce sera ensemble. Et c'est là la seule victoire qui vaille. »

Dehors, les explosions de l'ouest s'éteignaient, les cloches se taisaient, et la cité d'Arx retombait dans son silence de pierre et de

secrets. Luca avait cru briser la résistance en volant son cœur. Mais il avait oublié une vérité que seuls les damnés et les amants connaissent : un cœur volé ne meurt pas. Il se venge.

Chapitre 25

Dans l'écrin de velours et d'ébène de ses appartements privés, Luca, général de l'Ordre des Templiers Noirs, se tenait immobile devant la fenêtre ciselée. La lumière des bougies vacillait sur les murs de pierre, dansant comme des âmes tourmentées sur les tentures pourpres qui tombaient en cascades solennelles. Un verre de cristal taillé reposait dans sa main, contenant un vin d'une noirceur presque absolue, épais comme du sang caillé, dont les reflets rubis captaient par instants la lueur des flammes. Il ne buvait pas, pour l'heure. Il regardait le liquide osciller, hypnotisé par cette rougeur qui lui rappelait tant d'autres choses — tant d'autres nuits, tant d'autres verres levés en compagnie de son frère, lorsque le monde leur semblait encore une chose malléable, docile sous leur volonté commune.

La porte s'ouvrit dans un fracas de bois contre pierre.

Luca ne se retourna pas immédiatement. Il avait appris, au fil des années de guerre et de trahisons, que la dignité d'un général se

mesurait à sa capacité de ne jamais paraître surpris. Pourtant, dans le creux de sa poitrine, quelque chose se tendit — un pressentiment, cette vieille compagne des nuits sans sommeil.

« Mon général, » souffla le lieutenant, et sa voix était brisée, haletante comme celle d'un homme qui a couru jusqu'à sentir ses poumons se déchirer. « Nous avons découvert quelque chose d'important. »

Luca daigna enfin tourner la tête. Ses yeux, d'un gris d'acier poli, se posèrent sur le messager agenouillé. L'homme tremblait — non de froid, non d'épuisement, mais de cette peur particulière que l'on ressent lorsqu'on porte une nouvelle capable de faire basculer des royaumes.

« Relève-toi, Aldric, » ordonna Luca, sa voix calme comme l'eau dormante d'un lac avant l'orage. « Et parle. »

Le lieutenant se redressa, tendant un parchemin scellé de cire noire. Ses doigts tremblaient encore. Luca prit le document avec une lenteur délibérée, brisa le sceau d'une pression de pouce, et déplia le vélin. Ses

yeux parcoururent les lignes d'une écriture serrée — le rapport d'un espion, sans doute, ou la confession arrachée à quelque âme damnée sous la torture. Il ne montra rien. Pas un muscle de son visage ne frémit.

Mais à l'intérieur, le monde s'effondrait.

« C'est impossible, » murmura-t-il, et ces deux mots contenaient plus de douleur qu'il n'en avait montré depuis la mort de leur mère, vingt ans plus tôt. « Lucian... »

Le nom traversa l'air comme une lame. Aldric baissa les yeux, incapable de soutenir le regard de son général. Il connaissait l'histoire des deux frères — tout le monde la connaissait. Les Jumeaux de Fer, on les appelait dans les tavernes. Luca le Stratège, Lucian le Juste. Ensemble, ils avaient forgé l'Ordre, ensemble ils avaient conquis ces terres que l'on disait éternellement rebelles. Ensemble, ils avaient juré de bâtir un monde nouveau sur les ruines de l'ancien.

Et maintenant, ce monde s'effritait.

Luca se leva. Le mouvement fut si brusque que son fauteuil bascula en arrière, heurtant le dallage avec un bruit sourd. Son verre vola à travers la pièce, éclaboussant la tenture d'un sang de vin, avant d'exploser contre le mur. Puis ce fut le tour du bureau — un monstre de chêne massif chargé de cartes, de rapports, de reliques de campagnes passées. Luca le retourna d'un seul geste, comme si le bois n'était que paille. Les parchemins s'éparpillèrent, les encriers se brisèrent, et l'encre noire coula sur la pierre en ruisseaux funèbres.

« MON PROPRE FRÈRE ! » rugit-il, et sa voix résonna dans les voûtes, fit vibrer les armures alignées contre les murs, réveilla les échos endormis de ce château qui avait vu tant de crimes. « UN TRAÎTRE ! »

Ses yeux flamboyaient. Non pas au sens figuré — littéralement. La magie ancienne qui coulait dans les veines des fils de cette terre maudite s'éveillait sous la colère, teintant ses iris d'une lueur ambrée, presque démoniaque. Aldric recula d'un pas, sa main se posant instinctivement sur la garde de son épée.

« Préparez mes hommes, » ordonna Luca, sa voix retombée dans un murmure — un murmure plus terrifiant que tous ses cris. « Tous. Je veux que chaque rue, chaque égout, chaque grenier de cette ville soit fouillé. Lucian ne quittera pas ces murs vivant. »

« Mon général, les civils — »

« Au diable les civils ! » Luca se retourna vers son lieutenant, et dans son regard, Aldric vit l'abîme. « Vous avez entendu mon ordre. Exécutez-le. »

Dans les bas-fonds de la cité, là où la lumière du jour n'avait pas pénétré depuis des siècles, Lucian se tenait devant une fenêtre aux vitres sales. L'établissement était une ancienne tannerie désaffectée, un lieu que les cartes officielles ne mentionnaient pas, que les patrouilles évitaient instinctivement. L'odeur de cuir pourri et de moisissure emplissait l'air, mais pour Lucian, c'était le parfum de la survie.

Il n'avait pas dormi depuis trois nuits. Ses traits, autrefois si semblables à ceux de son

frère, étaient creusés par la fatigue et le chagrin. Ses cheveux noirs, noués à la hâte, retombaient en mèches rebelles sur un front où se lisaient trop d'années de combats. Sa main droite reposait sur la garde de son épée — la Sangsue, on l'appelait, cette lame qui avait bu le sang de centaines d'ennemis et qui semblait parfois frémir d'impatience dans son fourreau.

Derrière lui, sur une couchette de fortune faite de caisses et de couvertures rongées par les mites, Sara reposait. Elle était éveillée — il le savait à sa respiration, trop régulière pour être celle du sommeil. Ses jours de captivité avaient laissé des traces sur elle : des cernes profonds sous ses yeux verts, une maigreur inquiétante qui faisait saillir ses clavicules sous sa chemise déchirée, et dans son regard, quelque chose qui avait été brisé et recollé à la hâte.

« Tu devrais dormir, » dit Lucian sans se retourner. Sa voix était grave, usée comme une pierre trop polie par le vent.

« Tu devrais m'enlever cette idée de la tête que tu vas faire quelque chose d'irréparable, »

répondit Sara. Sa voix avait encore cette fragilité — celle des cordes vocales trop longtemps serrées par la peur — mais il y percevait aussi cette étincelle d'acier qu'il avait aimée chez elle dès le premier jour. « Je t'entends réfléchir, Lucian. C'est un bruit terrible. »

Il se retourna alors, et elle vit son visage. Elle vit la décision qui s'y était gravée, irrévocable, comme une sentence.

« Que faisons-nous ? » demanda-t-elle, bien qu'elle connût déjà la réponse.

Lucian s'approcha de la couchette et s'accroupit devant elle, mettant ses yeux à hauteur des siens. Dans la pénombre, leurs regards s'accrochèrent, et ce fut comme si le temps suspendait son cours, comme si tout ce qui avait été et tout ce qui serait se réduisait à cet instant précis.

« Nous allons nous cacher, » dit-il doucement. « Nous allons trouver un endroit où même les chiens de l'Ordre ne pourront nous sentir. Et nous allons préparer la prochaine étape. »

« La prochaine étape, » répéta Sara, comme si elle goûtait les mots, cherchant à en extraire un poison ou un remède.

« Il y aura une prochaine étape, » insista Lucian. « Tant que je serai vivant, il y aura une suite. Une autre façon de faire les choses. Une autre voie que la tyrannie et le sang. »

Il se tut un long moment. Dans la rue, au loin, des cris s'élevèrent — les premières patrouilles de l'Ordre lancées à leur recherche. Les chiens aboyaient. Les portes s'ouvraient et se refermaient dans un fracas de bois brisé.

« Mais d'abord, » reprit Lucian, et sa voix trembla pour la première fois, « je dois affronter Luca. »

Sara se redressa d'un bond, ou du moins tenta-t-elle. Son corps affaibli la trahit, et elle dut s'appuyer sur le mur pour ne pas s'effondrer. « C'est une folie. Il te tuera. Ou pire — il t'emmènera dans ses cachots, et il te fera subir ce qu'il m'a fait subir, et ce sera cent fois pire parce que tu es son frère et que ta souffrance sera plus douce à ses yeux. »

« Je sais. »

« Alors pourquoi ? »

Lucian se releva. Il dégaina la Sangsue, et la lame capta le maigre rayon de lune qui filtrait par la fenêtre. Elle semblait presque vivante, cette épée, parcourue de reflets mouvants comme des veines sous une peau pâle.

« Parce que si je ne le fais pas, » répondit-il lentement, « alors je deviendrai lui. Je passerai le reste de mes jours à me cacher, à le haïr, à comploter dans l'ombre. Et un matin, je me réveillerai, et je regarderai dans un miroir, et ce sera son visage qui me regardera. »

Il rengaina l'épée. Le geste était définitif, comme un pacte scellé avec lui-même.

« Je ne veux pas de cela, Sara. Je préfère mourir debout que vivre à genoux. »

Elle voulut protester encore, mais les mots moururent sur ses lèvres. Car elle comprenait — elle comprenait cette folie, ce besoin presque religieux de se tenir face à son propre destin et de lui cracher au visage. N'était-ce

pas pour cela qu'elle l'avait aimé, au début ?
Pour cette lumière étrange dans ses yeux, cette
certitude que le monde pouvait être meilleur
s'il y avait assez de volonté pour le forcer à
changer ?

« Alors va, » dit-elle enfin. « Mais reviens. Tu
m'entends, Lucian ? Reviens, ou je te jure que
je passerai l'éternité à te haïr pour m'avoir
laissée seule. »

Il sourit — un sourire triste, un sourire qui
contenait tous les adieux du monde — et se
pencha pour déposer un baiser sur son front.

« Je reviendrai, » murmura-t-il. « Ou je
mourrai en essayant. C'est la seule promesse
que je puisse te faire. »

L'entrepôt abandonné se dressait à la lisière
du quartier des tanneurs, un squelette de
pierre et de bois dont les fenêtres béantes
ressemblaient à des orbites vides. Des toiles
d'araignée pendaient des poutres comme des
tentures de deuil, et le vent d'automne qui
s'engouffrait par les brèches faisait gémir les
planches d'une voix presque humaine.

Lucian attendait au centre de la grande salle, debout sur un dallage couvert de poussière et de débris. La Sangsue reposait dans sa main, sa pointe touchant presque le sol. Il avait choisi cet endroit pour une raison précise : c'était ici, dix ans plus tôt, que lui et Luca avaient signé le pacte fondateur de l'Ordre. C'était ici qu'ils avaient juré de protéger les faibles et de punir les tyrans.

L'ironie de l'histoire lui serrait la gorge comme un étau.

Il n'attendit pas longtemps. Le fracas d'une porte enfoncée résonna dans l'édifice, suivi du martèlement de bottes sur la pierre. Une dizaine d'hommes firent irruption — des chevaliers en armure noire, leurs heaumes masquant leurs visages, leurs épées nues luisant comme des crocs. Ils se déployèrent en arc de cercle, encerclant l'ombre où se tenait Lucian.

Et derrière eux, Luca apparut.

Il n'avait pas pris la peine d'enfiler son armure de cérémonie. Il portait une simple chemise noire, ouverte sur la poitrine, et un pantalon

de curine sombre. Ses pieds étaient nus. Dans sa main droite, il tenait Brise-Cœur — l'épée jumelle de la Sangsue, forgée dans le même bain d'acier trempé dans le sang d'un démon, selon la légende.

« Lucian ! » cria-t-il, et sa voix rebondit sur les murs, réveillant les échos endormis. « Montre-toi, traître ! »

Lucian sortit de l'ombre. Il marcha lentement, délibérément, ses bottes soulevant des nuages de poussière. Lorsqu'il fut à une dizaine de pas de son frère, il s'arrêta.

« Luca, » dit-il, et sa voix était calme, presque douce. « Il faut que nous parlions. »

Le rire de Luca fut bref, coupant, sans aucune joie. « Parler ? Tu veux parler, maintenant ? Après avoir comploté dans mon dos, après avoir soudoyé mes hommes, après avoir tenté de détruire tout ce que nous avons bâti ensemble ? »

« Ce que nous avons bâti, » répéta Lucian, et quelque chose se brisa dans sa voix. « Regarde autour de toi, Luca. Regarde ce que l'Ordre est

devenu. Nous devions protéger les innocents, et nous brûlons leurs maisons. Nous devions apporter la justice, et nous avons installé la terreur. Nous sommes devenus exactement ce que nous jurions de combattre. »

Le visage de Luca se contracta. Pendant une fraction de seconde, Lucian crut voir une fissure dans l'armure de sa colère — un doute, peut-être, ou un souvenir.

Mais la fissure se referma presque aussitôt.

« La paix par la force, Lucian. C'est la seule manière. Les hommes ne comprennent que la peur. La bonté, la compassion — ce sont des luxes de vaincus. »

« Non. » Lucian secoua la tête, et dans ce geste, il y avait toute la lassitude du monde. « Il y a une autre voie. Une voie où les gens ne vivent pas dans la peur, où les enfants peuvent grandir sans apprendre à manier une épée avant de savoir lire. Tu as oublié cela, Luca. Ou peut-être que tu ne l'as jamais cru vraiment. »

Luca fit un geste vers ses hommes. « Attrapez-le. »

Les chevaliers s'ébranlèrent, mais Lucian leva la Sangsue. La lame émit un sifflement étrange en fendant l'air — un son qui n'appartenait à aucun métal connu, une note presque musicale qui fit reculer les soldats d'un pas.

« Si quelqu'un s'approche, » annonça Lucian, sa voix résonnant comme un glas, « il mourra. »

Les chevaliers hésitèrent. Ils connaissaient la réputation de Lucian. Ils avaient combattu à ses côtés, ils avaient vu cet homme tenir tête à une douzaine d'assaillants et en sortir victorieux, couvert du sang de ses ennemis, souriant comme un ange de la mort.

Luca leva la main. « Très bien, » dit-il, et sa voix s'était faite plus calme, plus dangereuse. « Très bien, frère. Si tu veux un duel, tu l'auras. Mais sache que tu ne sortiras pas vivant d'ici. »

Il fit un geste, et ses hommes reculèrent, formant un cercle autour des deux frères. La lumière des torches dansait sur les murs, projetant des ombres mouvantes qui semblaient assister au spectacle en spectatrices silencieuses.

Ils se mirent en garde.

Pendant un long moment, aucun des deux ne bougea. Ils se regardèrent par-dessus l'acier de leurs épées, et dans leurs yeux, il n'y avait plus ni haine ni amour — seulement la reconnaissance terrible de deux êtres qui avaient partagé un même ventre, un même lait, un même rêve, et qui se tenaient désormais prêts à s'entre-tuer.

Ce fut Luca qui attaqua le premier.

Il se jeta sur Lucian avec une fureur aveugle, Brise-Cœur décrivant un arc mortel vers la gorge de son frère. Mais Lucian para, la Sangsue rencontrant la lame jumelle dans un éclat d'étincelles qui illumina la pénombre d'un éclair blanc.

Le combat commença.

Ils étaient parfaitement assortis — chaque coup porté par l'un trouvait son répondant dans la parade de l'autre. Luca attaquait sans relâche, une rage dévastatrice animant chacun de ses mouvements, comme si toute la douleur de sa trahison se concentrait dans la pointe de son épée. Lucian, en revanche, se défendait avec une précision presque chirurgicale, attendant son moment, guettant la faille.

« Pourquoi ? » hurla Luca en portant une estocade que Lucian dévia d'un mouvement du poignet. « Pourquoi as-tu fait cela ? Je t'aimais, Lucian. Tu étais tout ce qui me restait. »

« Tu n'aimais que ton reflet dans mes yeux, » répondit Lucian, ripostant par une volée de coups qui força Luca à reculer. « Tu aimais l'idée de nous, pas la réalité. »

Leurs lames s'entrechoquèrent encore et encore, le fracas du métal emplissant l'entrepôt d'une symphonie guerrière. Les chevaliers retenaient leur souffle, incapables de détourner le regard de ce duel qui avait

quelque chose de sacré — de profane — de définitif.

Luca chargea, Brise-Cœur tendue devant lui comme une lance. Lucian pivota, et la lame du général passa à un cheveu de son flanc, déchirant sa chemise sans toucher la chair. Dans le même mouvement, Lucian frappa le poignet de son frère avec le plat de la Sangsue, et Brise-Cœur s'échappa de la main de Luca, tournoyant dans les airs avant de s'enfoncer dans le dallage avec un bruit funèbre.

Luca se retrouva à genoux, désarmé, la pointe de la Sangsue à un pouce de son cœur.

La pièce retint son souffle.

« C'est fini, Luca, » dit Lucian, et sa voix tremblait — non de peur, mais de cette émotion immense qui submerge un homme lorsqu'il réalise qu'il vient de franchir un point de non-retour. « Rends-toi. »

Luca leva les yeux vers son frère. Dans son regard, Lucian vit tout — la haine, la douleur,

la honte, et par-dessus tout, un amour si profond qu'il en était devenu monstrueux.

« Tu crois vraiment que cela va changer quelque chose, Lucian ? » demanda Luca. Sa voix n'était plus qu'un murmure, mais il portait en lui tout le poids d'une vie de combats. « Tant que l'Ordre existe, il n'y aura jamais de paix véritable. Pas tant qu'il y aura des hommes pour commander et d'autres pour obéir. Pas tant que le pouvoir sera une fin en soi. »

Lucian serra les dents. Il sentait la Sangsue vibrer dans sa main, impatiente, affamée. Il la retint.

« Alors nous devons changer l'Ordre, » dit-il.
« Nous devons reconstruire ce que tu as détruit. Ensemble. »

L'espace d'un instant, quelque chose passa entre eux — un souvenir, peut-être, ou un regret. Luca baissa les yeux. Ses épaules s'affaissèrent.

« Ensemble, » répéta-t-il, comme s'il goûtait un mot dans une langue oubliée.

Et puis il se jeta sur Lucian.

Le mouvement fut si rapide, si inattendu, que Lucian n'eut pas le temps de réfléchir. La main de Luca agrippa le poignet de son frère, essayant de retourner la lame contre lui. Dans la lutte, dans la confusion, dans cette fraction de seconde où tout bascule, Lucian vit le visage de son frère — et il n'y vit plus la haine, mais une supplication muette.

Délivre-moi de moi-même.

La Sangsue s'enfonça dans la poitrine de Luca.

Le bruit fut celui d'une chair qui se déchire, d'un os qui se brise, d'un souffle qui s'échappe pour toujours. Luca s'effondra sur le dallage, ses mains lâchant prise, ses yeux s'écarrillant dans une expression de choc pur.

Du sang coula. Il était noir dans la pénombre, presque beau, formant une auréole autour du corps du général.

« Traître... » murmura Luca. Mais ce n'était plus une accusation. C'était presque une

caresse, un dernier mot pour dire tout ce qui n'avait pas été dit.

Il expira.

Et le silence tomba sur l'entrepôt, lourd comme un linceul.

Lucian resta immobile, la Sangsue encore ensanglantée, regardant le corps sans vie de son frère. Il ne pleurait pas. Il ne criait pas. Il n'était plus rien qu'une coquille vide, un homme vidé de toute substance, debout au milieu des ruines de sa propre vie.

Les chevaliers reculèrent, lentement, leurs bottes crissant sur le gravier. L'un d'eux laissa tomber son épée. Un autre se signa. Puis ils tournèrent les talons et disparurent dans la nuit, abandonnant le vainqueur à sa victoire empoisonnée.

Sara émergea de l'ombre où elle s'était cachée. Elle s'approcha de Lucian avec précaution, comme on approche un animal blessé, dangereux dans sa douleur.

« Lucian... »

Il tomba à genoux. Les larmes vinrent alors, non pas en un sanglot théâtral, mais en un flot silencieux, inexorable, coulant sur ses joues sans qu'il fît rien pour les arrêter. Il prit la main de son frère — cette main qui avait tenu la sienne quand ils étaient enfants, cette main qui l'avait relevé après chaque chute — et la serra contre sa joue.

« C'est fini, » dit-il.

Mais Sara s'agenouilla derrière lui, passant ses bras autour de sa poitrine, collant son front contre sa nuque. Sa voix fut un murmure contre sa peau, un souffle chaud dans le froid de l'entrepôt.

« Non, » dit-elle. « Ce n'est que le début. Nous devons continuer à nous battre. Pour Luca. Pour Neven. Pour tous ceux qui ont souffert. Pour tous ceux qui souffriront encore si nous abandonnons maintenant. »

Lucian serra la main morte de son frère. Il sentit le froid gagner les doigts, la raideur s'installer dans les articulations. Il pensa à toutes les nuits où ils avaient partagé le même lit, enfants, quand l'orage grondait et que la

peur les tenait éveillés. Il pensa au serment qu'ils avaient fait, à douze ans, debout sur la tombe de leur mère : *Nous changerons le monde. Ou nous mourrons en essayant.*

L'un d'eux avait tenu parole.

Il se tourna vers Sara, ses yeux rougis mais secs désormais. Il hocha la tête.

« Oui, » dit-il. « Pour eux. Nous devons continuer. »

Il se releva, laissant le corps de son frère reposer sur la pierre froide. Il ramassa Brise-Cœur, l'épée jumelle, et la croisa avec la Sangsue. Les deux lames émirent un son étrange — une plainte, presque, ou un chant.

Dehors, l'aube commençait à poindre, teintant le ciel de rose et de gris. Une lumière fragile, hésitante, comme une promesse que quelqu'un, quelque part, avait faite et qu'il fallait à tout prix tenir.

Lucian et Sara sortirent de l'entrepôt, main dans la main, et s'enfoncèrent dans les rues désertes de la ville endormie.

Derrière eux, le corps de Luca veillait seul sur le tombeau de leurs rêves brisés.

Et dans l'obscurité qui cédait lentement la place à l'aube, une lueur d'espoir commença à briller — faible, vacillante, incertaine. Mais elle était là.

Elle était là.

Chapitre 26

L'aube ne se levait pas sur la cité d'Arx comme une promesse, mais comme une blessure. Le ciel s'ouvrit dans un éclat de rouges profonds, de pourpres et d'or pâle, telle une ecchymose divine s'étirant à l'infini. Les tours de pierre noire, couturées de siècles de pluies acides et de guerres oubliées, semblaient boire cette lumière hésitante. Au-dessus des toits d'ardoise, une brume légère rampait dans les ruelles, chargée d'une odeur de soufre et de cendre mouillée.

Dans les faubourgs, nulle âme ne s'aventurait. Les artisans avaient fermé leurs volets de chêne, les mères retenaient le souffle de leurs nourrissons, et les vieux, blottis contre leurs cheminées éteintes, murmuraient des prières aux saints déçus. Une tension, lourde et chaude comme un manteau de plomb, pesait sur la cité. Les chiens eux-mêmes se taisaient, le museau contre le sol. Car tous savaient, dans leur chair, que l'orage n'était pas celui des cieux, mais celui des hommes.

Dans une ruelle si étroite que le soleil n'y pénétrait jamais, à l'ombre d'un aqueduc

effondré, Lucian se tenait immobile. Son manteau de cuir noir, maculé de boue ancienne, lui collait aux épaules comme une seconde peau. Il tourna lentement son visage vers ses compagnons. Sara, debout contre un mur de briques suintantes, affûtait sa dague d'un geste machinal, le bruit métallique rythmant les battements de son cœur. Derrière eux, une quarantaine d'hommes et de femmes, le souffle court, les poings serrés sur des épées ébréchées ou des arcs grossiers. Des visages marqués par la faim, par les nuits sans sommeil, par la mort de Luca, ce frère d'armes tombé trois nuits plus tôt, la gorge tranchée par un chevalier de l'Ordre.

Lucian inspira. L'air sentait le fer froid et le linge sale. Il se rappela les yeux de Luca, vitreux déjà, dans l'aube précédente. Et cette rage, si familière aux êtres qui ont trop aimé et trop perdu, lui noua les tripes.

— Écoutez-moi, dit-il enfin.

Sa voix, grave et calme, roula dans le silence comme une pierre dans un puits profond. Personne ne bougea. Même Sara suspendit son geste.

— Aujourd’hui, nous ne livrons pas une bataille. Nous accomplissons un rite funèbre pour la tyrannie. L’Ordre a cru que nous étions des ombres. Il a cru que la peur nous scellerait la bouche. Il a cru, en assassinant Luca, qu’il tranchait la tête du serpent. Mais le serpent, c’est nous. Chacun de nous. Chaque mère qui a vu son fils enchaîné, chaque forgeron qui a forgé ses chaînes sans oser les briser. Aujourd’hui, nous disons : plus jamais.

Il marqua une pause. Ses yeux noirs, cernés d’insomnie, passèrent sur chaque visage.

— Nous nous battons jusqu’à notre dernier souffle. Non pas pour la gloire, non pas pour la vengeance seule — bien que celle-ci soit douce comme un vin interdit — mais pour ceux qui ne peuvent plus se battre. Pour Neven, pendu au grand portail. Pour Morgane, brûlée vive dans sa propre boutique. Pour tous ceux qui ont cru en nous alors que nous-mêmes doutions.

Un murmure parcourut les rangs, semblable au bruissement des ailes de corbeaux. Sara se leva alors, lentement, et vint se placer à sa

droite. Sa main effleura la sienne — un geste furtif, presque sacré.

— Lucian a raison, dit-elle. Sa voix était plus douce que la sienne, mais non moins tranchante. Une lame de soie. — Nous ne sommes pas une armée. Nous sommes un souvenir. Le souvenir de ce qu'Arx était avant que l'Ordre ne nous vole nos nuits et nos chants. Alors, quand vous frapperez, ne frappez pas avec haine. Frappez avec l'amour de ce qui a été perdu. Car c'est ainsi que les monstres meurent vraiment.

Un homme au fond de la ruelle, un charpentier nommé Thierry, serra si fort le manche de sa hache que ses jointures blanchirent.

— Et si nous mourons ? demanda-t-il, la gorge serrée.

Lucian sourit. Un sourire triste, presque beau.

— Alors nous mourrons libres. Et nos enfants, s'il en reste, ne connaîtront que le goût du pain, jamais celui des chaînes.

Il leva son épée — une longue lame noire, ornée d'un loup gravé dans le métal — et se retourna vers la rue principale. Les résistants s'ébranlèrent en silence, ombres parmi les ombres, fantômes marchant vers leur aube.

Sur la place centrale d'Arx, les forces de l'Ordre s'étaient déployées en rangs serrés. Les chevaliers portaient encore leurs armures argentées, mais celles-ci semblaient ternies, presque honteuses. Leurs bannières, où figurait un soleil aux rayons droits, pendaient mollement dans l'air humide. À leur tête, Sir Aldric, le nouveau commandant, se tenait immobile sur les marches du sanctuaire. C'était un colosse au crâne rasé, couturé de cicatrices, dont les yeux pâles ne connaissaient ni pitié ni doute. Il portait une épée à deux mains, son tranchant encore luisant du sang de Luca.

Lorsque les résistants émergèrent des ruelles, Aldric ricana. Son rire résonna sur la pierre, sec et cruel.

— Les rats quittent les égouts, dit-il assez fort pour être entendu. J'en étais sûr. Regardez-les. Des forgerons, des filles de joie, des

mendiants. Et toi, Lucian. Le petit frère. Tu portes encore le deuil ?

Lucian ne répondit pas. Il avançait, pas après pas, son épée baissée. Sara, à sa gauche, tenait sa dague inversée, prête à frapper. Derrière eux, les résistants déployèrent un arc maladroit mais déterminé.

Aldric descendit les marches.

— Tu crois vraiment pouvoir renverser l'Ordre ? reprit-il, sa voix comme du verre pilé. Nous avons bâti cette cité sur le sang des rebelles. Nous avons brûlé les sorcières, pendu les lâches, écrasé les poètes. Que restait-il ? Des ombres. Des ombres et des souvenirs. Rien que tu puisses sauver.

Lucian s'arrêta à dix pas de lui. Ses yeux rencontrèrent ceux du chevalier.

— Ce n'est pas l'Ordre que nous combattons, Sir Aldric, dit-il d'une voix si calme qu'elle en devint glaçante. Mais la tyrannie qu'il est devenu. Vous n'étiez pas censés être des bourreaux. Vous étiez censés protéger. Vous avez oublié. Nous, nous nous souvenons.

Aldric cracha par terre.

— Les souvenirs ne tuent pas, gamin.

Sara s’avança d’un demi-pas.

— Non, dit-elle, son regard froid comme un ciel d’hiver. Mais les amoureux des souvenirs, si.

Ce fut le signal.

La bataille ne commença pas par un cri, mais par un souffle. Un immense exhalaison, comme si la cité elle-même retenait son haleine depuis des années et la relâchait soudain. Les deux rangs s’entrechoquèrent dans un fracas d’acier et de chair. La lumière du soleil, filtrant à travers les nuages de poussière, dansa sur les lames comme des éclairs prisonniers.

Lucian et Sara combattaient côte à côte, leurs corps s’épousant dans une chorégraphie macabre. Lui, puissant et précis, chaque coup porté avec la mémoire de son frère dans les muscles. Elle, fluide et mortelle, glissant entre les adversaires comme une lame entre les

côtes. Leur souffle se mêlait, leurs regards se croisaient, et dans cette danse, ils étaient presque beaux.

— À ma droite ! cria Lucian en parant une hallebarde.

— Je la vois, répondit Sara, et sa dague s'enfonça dans l'aisselle du chevalier qui s'approchait trop près.

Les résistants, galvanisés par leur exemple, repoussaient les premiers rangs. Les chevaliers, habitués à mater des émeutes désorganisées, découvraient avec horreur une coordination presque surnaturelle. Les forgerons frappaient les genouillères, les pêcheurs visaient les attaches, les femmes plongeaient leurs aiguilles dans les interstices des armures. C'était laid, c'était chaotique, mais c'était efficace.

Au cœur de la mêlée, Lucian sentit le regard d'Aldric peser sur lui. Le commandant fendait la foule comme un navire de guerre, repoussant les résistants d'un revers de bouclier. Leurs yeux se croisèrent à nouveau.

— À moi, chien ! rugit Aldric.

Lucian essuya la sueur et le sang de son front d'un revers de manche. Il se tourna vers Sara.

— Laisse-moi celui-ci.

— Pas question, répondit-elle sans même le regarder. Nous l'achevons ensemble.

Le duel fut d'une beauté atroce. Aldric attaqua le premier, son épée à deux mains décrivant un arc de cercle qui aurait fendu un chêne. Lucian esquiva, sentant le vent du tranchant effleurer ses cheveux. Il riposta d'une estocade basse, que le chevalier para avec un grognement. Sara, de l'autre côté, feinta une attaque à la gorge pour obliger Aldric à lever son bouclier, découvrant son flanc.

— Petite garce, cracha Aldric en pivotant.

Il frappa du pommeau vers le visage de Sara. Elle plongea sous le coup, roula sur la pierre ensanglantée, et sa dague traça une ligne rouge sur le mollet du chevalier. Pas profond. Mais assez pour le faire boitiller.

Lucian en profita. Il chargea, épée en avant, mais Aldric, malgré sa blessure, para du bouclier et contre-attaqua d'un coup d'épaule qui envoya Lucian au sol. Le monde bascula. Le ciel pourpre tourna au-dessus de lui. Il vit la lame d'Aldric s'abaisser, lente comme une promesse de mort.

— Adieu, petit frère, murmura le chevalier.

Un éclair d'acier. Sara, jaillie de nulle part, planta sa dague dans le bras armé d'Aldric. L'épée dévia, s'enfonçant dans la pierre à deux doigts de la tempe de Lucian. Le commandant hurla de douleur et de rage. Il tenta de dégager son arme, mais Lucian, déjà debout, lui saisit le poignet. Il le força à lâcher prise. L'épée tomba dans un bruit sourd.

Aldric recula, le visage décomposé.

— Tu crois que cela suffira ? haleta-t-il.
L'Ordre renaîtra. Il renaîtra toujours.

Sara le regarda, sans haine, presque avec une tristesse infinie.

— Alors nous le tuerons toujours, dit-elle.

Sa lame traversa le cœur du commandant avec un bruit humide et discret, comme une goutte d'eau tombant dans une mare nocturne.

Aldric ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il s'effondra à genoux, puis sur le côté, ses yeux pâles fixant le ciel sans le voir. Sa vie s'écoula dans une mare sombre qui mêla son sang à celui de ses victimes.

Le silence suivit. Un silence immense, où l'on entendait les moineaux revenir sur les toits.

Puis, un cri. Un seul. Un résistant, jeune, à peine sorti de l'enfance, leva son épée tordue et hurla un nom — celui de sa mère, morte en prison. Ce cri, comme une brèche dans un mur, libéra tous les autres. Les chevaliers de l'Ordre, voyant leur commandant gisant dans son propre sang, commencèrent à reculer. D'abord un, puis deux, puis une douzaine. Ils jetèrent leurs boucliers, leurs bannières, et s'enfuirent par les portes nord, vers la plaine et l'oubli.

Les résistants les laissèrent partir. Il n'y avait plus de haine en eux. Juste une fatigue immense, et une joie étrange, fragile comme un verre trop fin.

Lucian se releva complètement, chancelant. Sara le soutint par l'épaule. Ils restèrent un instant immobiles, au milieu des corps et des armes brisées, tandis que le soleil atteignait son zénith. La lumière, enfin, était blanche et pure. Elle ne saignait plus.

— Nous l'avons fait, murmura Lucian, la voix rauque.

Sara posa son front contre le sien.

— Nous l'avons fait, répéta-t-elle. Mais ce n'est qu'un début, Lucian. Il faudra reconstruire. Panser les plaies. Enterrer nos morts. Et après... après apprendre à vivre sans la peur.

Il serra sa main contre sa poitrine, sentant son cœur battre sous les côtes.

— Alors nous apprendrons, dit-il. Ensemble.

Les résistants se rassemblèrent autour d'eux, en cercle. Il y avait des larmes, des rires nerveux, des mains qui tremblaient encore. Thierry le charpentier, la hache ensanglantée,

s'agenouilla soudain et embrassa la pierre de la place.

— Arx est libre, dit-il d'une voix brisée. Par tous les dieux, elle est libre.

Lucian leva son épée vers le ciel. La lame noire, maculée de rouge, brilla comme un éclat de nuit au milieu du jour.

— Aujourd'hui, dit-il, sa voix portant par-delà les ruelles, par-delà les toits, par-delà la cité tout entière. Aujourd'hui marque un nouveau départ pour Arx. Nous avons brisé les chaînes de la tyrannie. Non par la grâce d'un roi, non par la volonté d'un dieu, mais par notre seule chair et notre seul courage. Alors jurons ici, sur le sang de nos frères, de ne jamais reconstruire ce que nous avons détruit. Jurons de faire d'Arx une cité où l'on n'étouffe plus les chants, où l'on n'enchaîne plus les rêves. Jurons la liberté, non comme un mot, mais comme une habitude. Comme un souffle. Comme une seconde peau.

Un silence. Puis un cri, mille cris, toute la cité qui semblait s'éveiller d'un long cauchemar. Les fenêtres s'ouvrirent. Des visages

apparurent, d'abord craintifs, puis souriants, puis en pleurs. Les cloches, que l'Ordre avait faites taire, se mirent à sonner d'elles-mêmes — ou peut-être des enfants y avaient-ils grimpé. Leur voix de bronze roula sur les toits d'ardoise, chassant les dernières ombres.

Lucian et Sara, côte à côte, regardaient l'avenir. Leurs mains restaient liées, et dans cette étreinte, il y avait la promesse de nuits paisibles, de jours laborieux, de printemps sans peur.

— Tu as peur ? demanda Sara à voix basse.

— Oui, avoua Lucian. Et pour la première fois, c'est une peur douce.

Elle sourit. Un sourire rare, précieux comme un diamant noir.

— Alors nous la porterons ensemble.

Le ciel, au-dessus d'Arx, s'éclaira d'un dernier rayon doré. Puis les nuages s'écartèrent, et pour la première fois depuis des années, la cité baigna dans une lumière sans tache. Une lumière qui n'était pas celle d'un dieu

vengeur, ni d'un ordre cruel, mais celle d'un simple matin. Un matin où tout était encore à écrire.

Et tandis que les résistants entamaient une chanson ancienne — une berceuse que leurs grands-parents avaient chantée avant que l'Ordre ne la bannisse — Lucian ferma les yeux. Il vit le visage de Luca, souriant enfin, apaisé. Il vit Neven, Morgane, tous ceux qui étaient tombés. Et il sut qu'ils n'étaient pas morts. Ils vivaient dans chaque pierre libérée, dans chaque souffle retrouvé, dans chaque aube qui ne saignerait plus.

Arx était libre. Et la nuit, désormais, appartiendrait aux vivants.

Chapitre 27

Le soleil se leva sur Arx comme un sourire hésitant sur les lèvres d'un moribond. Sa lumière, d'un or pâle et presque liquide, coulait le long des créneaux ébréchés, glissait sur les pierres noircies par l'incendie et venait mourir dans les ruelles encore imprégnées de l'odeur du soufre et du sang. Il n'y avait rien de triomphal dans cette aurore, rien de cette gloire martiale que les poètes aiment à chanter. C'était une lumière fatiguée, qui semblait demander pardon pour les horreurs qu'elle éclairait.

La bataille était terminée. Les derniers cris des blessés s'étaient éteints dans la nuit, remplacés par un silence lourd, un silence qui n'était pas la paix, mais l'absence momentanée du chaos. Et dans ce vide, un autre combat, plus intime et plus dévastateur que le fracas des épées, allait commencer. Car il ne suffisait pas d'avoir chassé l'oppresseur ; il fallait maintenant exhumer l'âme de la cité de sous les décombres, la nettoyer des souillures de la peur, et la persuader de battre à nouveau.

Lucian se tenait immobile au centre de la place principale, là où, quelques jours plus tôt, les flammes d'un bûcher avaient dansé pour d'autres que lui. Aujourd'hui, les cendres refroidissaient sous une brise légère, et il les foulait sans y penser, ses bottes crissant sur ce qui avait été des espoirs, des prières, des vies. Il portait encore son manteau de cuir noir, déchiré à l'épaule, et ses mains, qu'il croyait propres, portaient les stigmates invisibles de chaque homme qu'il n'avait pu sauver. Son regard, d'un gris de tempête hivernale, errait sur les façades éventrées. Là, une maison aux volets arrachés ressemblait à un crâne vide. Là, une charpente calcinée dressait ses doigts osseux vers le ciel indifférent.

Derrière lui, son ombre s'allongea, puis se doubla. Sara. Elle vint se placer à son côté sans un bruit, comme un esprit familier, et sa main trouva la sienne. Elle ne la serra pas ; elle l'enveloppa simplement, ses doigts effleurant les cicatrices qu'elle connaissait par cœur. Sara, elle aussi, portait les marques de la veillée d'armes : une entaille mal recousue à la tempe, la lèvre fendue, et sous ses yeux, deux cernes couleur d'aubergine qui parlaient de nuits sans sommeil. Pourtant, dans sa

poitrine, quelque chose de semblable au feu couvait encore.

— Nous avons gagné la bataille, murmura Lucian, non pas à elle, mais à la pierre, au vent, aux fantômes qui flottaient entre les ruines. Mais la guerre pour Arx... elle ne fait que commencer.

Sa voix était grave, presque rauque, comme s'il avait trop crié dans l'ivresse du combat. Ou trop pleuré, dans le secret de son cœur.

— Je le sais, répondit Sara. Sa voix, en revanche, était douce, une caresse de velours sur une lame encore chaude. Nous devons reconstruire les murs, bien sûr. Les maisons, les puits, la chapelle. Mais ce n'est rien à côté de ce qu'il faut ranimer, Lucian. La confiance. L'espoir. Sans cela, Arx ne sera qu'un tombeau de pierre.

Il tourna la tête vers elle, et pendant un long moment, leurs regards se nouèrent dans cette étreinte silencieuse que seuls ceux qui ont marché côte à côte dans la vallée de l'ombre peuvent connaître.

— Alors, commençons, dit-il. Brique par brique. Et âme par âme.

Les jours qui suivirent eurent la consistance d'un cauchemar éveillé, un cauchemar où l'on sue sous un soleil implacable, où chaque muscle hurle, et où l'on continue parce que s'arrêter serait trahir les morts. Lucian, Sara et les autres chefs de la résistance formèrent ce qu'ils appelèrent sobrement le Conseil des Cendres. Il ne siégeait pas dans une salle de marbre, mais dans la nef effondrée de la chapelle Sainte-Sophia, dont les vitraux brisés laissaient entrer un vent qui sentait la pluie et le miel sauvage. Autour d'une table de chêne maculée de boue et de sang séché, les citoyens — un forgeron au torse nu, une vieille femme aux yeux de prophétesse, un enfant aux doigts encore tachés de poudre — décidèrent de l'ordre des priorités.

— L'eau, dit Sara, le doigt pointé sur une carte grossière de la cité. Pas de reconstruction sans eau. Les puits d'abord. Ensuite les routes principales, pour faire circuler les vivres. Et puis... elle marqua une pause, ses yeux rencontrant ceux d'Helena, qui se tenait dans l'ombre d'un pilier — les bâtiments publics.

Un lieu où le peuple pourra se réunir sans trembler.

Les résistants déposèrent leurs épées rouillées et saisirent les pioches, les marteaux, les niveaux à bulle. On vit d'anciens soldats, l'échine courbée, transporter des pierres sur leurs épaules meurtries. On vit des mères de famille, le visage maculé de suie, malaxer le mortier avec une ferveur presque religieuse. Et peu à peu, le tintement des outils se substitua au souvenir des cris. C'était une musique âpre, discordante, mais c'était la musique de la vie.

Lucian arpentait les rues chaque jour, du lever du jour à la tombée de la nuit, et parfois bien après, quand la lune argentait les décombres. Il ne donnait pas d'ordres ; il posait ses mains calleuses sur une poutre, soulevait un seau, essuyait le front d'un maçon. Il écoutait. C'était son génie, cet art rare de se taire au moment où les autres auraient prêché. Un vieil homme, assis sur le seuil de ce qui avait été sa maison, pleurait sans bruit.

— Nous vous aiderons, dit simplement Lucian en s'accroupissant devant lui. Pas demain. Maintenant.

Le vieux leva des yeux où flottait l'ombre de la démence.

— Pourquoi ? Mes fils sont morts. Ma femme est partie avec les autres, vers le nord. Je n'ai plus rien.

— Vous avez Arx, répondit Lucian. Et Arx vous a. Cette cité est notre maison à tous, maître Gérard. Nous ne laisserons personne derrière. Pas même ceux qui ne croient plus en elle.

Il posa une main sur l'épaule du vieillard, et dans ce geste, il y avait toute la tendresse tragique d'un ange déchu qui aurait oublié sa colère.

Pendant ce temps, Sara s'était muée en une sorte d'abbesse guerrière. Avec Helena, qui avait troqué sa cotte de mailles contre une longue robe de laine grise, elles organisèrent des cliniques mobiles dans les quartiers les plus touchés. Elles installèrent des tentes de

toile grossière, étalèrent des bandages, des onguents au soufre et au miel, et des fioles d'un breuvage amer qui coupait la fièvre. La chapelle Sainte-Sophia, malgré son toit troué, devint un havre. On y distribuait du pain bis, des oignons, des pommes ridées. Les files d'attente s'allongeaient dans la nef, sous le regard désormais vide d'une statue de la Vierge dont la main droite avait été brisée.

Un soir, alors que Sara pensait la brûlure d'une enfant, celle-ci lui demanda d'une voix fluette :

— Est-ce que les monstres vont revenir ?

Sara cessa de bouger. Elle regarda la petite fille, dont les yeux avaient la couleur du ciel avant l'orage.

— Les monstres, dit-elle lentement, ne sont jamais vraiment partis. Mais nous, maintenant, nous savons comment les regarder en face. Et parfois, cela suffit à les faire reculer.

L'enfant ne comprit pas tout, mais elle hocha la tête, rassurée par le calme de la voix, par la douceur des mains qui pansaient sa plaie.

Une semaine après la bataille, le Conseil des Cendres convoqua une assemblée sur la place centrale. Le soleil était au zénith, implacable, et les ombres des citoyens s'étiraient comme des fantômes sur les dalles fraîchement nettoyées. Il y avait là des centaines de visages, des visages creusés par la faim, la fatigue, le deuil, mais aussi — et c'était cela qui serrait le cœur — des lueurs timides, des coins de bouche qui remontaient, des mains qui s'ouvraient au lieu de se crispier.

Lucian monta sur l'estrade de bois brut que les charpentiers avaient assemblée à la hâte. Il était seul, et dans le silence qui s'abattit, on entendait le vent jouer dans les branches calcinées d'un orme.

— Mes amis, commença-t-il. Sa voix n'était pas forte ; elle était profonde, elle venait de cette caverne intérieure où dorment les vérités trop lourdes pour être dites à voix haute. Nous avons traversé des épreuves que je n'ose nommer. Des nuits où nous avons entendu

nos voisins hurler, des jours où nous avons cru que la lumière ne reviendrait jamais. Mais nous sommes là. Nous, les brisés, les affamés, les écorchés vifs. Nous sommes là, et nous tenons debout.

Il fit une pause, passa une main sur son visage, et quand il reprit la parole, ses yeux brillaient d'un éclat humide.

— Aujourd'hui, nous commençons une nouvelle ère pour Arx. Pas une ère de vengeance, non. La vengeance est un puits sans fond. Une ère de liberté, de justice et de paix. Je ne vous promets pas que ce sera facile. Je ne vous promets pas que nous n'aurons pas peur. Mais je vous promets que nous affronterons l'avenir ensemble, pierre après pierre, cœur après cœur.

Un murmure parcourut la foule, un frémissement comme celui qui précède l'orage ou l'extase.

Sara le rejoignit sur l'estrade, et elle prit la parole à son tour. Sa voix, plus douce mais non moins ferme, glissa sur l'assistance comme une caresse.

— Il ne faut pas oublier les sacrifices, dit-elle. Les noms de ceux qui sont tombés, nous les graverons dans la pierre, non pour les pleurer éternellement, mais pour nous rappeler que la liberté a un prix. Et ce prix, nous avons accepté de le payer. Alors bâtissons une cité dont ils seraient fiers. Une cité où l'on ne meurt plus de faim, où l'on ne tremble plus devant son ombre, où chaque enfant pourra grandir sans apprendre la haine.

Elle se tut, et dans le silence qui suivit, une femme se mit à applaudir. Puis une autre. Puis un enfant. Et bientôt, la place entière vibra d'un tonnerre de mains, un bruit rugueux, désaccordé, mais d'une beauté à fendre l'âme.

Les semaines passèrent. Les murs se relevèrent, non pas identiques à ceux d'avant, mais plus épais, plus sombres, portant en eux les stigmates des flammes comme des médailles. Les rues furent nettoyées, puis pavées, et l'on planta des arbres — des tilleuls, des chênes — aux endroits où le sang avait le plus coulé. Le Conseil des Cendres établit de nouvelles lois, des lois simples, presque brutales dans leur honnêteté : nul ne

serait jugé pour sa richesse ou sa naissance, chacun aurait droit au grain et à l'eau, et la parole des femmes vaudrait celle des hommes.

Lucian et Sara trouvaient parfois, le soir venu, des instants volés à la tâche. Ils montaient sur les remparts, là où la brise sentait la terre labourée et l'herbe coupée, et ils regardaient le soleil se coucher sur leur œuvre imparfaite.

— Nous avons encore beaucoup à faire, soupira Lucian, une main posée sur la pierre tiède. Les silos sont à moitié vides, les routes du nord sont infestées de brigands, et certains murmurent déjà que j'aspire à la couronne.

Sara se blottit contre lui, son front contre son épaule, et elle rit, un rire fatigué mais sincère.

— Une couronne ? Toi ? Tu as du mal à te souvenir de mettre ton manteau les jours de pluie.

Il esquaissa un sourire, ce sourire rare qui creusait ses joues et lui donnait l'air d'un adolescent émerveillé.

— Avec toi à mes côtés, murmura-t-il, je n'ai besoin d'aucune couronne. Ni d'aucun trône.

Elle leva les yeux vers lui, et dans son regard, il vit tout l'amour du monde, mais aussi toute la fatigue, toute la peur contenue, toute la rage à venir.

— Et si tout s'effondre à nouveau ? demanda-t-elle, la voix soudain étranglée.

Il posa ses lèvres sur son front.

— Alors nous reconstruirons à nouveau. Jusqu'à ce que nos mains ne puissent plus tenir une pierre. Jusqu'à ce que nos cœurs s'arrêtent. Parce que c'est cela, être vivant, Sara. Non pas ne jamais tomber, mais se relever. Toujours.

La nuit tomba sur Arx, une nuit calme, peuplée d'étoiles que l'on n'avait pas vues depuis des mois. En bas, dans les ruelles, les torches vacillaient, et les ombres des passants dansaient sur les murs neufs. On entendait des rires d'enfants, des appels, des portes que l'on fermait sans les verrouiller. La cité renaissait de ses cendres, non pas comme le

phénix des légendes, tout en plumes et en gloire, mais comme une vieille femme qui se redresse après une longue maladie, le dos voûté, les mains tremblantes, mais les yeux enfin ouverts sur un jour nouveau.

La route était encore longue, plus longue que tout ce que l'on pouvait imaginer. Mais pour la première fois depuis des années, Arx ne regardait pas ses ruines. Elle regardait l'horizon. Et à cet horizon, il n'y avait plus de bûchers. Seulement la promesse incertaine, fragile, merveilleusement humaine, d'un avenir où la peur ne serait plus la seule musique à faire battre les cœurs.

Epilogue

Dix années s'étaient écoulées. Une décennie entière, semblable à un long souffle retenu après l'agonie, s'était exhalée sur la cité d'Arx. Ceux qui avaient vécu l'époque de l'Ordre en gardaient encore au fond de leurs prunelles une lueur de terreur, une mémoire de plomb qui alourdissait leurs gestes certains soirs d'hiver. Pourtant, la pierre noire des remparts, autrefois suintante de suie et de sang, avait été lessivée par les pluies et les ans. Elle resplendissait désormais d'une patine sombre et lisse, pareille à l'obsidienne polie sous la lumière oblique du crépuscule.

Lucian se tenait immobile sur le chemin de ronde, les mains croisées dans le dos, dans l'attitude méditative d'un souverain qui a abdiqué tout pouvoir pour mieux goûter la paix. Le vent d'automne soulevait son manteau de laine grise, et il observait la cité s'étendre en contrebas comme un organe vivant dont il aurait enfin apaisé la fièvre. Il voyait les toits d'ardoise fraîchement taillée, les cheminées d'où s'élevait une fumée docile, les ruelles où couraient des enfants dont les jeux n'étaient plus troublés par la clameur des

patrouilles. Et il songeait aux nuits de la libération, aux bûchers, aux cris étouffés dans les cachots de l'Inquisition. Toute cette horreur lui semblait à présent lointaine, enfouie sous une couche de mousse et d'oubli volontaire.

À sa droite, Sara observait le même spectacle, mais son regard, d'un bleu plus profond que le ciel crépusculaire, était tourné vers l'intérieur. Sa main droite reposait sur la courbe généreuse de son ventre, où s'agitait la vie d'un troisième enfant. Cette grossesse tardive l'avait alourdie, non d'un fardeau, mais d'une gravité nouvelle, comme si la terre elle-même eût reconnu en elle une dépositaire de l'avenir. Ses cheveux, que les dix années avaient piqués de quelques fils d'argent, étaient noués à la hâte, et une mèche rebelle caressait sa joue.

« Qui aurait cru que nous en arriverions là ? » murmura-t-elle, non pas tant pour poser une question que pour constater, avec une douce stupeur, l'incroyable résilience des choses.

Lucian tourna la tête vers elle, et dans ses yeux couleur d'ambre brûlé, elle lut ce qu'elle

y avait toujours lu : un émerveillement inachevé, la gratitude sans fin d'un homme arraché à la damnation. Il passa un bras autour de ses épaules, et ce geste, d'une lenteur presque liturgique, semblait sceller un pacte renouvelé.

« Nous avons traversé des rivières de cendres, ma bien-aimée, » répondit-il d'une voix grave, pareille au bruit sourd d'un violoncelle dans une cathédrale vide. « Mais chaque épreuve, chaque larme versée sur les pavés d'Arx, chaque tombe creusée à la hâte... tout cela forme à présent le terreau de notre jardin. La douleur n'est pas un vain luxe. Elle est la seule monnaie qui achète la paix véritable. »

Elle se serra contre lui, et ensemble, ils contemplèrent la métamorphose de leur monde.

Arx, en ces dix années, avait accompli ce que les chroniques des anciens royaumes eussent jugé impossible. Non contente d'avoir pansé ses blessures, elle avait prospéré avec une vigueur presque insolente, comme une rose noire poussant sur un charnier. Les maisons des tanneurs et des tisserands, jadis des taudis

suintant l'humidité et la misère, arboraient aujourd'hui des façades crépies à la chaux, des volets peints d'un bleu de cobalt et des jardinières où fleurissaient des capucines. Les marchés, en cette saison, croulaient sous les potirons orangés, les châtaignes grillées et les lainages épais. L'odeur du pain frais et du vin chaud disputait l'air à celle, plus âcre, du cuir et du métal forgé. Et surtout, ce que Lucian écoutait avec la ferveur d'un musicien, c'était le rire. Les rires clairs des enfants jouant à la marelle sur les dalles, les rires complices des commères échangeant des commérages devant le puits, les rires francs des artisans rentrant du travail, le front encore luisant de sueur.

Ce renouveau, pourtant, n'avait rien d'une utopie naïve. Il reposait sur une architecture politique aussi fragile et précieuse qu'un vitrail. Le conseil citoyen, cette assemblée née dans le secret d'une ancienne chapelle désacralisée, était devenu le cœur battant de la cité. Chaque quartier, de la rue des Forgerons à l'impasse des Oubliés, élisait ses représentants au suffrage presque universel. On y discutait du prix du grain, de la réparation des égouts, de l'accueil des réfugiés

des terres désolées du nord. On s'y querellait avec une éloquence passionnée, mais on finissait toujours par se serrer la main autour d'un pichet de bière brune.

Lucian et Sara, bien qu'on les eût suppliés à maintes reprises d'endosser les chaînes d'or de la magistrature, avaient obstinément refusé toute charge officielle. Leur autorité, à présent, était d'un ordre différent. Elle tenait du mythe, de la légende vivante. On les consultait comme on consulte les vieux arbres ou les sources sacrées. Lorsque le conseil s'enlisait dans un débat stérile, on faisait appel à Lucian pour qu'il départage les esprits par sa seule présence taciturne. Et lorsque une mère éplorée perdait son enfant dans la foule, c'était Sara qu'elle venait trouver, car Sara avait connu l'abîme et en était revenue avec, dans le regard, la compassion inaltérable de celle qui a tout perdu et tout retrouvé.

« Descendons, » proposa Lucian d'une voix douce. « Je veux sentir leurs mains sur mes épaules. J'ai besoin de me rappeler pourquoi nous avons laissé le sang couler. »

Ils descendirent les escaliers de pierre, usés par dix ans de pas libres. Dès qu'ils pénétrèrent dans la rue principale, la vie d'Arx reflua vers eux comme une marée humaine. Un maréchal-ferrant aux biceps noircis leva son marteau en signe de salut. Une vieille femme, dont le visage n'était plus qu'un parchemin de rides, saisit la main de Lucian et la baisa comme on baise une relique. Lucian, avec une infinie délicatesse, l'en empêcha et déposa un baiser sur son front ridé.

« C'est vous la sainte, bonne mère, » dit-il. « Vous qui avez nourri trois orphelins durant le siège, avec rien d'autre que de l'eau et de l'espoir. »

Sara souriait, saluant d'un hochement de tête les visages familiers. Elle échangea quelques mots avec la boulangère, s'enquit d'une jambe cassée chez le menuisier, promit de passer voir le vieux Tanner qui toussait le sang depuis la saison dernière. Ainsi avançaient-ils, lentement, dans une cité qui les aimait d'un amour sans complaisance, un amour de survivants.

Ils s'arrêtèrent devant une bâtisse plus neuve que les autres, dont les fenêtres à meneaux laissaient filtrer une lumière blonde. Il s'agissait de l'école, fondée cinq ans plus tôt par Helena, avec les premiers subsides du conseil. Par les carreaux, Lucian vit les rangées d'enfants penchés sur des ardoises. Un maître, un jeune homme au visage ascétique, leur expliquait la cartographie des étoiles. Les lettres, les chiffres, l'histoire d'Arx avant la tyrannie... tout ce que l'Ordre avait interdit, tout ce qu'il avait puni de mort, s'épanouissait ici dans la lumière calme de l'après-midi.

« C'est pour eux, » dit Lucian, la voix étranglée par une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler. « Regarde-les, Sara. Ils n'ont jamais connu la peur. Ils ne savent pas ce que c'est que de se réveiller en sursaut parce qu'on a frappé à la porte à minuit. Nous nous sommes battus pour cet instant précis. Pour leur ignorance heureuse. »

Sara posa sa tête sur son épaule. « Et nous avons réussi, Lucian. Malgré tout. Malgré les morts, malgré les nuits où je te croyais perdu. Nous avons réussi. »

Il n'ajouta rien. Il se contenta de regarder, par cette fenêtre, le visage d'une petite fille aux nattes brunes qui traçait fièrement la lettre « A ». Et il sut que tous les sacrifices, tous les fantômes qui hantaient encore ses cauchemars, trouvaient leur justification en ce minuscule chef-d'œuvre de paix.

Le soir tombait sur Arx, et la place centrale s'était métamorphosée. Les lanternes de fer forgé, accrochées à des piliers ornés de lierre, jetaient des flaques de lumière tremblante sur les pavés humides. Des tables de chêne, assez longues pour accueillir une centaine de convives, avaient été dressées en cercle, à la manière des anciens banquets cérémoniels. On y avait disposé des miches de pain bis, des terrines de pâté en croûte, des plats de saucisses fumées aux herbes, des compotées de poires au vin épicé. Et au centre, sur une broche monumentale, un porc entier rôtissait, sa peau crépitant et dégoulinant de graisse dans les flammes.

C'était la fête du dixième anniversaire de la Libération. Toute la cité était là. Les artisans portaient leurs plus beaux tabliers brodés, les

femmes leurs robes aux couleurs vives, les enfants leurs visages barbouillés de jus de mûre. Un ménestrel ambulant, un vieux borgne venu des terres du sud, grattait une mélopée sur sa vièle, et déjà quelques couples improvisaient une danse maladroite et joyeuse. Les rires, les appels, le tintement des gobelets d'étain formaient une symphonie païenne, une offrande à la vie têtue.

Quand Lucian et Sara firent leur apparition, une clameur s'éleva. Non pas l'acclamation forcée d'une cour monarchique, mais un cri chaleureux, presque familial, ponctué de sifflets et d'applaudissements spontanés. On leur fit une haie d'honneur, on leur tendit des verres, on les tira par les manches. Un petit garçon osa toucher la manche de Lucian, comme pour s'assurer que ce héros de légende était bien fait de chair. Lucian se baissa, lui ébouriffa les cheveux et lui offrit une prune confite. L'enfant s'enfuit en riant.

Helena se leva de son banc. Elle avait pris de l'âge, bien sûr, mais son visage, labouré par les ans et les deuils, avait gagné une noblesse inattendue. Ses yeux gris, autrefois ardents de foi, brillaient à présent d'une flamme plus

tamisée, plus humaine. Elle portait une simple robe de bure, sans aucun ornement, et sur sa poitrine pendait une petite croix de bois noir, celle-là même que Neven lui avait offerte la veille de sa mort. Elle éleva son gobelet, et le silence se fit, aussi naturel que la tombée de la nuit.

« À Lucian et Sara, » dit-elle d'une voix claire qui porta loin dans l'air frais. « À nos héros, à nos frères, à nos amis. Mais aussi à tous ceux qui ont cru en un avenir meilleur alors que rien ne le justifiait. À la femme qui a pleuré dans l'ombre, à l'homme qui est mort en silence, à l'enfant qui a semé une graine sur une tombe. Que notre cité continue de prospérer dans la paix et la justice. Car la paix, mes bien-aimés, n'est jamais acquise. Elle se cultive chaque jour, à la sueur de notre front et à la force de notre pardon. »

Les acclamations fusèrent, mêlées à quelques sanglots. Des mains se levèrent, des verres s'entrechoquèrent. Lucian, ému aux larmes mais maîtrisant son émotion par cette discipline intérieure que seuls les anciens combattants possèdent, se leva à son tour. Sa voix, quand il parla, était posée, presque

confidentielle, mais elle portait la gravité des choses dites une fois pour toutes.

« Cette victoire, » dit-il, « n'est pas la mienne. Elle n'est pas celle de Sara. Elle n'est pas celle d'Helena. Elle est celle du forgeron qui a reforgé ses outils en épées, puis ses épées en charrues. Celle de la lavandière qui a caché des fugitifs dans sa cave. Celle de l'enfant qui a jeté des pierres sur les soldats de l'Ordre. Ensemble, nous avons bâti une cité dont nous pouvons être fiers. Non parce qu'elle est parfaite, mais parce qu'elle est vivante. Parce qu'elle saigne encore quand on la blesse, parce qu'elle pleure encore ses morts, parce qu'elle se réjouit encore de la beauté d'un ciel étoilé. Continuons. Continuons de travailler ensemble, de nous disputer ensemble, de nous réconcilier ensemble. Pour que nos enfants, et les enfants de nos enfants, puissent vivre en paix. Et si un jour l'ombre revient... eh bien, nous saurons rallumer les flambeaux. »

Il s'assit sous une nouvelle salve d'applaudissements, et Sara lui prit la main sous la table, la serrant très fort.

La nuit avançà, chargée de rires et de mélancolie. On dansa jusqu'à ce que les semelles des souliers s'amincissent. On chanta des complaintes oubliées et des refrains grivois. On but du vin rouge jusqu'à ce que les langues se délient et que les secrets les mieux gardés s'échappent, légers comme des papillons de nuit.

Puis vint le feu d'artifice, offert par le conseil. Les premières fusées montèrent dans le ciel avec un sifflement aigu, puis explosèrent en gerbes d'or, de pourpre et d'azur. Les couleurs se reflétaient dans les flaques d'eau, dans les yeux écarquillés des enfants, dans les larmes silencieuses des anciens. Chaque explosion semblait effacer un souvenir douloureux, chaque traînée lumineuse tissait un espoir nouveau. Au-dessus d'Arx, la nuit devint un jardin éphémère, un vitrail brisé puis recomposé à l'infini.

Lucian et Sara s'étaient éloignés du tumulte, adossés au mur de l'ancienne chapelle, à l'écart de la foule. Leurs doigts étaient entrelacés. Ils regardaient le ciel s'embraser et s'éteindre, s'embraser et s'éteindre, comme le cœur d'un gigantesque orgue cosmique.

« Nous avons fait quelque chose de merveilleux, » murmura Sara, sa joue contre l'épaule de Lucian. Non plus comme une question, mais comme une prière d'action de grâce.

Lucian tourna la tête vers elle. Dans la lueur fugace d'une fusée rouge, il vit les rides naissantes au coin de ses yeux, la paix inaltérable qui habitait à présent son visage, et il l'aima d'un amour si profond, si charnel et si spirituel à la fois, qu'il en eut le souffle coupé.

« Oui, ma douce lumière, » répondit-il doucement, le sourire aux lèvres, mais les yeux brillants d'une fierté sans âge. « Nous l'avons fait. Et ce n'est que le début. Car la vie, Sara, ne s'arrête jamais. Elle rampe sous les décombres. Elle germe dans les craquelures. Elle est plus têtue que la mort. »

Sous le ciel étoilé qui retrouvait peu à peu son calme après le tumulte des couleurs, Arx resplendissait. Mais ce n'était plus la lumière crue des feux d'artifice. C'était une lueur plus douce, plus intime : celle des bougies aux fenêtres, celle des lampes à huile dans les

maisons, celle des étoiles qui brillaient comme les yeux de tous ceux qui étaient tombés pour que cette nuit-là existe. La cité n'était pas seulement reconstruite. Elle était transfigurée, non par la pierre ou le mortier, mais par la volonté obstinée d'une poignée d'âmes à croire que l'amour, après tout, était plus fort que l'Ordre.

Lucian et Sara, les cœurs emplis d'une gratitude presque insoutenable, restèrent longtemps immobiles, goûtant la caresse du vent nocturne, écoutant les derniers éclats de rire de la fête, et sachant, avec une certitude absolue, que l'avenir d'Arx, quels que soient les défis à venir, était désormais entre de bonnes mains. Des mains qui avaient saigné, aimé, pardonné. Des mains humaines. Des mains libres.